
U d'/of OTTAWA
39003003500963


Universitas
BIBLIOTHECA

Le cœur et l'absence

DU MÊME AUTEUR

Ouvrages in-18 à 3 fr. 50.

CHEZ E. FLAMMARION

La France en alarme.
Le Pays des Parlementeurs.

CHEZ E. FASQUELLE

Germe et Poussière.
Hœres.
L'Astre noir.
Les Morticoles.
Les Kamtchatka.
Les Idées en Marche.
Le Voyage de Shakespeare.
Suzanne.
La Flamme et l'Ombre.
Alphonse Daudet.
Sébastien Gouvès.
La Romance du temps présent
La Déchéance.
Le Partage de l'Enfant.
Les Primaires.
La Lutte.
La Mésentente.
Le Lit de Procuste.
La Fausse Étoile.

A LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

Une campagne d'Action Française.
L'Avant-Guerre.
Fantômes et Vivants (1re série des *Souvenirs*).
Devant la Douleur, 2e — — —
L'Entre-deux-guerres, 3e — — —
Salons et Journaux, 4e — — —
Hors du Joug allemand.
L'Hérédo.

CHEZ A. FAYARD

Ceux qui montent.
La Vermine du Monde.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.

LÉON DAUDET

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Le cœur et l'absence

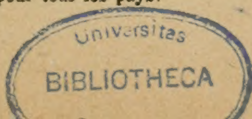
ROMAN DU TEMPS DE GUERRE



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26



Il a été tiré, de cet ouvrage,
quinze exemplaires sur papier du Japon
numérotés 1 à 15
Et cent exemplaires sur papier de Hollande
numérotés 16 à 115.

A ma chère et bienfaisante " Pampille ",

lumière de ma vie et de mes travaux.

L. D.

essuyait ses larmes. Son miroir lui renvoyait la plus gracieuse figure de blonde, entourée de cheveux châtains, aux yeux clairs, mi-gris, mi-bleus, qu'aient jamais chantée les poètes. Elle allait avoir trente-sept ans, elle en paraissait à peine trente. Son fils unique François avait à peine dépassé sa dix-septième année et se préparait déjà à faire son devoir. La guerre était entrée avec effraction dans cette existence jusqu'alors paisible, au moins en apparence. Ses feux et ses alarmes, auxquels elle n'était pas encore habituée, lui semblaient une catastrophe injuste, une méchanceté personnelle du destin. Ne l'avait-elle pas arrêtée sur la pente, empêchée de céder à l'amour, cette guerre maudite! Ne l'avait-elle pas séparée de Claude.

Car Marion, qui n'avait jamais éprouvé pour son mari, pendant dix-neuf ans de ménage, autre chose qu'une profonde et fraternelle tendresse, aimait passionnément, à en mourir, et depuis un an, Claude Etiennant. Cela leur était venu comme un accès de folie, un soir d'été, au cours d'un dîner chez un ami commun. Claude, médecin à la mode, approchant de la cinquantaine, et la jeune femme se connaissaient, se fréquentaient depuis dix ans. Jamais ils ne s'étaient remarqués l'un l'autre. Cette fois-là, ils avaient compris le mythe antique, la flèche brûlante traversant deux cœurs à la fois. Un échange de regards les

avait fixés sur leur commune blessure simultanée. Retenus par une voluptueuse pudeur qui précède et avive son contraire, ils ne s'étaient d'abord parlé de rien, n'avaient pas recherché un tête à tête, qui eut abouti à un double aveu. Quelques semaines plus tard, la colonne de flammes et de fumée s'abattait sur la France et l'Europe, ensevelissant tous les drames privés. Xavier Darmelie, ardent patriote, ancien élève de Polytechnique, ingénieur réputé et qui venait d'atteindre quarante ans, s'engageait aussitôt avec son grade du temps de paix. Claude Etiennant prenait, en plus de son hôpital, la direction d'une ambulance anglo-française à Paris. Il n'était plus question d'un sentiment qui eût fait aux deux amoureux l'effet d'un sacrilège. Mais, petit à petit, ce sentiment comprimé, non détruit, reparaissait avec plus de force, nourri par une longue contention, et aussi exalté par l'ambiance. Lui, à son hôpital, elle au milieu de ses multiples devoirs, s'enivraient secrètement d'un désir tel qu'il se colorait presque de lueurs mystiques, qu'il envahissait jusqu'à l'esprit de sacrifice et de renoncement. C'est le suprême piège de la chair, quand elle prend ainsi le masque spirituel. Ils en étaient au tournant le plus dangereux.

Leurs occasions de rencontre étaient fréquentes. Les seize ans de Jeanne Etiennant,

fille unique elle aussi, s'étaient épris des dix-huit ans de François Darmelle. Il était même question de fiançailles précoces, vu la menace d'une prochaine et héroïque séparation. Claude et Marion se miraient dans cet amour printanier et pur des deux êtres qui leur étaient le plus chers et la ferveur de leurs enfants multipliait, à leur insu, leurs cruelles délices.

Tué, blessé, disparu, prisonnier... La vive imagination de la jeune femme lui représentait son mari au milieu du décor tragique de ces quatre alternatives, gisant au revers d'un fossé, couché sur un lit d'hôpital, caché par des paysans, mangeant sa pauvre soupe dans un baraquement allemand, au fond de la Poméranie. Elle évoquait sa haute taille, ses grands traits loyaux, sa figure creuse, sa barbe mal faite et ses yeux noirs, parcourus de lueurs phosphorescentes quand il la prenait entre ses bras. Puis, tout aussitôt, le visage clair et gai, à peine marqué d'amertume et d'expérience au coin des lèvres, de Claude Etiennant, se substituait à l'autre comme dans les rêves. La voix de Xavier était rude et parfois impérative, celle de Claude forte mais nuancée. Elle croyait l'entendre à tout instant. Xavier ne savait ni chanter, ni gronder, ni rire. Il poussait l'égalité de l'humeur jusqu'à l'ennui. Claude... ah Claude!... Mais déjà Marion, pleine de remords, chassait ces

comparaisons funestes et qui revenaient comme des mouches dans l'azur. Elle s'appliquait consciencieusement à être plus inquiète qu'amoureuse. Ce n'était pas toujours commode.

Midi sonnèrent à la petite pendule de Boule que lui avait donnée Xavier deux ans auparavant, du temps de la paix. Ce timbre de cristal avait marqué des heures mornes, tragiques, mélancoliques, puis tout à coup agrandies et comme solennelles, alors que le cœur palpite à leur unisson : « Tu me mesures ma beauté... » songeait Marion. Elle fit glisser sa douillette de satin bleu sur ses épaules nues, rondes et un peu tombantes, comme celles des femmes potelées de Nattier et de Fragonard, et ses fermes petits seins, dont elle était si fière, apparurent à travers la mousseline. Elle se savait menue et soyeuse, d'une rare perfection de formes et le suffrage du jeune ramoneur dans la rue, tant regretté par la belle Récamier, ne lui manquait pas. Cependant elle avait un grand fils, tout à l'heure en âge de se battre et de se marier et elle en voulait encore à la guerre de lui prendre ses dernières années de charme physique... voleuse de tout... monstre insatiable! Puis elle rougit, sentant le ridicule un peu bas de ce point de vue.

Le déjeuner, qu'égayaient deux vastes fenêtres donnant sur le boulevard Saint-Germain, était toujours assez vite expédié. Depuis la

guerre, la mère de Marion, Mme Lebien, était venue habiter avec sa fille. C'était une ex-jolie femme, demeurée coquette sous ses cheveux blancs, jalouse, fort hypocrite et d'une susceptibilité ombrageuse. Elle n'aimait pas son gendre qui la tenait à l'écart et lui disait, de temps en temps, de dures vérités. Elle avait longtemps espéré qu'il serait trompé vigoureusement. Sans souhaiter positivement sa mort, elle n'eût pas été fâchée de sa disparition, bien qu'elle fît de lui grand éloge en public, et ce silence de deux mois lui semblait de favorable augure. D'ailleurs elle ne plaisantait pas sur le chapitre du patriotisme. Elle avait, dans le métro, traité d'embusqués deux officiers revenant du front, qui ne lui cédaient pas leurs places assez vite et remouché, dans les salons, une vingtaine de jeunes personnes, trop évaporées à son gré. On l'avait baptisée « soif d'égards », parce qu'elle croyait volontiers que tel ou telle manquaient de déférence à son endroit, d'où des rancœurs inextinguibles. Sa vie mondaine et familiale se trouvait être ainsi compliquée et dramatique comme celle d'un indien Comanche, toujours sur le sentier de la guerre, ne fumant que rarement le calumet de paix. Elle adorait ou elle exécrait. Le divin palier de l'indifférence lui était inconnu. Elle s'exprimait d'une voix tantôt impérieuse, tantôt sucrée, suivant les circonstances et les in-

terlocuteurs. Fournisseurs et domestiques la craignaient comme la peste.

— Eh bien, ma chérie, rien de nouveau?... dit-elle en s'asseyant, après un coup d'œil sévère à la vieille Fanny, qui remplaçait le valet de chambre mobilisé.

— Hélas, non, maman, rien.

— Ne t'inquiète pas encore. On me citait l'autre jour le cas d'un lieutenant, dont les lettres régulièrement envoyées ne sont parvenues...

Mme Lebien se tut brusquement. François venait d'entrer. C'était un haut et mince garçon, de figure honnête et franche, armé d'un nez d'aigle, celui des Darmelle, courageux, de tempérament fataliste et qui adorait ses parents. Afin de ne pas chagriner sa mère, il évitait de l'interroger sur leur sujet commun de préoccupation. Il embrassa les deux femmes, s'assit et attaqua les hors-d'œuvre avec un appétit de jeune loup.

— Je me demande — dit Mme Lebien — jusqu'où va monter le sucre. C'est insensé. Il y a certainement là-dessous un coup des accapareurs.

— Bah, grand'mère, on les pendra après la victoire, ainsi que les munitionnaires sans scrupule. Hottelet sera bon.

— A propos — reprit Mme Lebien — cet Hottelet est décidément un goujat. Je l'ai rencontré

hier à cinq heures, boulevard Haussmann, et il ne m'a pas saluée, quoiqu'il m'ait très bien vue.

— Maman, je t'en prie... Il est myope comme une taupe. Ne va pas te fâcher avec les Hottelet, qui ont des amis influents en Suisse et peuvent nous être très utiles d'un moment à l'autre.

— On peut avoir des amis en Suisse et être poli avec une femme de mon âge et de ma situation. Quand je verrai Mme Hottelet, je le lui ferai sentir.

Marion haussa les épaules et changea de sujet de conversation. Elle n'aimait pas voir la pointe du ridicule maternel. François, dont le sentiment était le même, rougit comme une jeune fille. Il n'ignorait pas le surnom de sa grand'mère.

— Fanny, ce couteau est sale... dit encore Mme Lebien. — En général, ma fille, vous me les réservez.

Fanny, pareille à un vieux cheval de fiacre, emporta sans mot dire l'objet du délit. On sonna.

— Si c'est encore une note, qu'on repasse. Je ne me dérange pas pendant le déjeuner. Les fournisseurs le font exprès, ma parole.

Ainsi s'exaltait Mme Lebien. Mais ce n'était pas un fournisseur. C'était Mme Darmelle mère, personne robuste, austère et triste, au masque de Junon poussiéreuse, qui venait, pleine d'angoisse, aux nouvelles. Passionnée pour le deuil,

les larmes et les regrets, elle considérait déjà son fils comme mort et était complètement vêtue d'un noir mat de suie et de fumée. Elle hantait les cimetières et, bien que très économe, pour ne pas dire plus, suivait tous les enterrements en voiture. Chose étrange, elle et Mme Lebien, sans se chérir, ne se détestaient pas. Il leur arrivait même de se lamenter en commun sur la folie des parents coupables qui prêtaient la main aux fiançailles prématurées de François et de Jeanne.

Au silence de sa belle-fille, Mme Darmelle comprit que la situation était, comme disent les communiqués, inchangée. Elle s'assit en soupirant, avec ce muet reproche des personnes de mauvais estomac pour les personnes de grand appétit.

— Mère, à quelle heure avez-vous donc déjeuné ?

— Je ne sais pas. Cela m'importe peu en vérité, — répondit la robuste vieille. Puis se tournant vers Fanny : « J'ai oublié de payer ma voiture. Descendez, voyez le compteur et laissez-lui deux sous de pourboire... »

— Pauvre Fanny !... murmura François, qui ne manquait pas d'ironie.

La pensée de Marion n'était plus là, parmi ces mesquineries absurdes. Elle examinait maintenant ce mot, le devoir, qui pesait sur elle comme une pierre, et marquait la limite de sa

faiblesse. De l'autre côté de cette pierre, il y avait Claude, c'est-à-dire ce qu'elle n'avait pas connu dans l'existence et ce qui donne sa raison à tout.

Comme on sortait de table, la sonnette tinta de nouveau. Fanny annonça Mme Etiennant. Les deux mères se levèrent et disparurent, heureuses de désapprouver en plein accord. François resta.

Ginette Etiennant, épousée pour sa fortune, était une femme d'une rare laideur et d'une dissimulation égale à sa laideur. D'un an plus âgée que Marion, courtaude et sans taille, elle était affligée d'un nez grotesque et cabossé, au-dessous duquel le menton fuyait comme un lâche. Le teint était jaunâtre, le cheveu brun, plat et sans reflets, la poitrine nulle et comme rentrée. Elle ricanait en parlant et brandissait un face-à-main pareil à une férule. Francis disait d'elle que, comme le requin, elle devait se retourner pour manger. Bien qu'elle fît à son mari la vie dure, par ses dépenses et ses bavardages calomnieux, elle nourrissait à son endroit une jalousie féroce et sourde. Marion ne voulait pas voir ces défauts, ayant décidé, une fois pour toutes, qu'elle avait en Ginette une amie dévouée. Elle la déclarait de physionomie originale. Elle lui savait gré de n'être pas belle et de retenir cependant Claude Etiennant. Elle reportait sur elle le trop-plein de la tendresse qu'elle ne pou-

vait dépenser pour lui. Les deux femmes se tutoyaient.

— Que tu es gentille de venir de bonne heure, dit Marion. Du coup tu me délivres des mères.

— Je les fais fuir, à ce que je vois.

— Je t'en remercie. La guerre fait ressortir davantage les différences entre générations. Je ne sais que dire à ma pauvre maman et ma belle-mère me tape sur les nerfs avec ses mines de croque-mort comblé.

Ginette rit, montrant ses dents verdâtres. Puis, désignant François : Tu vas lui enlever le respect.

— Madame, comment va Jeanne? — fit vivement le jeune homme. — La verrons-nous aujourd'hui?

— Je ne pense pas. Elle a sa leçon de piano. Mais demain vous venez dîner chez nous. C'est entendu.

François savait ce qu'il voulait savoir. Il baisa la main gantée de sa future belle-mère, embrassa tendrement sa mère et disparut.

— Le pauvre enfant est bien inquiet de son père, soupira Marion, et je n'ai plus la force de le rassurer. Encore a-t-il la vie devant lui et l'amour de Jeanne, si toutefois il échappe aux balles allemandes, au lieu que moi...

Sa voix s'altérait. Le désir d'être consolée amenait à ses paupières délicates de vraies larmes. Ginette considérait toujours avec plaisir

la peine d'autrui. Elle trouva cette phrase amicale : « Ne pleure pas, tu vas gâter ton teint et ce serait dommage. » Puis, sur un autre ton : « Je sais que Claude et Grantouvre s'informent chacun de leur côté. Il est impossible que tu ne sois pas fixée avant peu. »

— Hélas! fit Marion, pourvu que la certitude ne soit pas pire que le doute!

Le temps beau et clair, bien qu'encore un peu froid, incitait à la promenade. Les deux amies décidèrent de faire un tour aux Tuileries, avant de se rendre au thé des Hottelet, avenue des Champs-Elysées. Pendant que Ginette l'entretenait d'une multitude d'histoires insignifiantes. Marion attendait patiemment qu'il fût question de Claude, au cours de ces récits, comme personnage principal ou accessoire. A partir de là, et quel que fût le détail, elle se sentait baignée de lumière, les veines parcourues de chaudes étincelles. Elle avait envie de rire et de pleurer à la fois, d'embrasser Ginette, de chanter. La prudente dissimulation, naturelle à la femme, lui faisait refouler cette allégresse. Elle se contentait d'approuver tout, avec un petit sourire affectueux. Ginette, de son côté, avertie par cet instinct profond des laides, que leur infériorité rend perspicaces, sentait bien qu'il y avait *quelque chose* dans le cœur et l'esprit de sa compagne, mais était fort loin de supposer la vérité.

Aussi son amour du grabuge la poussait-elle à rapporter fidèlement à Marion tous les compliments qu'on lui faisait sur sa beauté, dans l'espoir qu'un jour prochain Xavier serait enfin dûment trompé. La guerre et l'absence ne feraient qu'ajouter au piquant de la chose.

— Imagine-toi, ma chérie, que le petit Palaiseau m'a supplié de lui prêter ton portrait de chez Otto... le décolleté. Mais c'est qu'il me persécute pour cela. J'ai beau lui répéter « ce n'est pas guerre », il ne veut rien entendre. Je finirai sans doute par céder.

— Bah! fit Marion, pas d'importance. Le portrait, sans la personne, c'est le menu sans le repas.

Un gros petit garçon, blond, rose et joufflu, qui manœuvrait sa célérette, vint se jeter dans leurs jupes.

— Oh! pardon Mdame. J'vous ai pas fait mal, Mdame?

Il s'adressait gentiment, presque tendrement, à la jolie, non à la laide, Ginette dit sans aigreur: « Tu vois, même les gosses... Elle ne t'en veut pas, va, mon petit homme, mais pas du tout de m'avoir bousculée. Comment t'appelles-tu?

— Claude, Mdame. Et Ginette éclata de rire, cependant que Marion, sans rougir, caressait le petit cou gras et les cheveux frisés de l'homonyme.

Un peu plus loin, un monsieur âgé, vivace, bien mis, qui tenait une serviette sous le bras, dirigea vers Marion des regards pleins de convoitise. Il passa, tel un Tantale décent, se retourna, fit une vingtaine de pas, se retourna encore.

— Cette fois, ça y est, — fit Ginette. — Nous tenons le satyre des Tuileries. Mon époux a raison de dire que tu ne passes pas inaperçue.

Comme trois heures sonnaient, les deux amies montaient le somptueux escalier, tout en or, de la maison ultra-moderne où habitaient les Hottelet, constructeurs d'automobiles, grands munitionnaires et nouveaux riches. On racontait que leurs bénéfices n'étaient jamais inférieurs à quarante-cinq mille francs par jour. Le domestique suisse fit traverser aux visiteurs deux salons, où trônaient un faux Turner et un Gainsborough douteux, auprès d'un magnifique Grantouvre et de trois croûtes brunes de Bonnat. Le mobilier, de véritable Aubusson, en avait l'air lui-même truqué. Le plafond était doré, bosselé d'énormes ampoules électriques. Des radiateurs émanait une chaleur douce un peu sèche. Quelques livres de Marcel Prévost, d'Abel Hermant et de Lavedan, un numéro du *Gaulois*, un exemplaire de la *Revue des Deux Mondes* couraient les uns après les autres sur une table d'après Riesener. L'agencement avait été savamment

improvisé par un vieux monsieur du monde, nommé de Torve, que la misère des temps contraignait à ce rôle de surtapissier.

Paul Hottelet et sa femme recevaient leurs hôtes dans une pièce trop grande, où ces quelques personnes, sur leurs poufs, renouvelés du second Empire, et au fond de leurs fauteuils, avaient l'air de naufragés cossus. Hottelet était un homme chauve, grisonnant quant à la barbe et timide, qui se frottait les mains, en répétant, toutes les deux phrases « oui m'sieur, non m'sieur ». On le disait fils d'une bonne et d'un ferblantier. Adèle Hottelet, née Toxyde, — de la famille des métallurgistes de ce nom, — était altière et incohérente, d'assez belle allure, avec des yeux globuleux, une voix péremptoire et un profil en plusieurs morceaux. Elle jouait les intellectuelles anarchistes et collectionnait les révolutionnaires. Ils accueillirent Marion et Ginette avec une bonne grâce mêlée de dépit, car ils attendaient Gabriel Hanotaux « de l'Académie française », un peu lent à arriver.

Mme Hélène Ponant — qui peint des oiseaux, bien qu'ayant passé soixante-cinq ans, rit haut, parle fort et a le dos voûté — racontait au député libéral Lanique, colosse amène et barbu, dans quelles conditions les Allemands avaient épargné son château de *Joie-des-Yeux*, dans l'Oise. Miss Sidney, écrivain australien, pareille à un

linge qui sèche, écoutait en se lissant les doigts. Revêtu d'un magnifique uniforme d'officier bleu horizon, décoré de la Légion d'honneur, Norbert de Palaiseau — de son vrai nom Franz Homburgen — expliquait à une vénérable dame comment il était parvenu à conserver son automobile particulière, en dépit des réquisitions. A la vue de Marion, ce héros de l'arrière devint jaune de plaisir. Ses traits faussement réguliers, son grand menton glabre et ses yeux blancs, bordés de jambonneau, composaient d'ailleurs un ensemble hideux.

— Oui, ma chérie, reprit Hélène Ponant, de sa voix basse et cancanière, en s'adressant à la nouvelle venue, — ce général von Gudden a été parfait. Il me demandait la permission de se laver les mains au lavabo. Aucun de ses officiers n'a touché un seul objet de mes collections. J'ai eu affaire, quoi qu'on dise, à un véritable gentleman.

Adèle Hottelet, née Toxyde, haussa les épaules et dit : « Parbleu! » Puis elle se tourna vers Marion : « Eh bien, ma petite amie, toujours pas de nouvelles?

— Hélas non, madame. Ah! je suis bien, bien tourmentée.

— Paul, Paul! appela Mme Hottelet. — Le munitionnaire accourut.

— Paul, ne pourrait-on savoir par les Meyerlei,

de Berne, ce qu'il est advenu du capitaine Darmelle? Ils ont de nombreuses relations en Allemagne et ne refuseront pas de nous rendre ce service.

— Mais certainement oui, madame ; justement je vais m'en occuper. Il suffira de me remettre une note...

— Oh merci, cher monsieur Hottelet!

— De rien, madame.

Ce « de rien » marquait le niveau social de « Paul ». Sa femme fit la grimace et tira sur la paire de gants de Suède qui ne quittait jamais ses mains, tant elle redoutait les poussières septiques.

Déjà Ginette avait entrepris le rapprochement de Norbert de Palaiseau et de la jolie Marion : « Elle est délicieuse, lui disait-elle, et d'un esprit étonnant. Si vous l'entendiez dans l'intimité.

— Mais, où la voit-on, en dehors d'ici?

— A mon jour, chaque mardi. Venez prendre une tasse de thé à cinq heures.

— Très honoré, madame, et mille grâces.

Désireux de briller devant une aussi belle personne, de Palaiseau-Homburgen se lança dans des considérations sur l'invincibilité des Allemands et l'abondance de leurs ressources, qui enchantaient visiblement Hélène Ponant. En effet, une leçon sévère, reçue quelques jours auparavant, dans un milieu plus patriote que

celui des Hottelet, avait accentué encore la germanophilie de cette vieille dinde aux gloussements perpétuels. Elle allait proclamant qu'il fallait arrêter ces horreurs et conclure la paix à tout prix.

— Oh cela est hioumain! J'approve de tout quieur, — reprit avec force miss Sidney.

Depuis quelques minutes, Marion, dont les sentiments étaient autres, souffrait de ces propos aussi déprimants qu'absurdes. Elle déclara enfin, d'une voix douce et ferme : « Eh bien, j'ai un fils de dix-sept ans qui va s'engager, je suis sans nouvelles de mon mari depuis plusieurs semaines, et cependant je suis d'avis qu'il faut mener la guerre jusqu'à la victoire.

Ces paroles jetèrent un froid. Norbert de Palaiseau prit une mine indulgente et narquoise, miss Sidney jeta sur la sanguinaire un œil courroucé, Hélène Ponant éclata d'un rire amer. Adèle Hottelet résuma, dans le jargon à la mode, l'impression générale : « C'est, chère petite, que vous vous laissez bourrer le crâne par les journaux.

— Nullement. J'ai remarqué toutefois que l'admiration conventionnelle de l'ennemi avait des effets pires que le dénigrement conventionnel du même ennemi et que le moral des combattants était supérieur à celui des civils.

Les habitués du salon Hottelet échangèrent rdes egards indulgents : « pauvre petite sotte »!

Le député Lanique, sensible au charme de Marion, conclut pour arranger les choses : « Il ne faut rien exagérer. Les Allemands ont du bon, mais nos petits soldats aussi sont héroïques, fortement entraînés et si les chefs militaires...

— Pourquoi, interrompit Marion en veine de franchise, dit-on toujours « nos petits soldats » et non pas simplement nos soldats?

— Ah! voilà qui est piquant! Elle ne manque pas de drôlerie en effet... fit Norbert à l'oreille de Ginette. — Celle-ci écarta les bras, d'un geste qui signifiait « vous voyez bien ». Lanique, désarçonné, se lança dans des considérations banales sur le jeune âge des « Marie-Louise » et l'avantage qu'il y avait à les traiter paternellement.

— Sans doute, mais autrement qu'en paroles ou qu'à l'aide de diminutifs.

Adèle Hottelet jugea le moment venu de changer de sujet : « Je me demande ce que fait Hanotaux. Il est d'ordinaire si exact.

— Il aura été retenu dans la tranchée académique. Ils ont tant à faire!

— Cette besogne du dictionnaire les tue. C'est presque aussi meurtrier qu'une marmite.

— Et puis n'écrit-il pas à mesure l'histoire de la guerre? N'oublions pas qu'il est notre Thucydide.

Ainsi plaisantaient ces gens frivoles. Marion, environnée de la réalité de la guerre, et requise

par un sentiment jeune et fort, les écoutait avec un mépris mêlé de stupeur. Son imagination lui représentait ces trous froids et durs, où deux générations, les pères à côté des fils, peinaient à sauver le pays et opposaient leurs poitrines à l'envahisseur. Quatre-vingts kilomètres à peine séparaient ce salon des Champs-Élysées, où paradait un pantin en uniforme, de l'immense champ semé d'héroïsme et engraissé de cadavres. Elle entendait les gémissements des blessés, empêtrés dans les fils de fer aigus et coupants, et qui tous ressemblaient à Xavier; elle entendait les coups de feu espacés, les éclatements divers des projectiles et surtout ce dramatique silence dont parlaient toutes les lettres venues de là. Se pouvait-il que tant de grandeur voisinât avec tant de petitesse!

— Cependant tu penses bien à Claude, qui est le mari de ton amie, et cela aussi est petit.

A cette voix de sa conscience, une autre voix répondait : « L'amour n'est jamais petit. Il n'est pas opposé à la guerre. Il fait partie, à sa façon, du trouble immense de cette grande guerre. »

Quand la jeune femme rentrait ainsi en elle-même, elle accomplissait les gestes machinaux de l'existence, à la façon d'une somnambule. Le ricanement de Ginette la réveilla : « Eh bien, disait la laide, tu as vertement fait la leçon à

l'assistance. Le fait est qu'ils sont écœurants de platitude, ces Hottelet, et la Ponant est réellement infecte. Mais tu as effarouché le pauvre Lanique et jusqu'à ton amoureux Palaiseau. »

Marion allait répliquer qu'elle se fichait un peu de Palaiseau. Elle se rappela à temps qu'il n'était pas mauvais de conserver l'alibi commode de ce déguisé : « Un amoureux véritable n'est rebuté par rien. C'est à ça qu'on le reconnaît. »

Elle ouvrit sa bouche rose et humide : « La discussion m'a donné faim. Je t'offre à goûter. » La pâtisserie était pleine de jeunes messieurs et de dames, qui mangeaient et buvaient par petites tables. Un grand nigaud, habillé d'un uniforme de fantaisie, portant des foudres sur ses manches, versait du thé à une vieille coquette, coiffée d'un tronc de cône de satin cerise et dont la jupe courte laissait voir les mollets. A côté d'elle, une petite grue moqueuse s'étouffait avec un baba à la crème. Les serveuses s'activaient et se répétaient à haute voix les commandes.

— Il faut être indulgent, soupirait Ginette, dont la rosserie égalait la perfidie. — Regarde, tu es sans nouvelles de ton mari et cependant tu vas manger un sandwich, deux sandwichs et boire une tasse de thé. On n'est sévère que pour les autres.

— Sans doute, reprit Marion, mais la sincérité

sauve tout. Ce qui m'horripile, chez les Hottelet et leurs amis, c'est le poncif à rebours, le banal envers du banal, pris pour une originalité. Je ne m'étonne ni ne m'irrite du déliement momentané de mon angoisse, qui me permet de boire avec plaisir une tasse de thé. La comédie serait de feindre l'angoisse, au moment où je l'éprouve moins.

— Raisonneuse!

C'était vrai. Elle était née avec le besoin de voir clair en elle et en autrui. C'était cette tendance qui l'attirait irrésistiblement vers Claude, observateur puissant des corps et des âmes, et dont elle admirait la maîtrise. Mais voilà que Ginette lui dit : — Regarde cette petite femme à gauche, tellement blonde qu'elle en est décolorée. C'est une cliente de mon mari et je crois qu'elle est toquée de lui. Comment la trouves-tu?

— Fort agréable. C'est un ange tombé du ciel dans l'eau oxygénée et la pâtisserie, il n'y a pas à en douter.

Elle plaisantait et avait envie de tordre le cou à cette sainte Nitouche. Ce fut pis quand Ginette ajouta : « Il est bien capable d'avoir fait quelque bêtise avec elle, ce monstre d'homme. Il a la rage de la faire se déshabiller complètement. C'est comme cela, non autrement, que je sais qu'elle a un grain de beauté au-dessus du genou

gauche. Ne rougis pas comme cela, petite nigaude. Tous les médecins sont indiscrets. »

A partir de là, Marion n'eut plus qu'une idée : quitter son amie au plus tôt, car elle avait peur de se trahir. Elle n'y réussit que place de la Concorde. Elle monta dans le métro, en proie à un énervement inexplicable et tel qu'elle aurait volontiers fondu en larmes. Les voyageurs, nombreux à cette heure, au milieu desquels elle était serrée, comprimée, lui semblaient connaître son secret. Cependant il n'y avait rien entre elle et Claude. Que serait-ce si jamais... Elle espéra tout à coup follement que ce visage tant rêvé allait lui apparaître à l'autre bout du wagon, puis elle songea qu'il était cinq heures et que Claude devait se trouver à l'ambulance Sydenham, rue Demours, où il suppléait un confrère anglais. Si elle y allait... Après une telle débauche de prudence, elle éprouvait l'envie de commettre une grosse imprudence. Prétexte : l'impatience d'avoir des nouvelles de Xavier. Mais non. Cela porterait malheur à Xavier. En outre, il se pouvait que la fantaisie prît aussi à Ginette de passer à Sydenham. Comment expliquer cette cachotterie ? En fin de compte, elle patienta jusqu'à Pigalle, où elle se trouvait à quelques minutes de l'atelier de Grantouvre, vers qui l'attirait, depuis le matin, son pressentiment.

Fabius Grantouvre, alerte encore malgré ses

vante-trois ans, était l'ami des deux ménages. Artiste raffiné, longtemps méconnu, il peignait comme un descendant des maîtres hollandais et de Watteau à la fois — des intérieurs de magasins, des pierrettes, des commères et des danseuses. Il avait le sens de la beauté moderne, plus sournoise et complexe que la beauté classique, mais apparentée à elle par plus d'une dérivation inaperçue, comme certains couchers de soleil sur la Seine ont l'air de prolonger ceux qui dorent le Parthénon. Il était fou de dessin, de « monsieur Ingres » comme il disait, féroce pour les bâcleurs et saboteurs à la mode, habile à stigmatiser et dépecer, d'un mot luisant ainsi qu'un couteau, la fabrication de tel ou tel. On colportait ses formules acides et ses appréciations implacables, qui avaient donné la jaunisse à plus d'un. Témoin du désastre de 1870, passionné pour son pays et la grandeur de son pays, il définissait les humanitaires « des pompiers qui mettent le feu ». Faux misanthrope, cœur exquis et tendre, il vivait en haut de Montmartre, entre son chat et sa vieille servante Félicité, ne recevant, à intervalles fixes, que les Etiennant et les Darmelle, et quelques parents éloignés. Il avait secrètement un faible pour la jolie Marion. Depuis quelques mois, sa vue baissait, ce qui lui occasionnait un gros souci.

— Monsieur est-il rentré ? — demanda la jeune

femme après avoir gravi, presque en courant, les quatre escaliers de la vieille maison grise.

— Il n'y a pas cinq minutes. Vous avez de la chance. Ah il va être content de vous voir ! Ce matin encore il parlait de vous, ma pauvre chère dame.

Ainsi bavardait Félicité, bossue comme dans les contes. Une porte s'ouvrit, laissant passer un flot de lumière. Grantouvre parut dans l'entrebâillement. Il avait reconnu la chère voix. Cependant sa mine, sous ses cheveux blancs et bouclés, était grave ; ses yeux, rapprochés d'un nez droit et fin, dissimulaient mal une préoccupation. Son accent aussi semblait altéré, quand il dit : « Votre visite tombe bien. J'allais me rendre chez vous. »

Marion comprit aussitôt qu'il savait quelque chose au sujet de Xavier. Déjà, il l'avait prise par sa petite main et fait entrer dans l'atelier, dont les baies vitrées s'illuminaient du flamboyant crépuscule de l'immense Paris. Elle s'écria :

— Vous avez une très mauvaise nouvelle. Oh dites moi... dites la vérité !

— Pas très mauvaise... mauvaise ou médiocre... Disparu... seulement disparu... je... sur l'honneur. D'ailleurs, voici la lettre de son colonel.

Elle saisit le papier, puis le lui rendit. Ses yeux, brouillés et vertigineux, ne lui permettaient pas la lecture. Grantouvre lut : « Mon vieil ami, je

« tiens à vous faire savoir maintenant qu'il y a « trois semaines, le 7 février, au combat de .... « notre ami Xavier Darmelle, dont la batterie « s'est trouvée entourée soudainement par l'en- « nemi, a disparu avec son monde. Il est possi- « ble qu'ils aient été faits prisonniers, mais, en « dépit des recherches entreprises, nous n'avons « d'eux jusqu'ici aucune nouvelle. Le capitaine « est un officier de la plus haute valeur. Je ne « puis croire que nous ne le reverrons pas. Je « vous préviens seulement aujourd'hui, où tout « espoir de nouvelles directes, concernant cette « disparition, semble évanoui. »

— La lettre a mis huit jours à me parvenir, ajouta Grantouvre, il y a donc un mois depuis l'événement.

— C'est bien cela. Oh mon Dieu!

Marion s'était assise, la tête entre les mains, toute menue, pareille à un oiseau recroquevillé. Le peintre avait le cœur déchiré et en même temps, ignorant le reste, il se disait qu'il allait désormais protéger et consoler cet être adorable. La jeune femme éprouvait un réel chagrin, tempéré par quelque apaisement obscur, qu'elle n'osait éclaircir, comme lorsqu'un puissant anesthésique commence d'agir sur une douleur. L'un et l'autre se sentaient rapprochés par une fraternité étrange, qui n'était pas toute dans la compassion.

— Il est mort, fit Marion ; j'en ai la certitude. Si, Grantouvre, si, je connais mon mari. C'est un lion. Il s'est défendu et il a été tué sur ses pièces, au milieu de ses canonniers.

— Mais non. Il y a de grandes chances pour qu'il soit seulement blessé. Ce cas s'est déjà produit pour beaucoup, d'ailleurs.

— Le colonel dit : *il est possible*. C'est qu'il pense au fond comme moi. Relisons la lettre.

Ils le firent. Marion secouait la tête et pleurait. Elle avait le mouvement et jusqu'aux plis d'une figurine de Tanagra. C'était l'instant où le soleil, avant de disparaître, prend une couleur chaude, même en mars, un glacis de pourpre et d'incarnat. Le vieil artiste admirait combien cette franche affliction demeurait belle et harmonieuse, ainsi que sur une toile de Vermeer de Delft, retouchée par le pinceau voluptueux de Goya. Cependant il aimait Xavier et il déplorait sa perte, trop vraisemblable. Mais son émotion, à lui aussi, avait deux goûts.

— Si les choses s'étaient passées autrement, j'aurais prévenu d'abord François, qui vous aurait prévenue ensuite.

— A quoi cela eut-il servi, mon pauvre ami !... C'est pourtant vrai que me voici veuve et que demain peut-être je n'aurai plus de fils. Cruelle, cruelle guerre !...

— Ne prenez pas encore le deuil, chère, vail-

tante Marion! Il y a tant de surprises dans ces corps à corps, surtout lorsqu'il s'agit des artilleurs. J'y songe : qui va se charger d'avertir Mme Darmelle mère?

— C'est mon devoir. J'y mettrai tous les ménagements. Elle s'attend toujours au pire. Elle recherche le pire. La nouvelle ne l'accablera pas. Ah mon bon Grantouvre, je vous parais injuste! C'est que la mère nous vole toujours un peu de notre peine, à nous autres femmes. Celle-là surtout, faite pour le deuil et qui passe sa vie sur les tombes!

— La question matérielle?... » dit le vieil artiste, à voix basse, comme intimidé. Puis il bredouilla une phrase indistincte, par laquelle il indiquait qu'il n'avait besoin de rien et que tout ce qu'il possédait...

Marion l'arrêta d'un geste affectueux : « J'ai mes petites rentes. Maman aussi. Vous êtes le meilleur des amis, mais je n'ai, ni n'aurai besoin de rien. Quant à François, s'il revient vivant, il aura la dot de Jeanne et son labeur.

— Excusez-moi, l'indépendance pécuniaire est quelque chose de si important pour les femmes.

— Au besoin, je travaillerai. Je sais broder admirablement. Il y a en ce moment des veuves d'officiers qui gagnent fort bien leur vie de cette façon.

— Ah par exemple, ah! ce serait fort!... s'écria Grantouvre... Je me vois, moi, vieil inutile, me gobergeant ici au milieu de toiles, dont chacune vaut plusieurs billets de mille, même en ce moment, tandis que vous...

Il n'acheva pas sa phrase et se mit à marcher de long en large, à la fois ému et exalté. Il se représentait ces beaux yeux se fatiguant au-dessus d'un métier, cette échine délicate ployée sur un travail de jour et de nuit. Cette image lui était intolérable. Il bazarderait plutôt tous ses tableaux, dont il refusait jalousement de se défaire, quand un commerçant, en « baum » ou en « heim », venait lui en proposer un monceau d'or.

Marion, après ce premier choc, ressentait la fatigue d'une situation nouvelle, de l'apitoiement qui allait la blesser, des vains propos qu'on lui tiendrait et des vaines réponses qu'elle ferait. Elle se demandait avec curiosité quelle serait l'attitude de Claude Etiennant. Ami de jeunesse de Xavier, plus âgé que lui, il faisait profession de l'aimer comme un frère cadet, d'admirer sa vaillance. Il eût été pénible à la jeune veuve qu'il eût trop de chagrin. Il lui eût été pénible qu'il n'en eût pas, ou qu'il n'en eût guère. Sa sincérité intérieure se trouvait en désarroi, et elle n'était pas assez pieuse pour avoir un recours contre elle-même dans la

prière. Elle n'accomplissait ses devoirs religieux qu'irrégulièrement, surtout depuis qu'elle aimait Claude. La perspective d'une confession complète, suivie d'une défense rigide, l'effrayait. C'est le malheur des pécheresses en puissance de commencer par démanteler leurs âmes; et le plus insinuant des démons sait parfaitement ce qu'il fait.

Quand elle sortit de chez Grantouvre, toute frémissante, le soleil avait disparu, mais son halo faisait de Paris une ville somptueuse, où la guerre ne se sentait plus. Des enfants jouaient sur la pente de la rue Lepic, les passants s'entretenaient de choses indifférentes, de nombreuses affiches annonçaient des spectacles montmartrois. Quel voyageur, tombant de la lune, se serait douté qu'à vingt lieues de là c'était la lutte implacable et meurtrière, jointe à une effrayante immobilité!

— Où es-tu, Xavier?... songeait Marion, — là près de moi, comme une ombre impalpable, ou bien dans les limbes mystérieuses? Peux-tu lire dans ma pensée et dans mon cœur, alors que j'y lis si mal moi-même? Sais-tu?... Sais-tu?... M'en veux-tu?... N'es-tu point dans un séjour divin d'indulgence suprême et de pardon?

Elle n'avait pas envie de rentrer chez elle. Elle se sentait déliée, vagabonde. C'était, depuis sa naissance, sa première minute de véritable

liberté, bien que son mari n'eût rien d'un tyran. Néanmoins, il faisait flotter autour d'elle une autorité morale, une contrainte. Cette fois elle pouvait exactement ressentir ce qu'elle voulait, méditer comme elle voulait, sans entendre la conscience conjugale, pareille à une sévère maîtresse de piano : « Non, pas cette note-ci, celle-là! Ne tournez pas ainsi la tête et soyez un peu à votre partition. »

Son allégement soudain la scandalisa. Elle aurait voulu se châtier, se meurtrir corporellement. Elle se rappela qu'elle avait promis à Grantouvre d'annoncer à sa belle-mère la disparition de Xavier. Cette obligation était opportune. Elle allait l'accomplir tout de suite.

Mme Darmelle habitait, rue d'Assas, une minuscule villa, entourée d'ateliers d'artistes. Elle vivait là au milieu de souvenirs de famille et de portraits de son mari, chef de personnel à l'Orléans, mort depuis une vingtaine d'années. D'autres photographies d'amis défunts, quelques-unes cravatées de crêpe, couvraient les tables et les cheminées. Chaque mois une petite servante nouvelle, godiche et maladroite, lui était envoyée de Bretagne, de Normandie ou d'Auvergne, puis, attristée par ces aspects funèbres, donnait son compte et s'en allait. Ses voisins l'avaient baptisée « La Camarde ». Quand on apprit que son fils était à la guerre, ce ne fut qu'un cri : « Il

et tué d'avance! » Certains prétendaient qu'elle avait le mauvais œil et qu'il fallait toucher du fer dès qu'on l'apercevait; mais tel n'était pas l'avis de la concierge, Mme Nadon, confidente de ses voceros et qui la tenait pour « une bien digne femme ». Au contraire elle jugeait sa bru « Mme Xavier » légèrement « efferdurée » et trop coquette pour la circonstance. Aussi eut-elle un moment de plaisir en la voyant arriver, émue et toute pâle : « Rentrez vite, ma petite, conseilla-t-elle à la dernière en date des boniches découragées, il doit y avoir du nouveau chez vous. »

— Mère, dit Marion tout d'une traite, je sors de chez Grantouvre. Une lettre du colonel de Xavier vient de lui apprendre qu'il est disparu depuis trois semaines, mais qu'on garde l'espoir qu'il est prisonnier.

Depuis Montmartre elle préparait cette phrase et elle la débitait avec un calme qui l'étonnait elle-même. Elle désirait éviter ce qui arriva cependant : l'effondrement, après un grand cri, de la grosse et forte dame dans un fauteuil et le simili-évanouissement. « La Camarde » considérait qu'en une pareille circonstance elle avait droit au drame classique, au tapotement des mains, à l'eau de mélisse, au linge mouillé sur les tempes. Sa bru, qui la connaissait, accomplit ce rite obligatoire, puis parla d'aller chercher

un médecin. La crainte des honoraires ranima la dame économe. D'ailleurs elle aimait son fils, une partie de sa douleur était très réelle, mais recouverte d'un abondant poncif.

Quand elle eut repris ses sens . « Vous pensez comme moi, n'est-ce pas, mon enfant, que notre pauvre Xavier est mort? »

Marion eut un geste désolé, qui signifiait : « Telle est en effet ma conviction. »

— Vous voyez maintenant qu'il eût été sage de faire comme moi et de vous vêtir de noir à l'avance, ne fût-ce que par superstition.

C'est assez l'habitude, dans la bourgeoisie, de tourner le chagrin au reproche. La jeune femme répondit du tac au tac : « — J'aurais craint, au contraire, de porter malheur à mon mari. J'attendrai, pour prendre le deuil, que la nouvelle de sa mort soit confirmée.

— Vous aurez tort... répondit gravement Mme Darmelle, et vous risquez de vous faire mal juger. De même il serait inconvenant de maintenir les fiançailles de François.

— Et pourquoi cela?

— Parce que qui dit fiançailles, surtout si précoces, dit joie et sécurité. Or vous conviendrez...

Marion sentait tout le ridicule d'un semblant même de discussion, en une pareille circonstance. Elle éluda l'humeur agressive de la vieille

dame d'un « nous verrons cela » sans réplique. Mais, après cet aigre intermède, Mme Darmelle reprenait le cours de ses lamentations, comme si elle récitait un rôle à la Porte Saint-Martin : « Mon Xavier, mon Dieu, mon Xavier, si intelligent, si généreux, si bon, est-il possible que jamais plus!... » Cet étalage de paroles théâtrales irritait la jeune femme au point que, par esprit de contradiction, la mort de son mari lui paraissait moins certaine que tout à l'heure, chez Grantouvre, et qu'elle n'en sentait plus la poignante amertume. La corvée lui masquait le malheur. Le moindre apprêt dans les sentiments la mettait en état de rébellion intime et lui fermait la source des larmes.

La nuit était venue quand elle sortit de la villa, après une heure de plaintes tapageuses, entremêlées de conseils et de sombres projets. Mme Darmelle désirait vivement convaincre Marion de sa gêne pécuniaire fort exagérée et de l'impossibilité où elle se trouvait de lui venir en aide en quoi que ce fût. En même temps de vieux griefs lui remontaient aux lèvres, sous forme d'allusions : « Xavier n'avait pas su économiser. L'éducation de François n'avait pas été ce qu'elle aurait dû être. Trop de toilettes et de dissipations... » sans spécifier pour qui ces toilettes, ni par la faute de qui ces dissipations.

— Oh! oh! l'insupportable, l'affreuse... la... Marion eût voulu crier son ressentiment aux étoiles, mais elle se tut devant la silhouette curieuse de la Nadon, occupée à allumer le quinquet de sa loge. La séance avait été pire que ce qu'on pouvait redouter. La vieille maladroite avait trouvé le moyen de diminuer, de dégrader jusqu'à ces choses augustes : la douleur maternelle, la mort d'un brave pour la patrie. Une seule émotion, intangible et pure, appartenait elle donc à la pauvre humanité... celle de l'amour secret, qu'on ne peut avouer et qui, par là même, échappe aux mesquineries et bassesses de l'ambiance ?

CHAPITRE II

LE CŒUR A SES RAISONS

Le lendemain, Marion dormit tard, brisée par l'émotion. Une ondée battait sa fenêtre. Elle retrouva, en se réveillant, à la même place et son chagrin et sa folie. François avait vaillamment supporté la mauvaise nouvelle, prévenu aussitôt sa fiancée. Il brûlait de venger son père. Ginette et Jeanne Etiennant devaient venir un peu avant le déjeuner. Aucune nouvelle de Claude.

La jeune femme avait placé sous son oreiller les dernières lettres de son mari. Ces récits de guerre, entremêlés de cris de désir et de paroles tendres, lui semblaient maintenant venir d'outre-tombe et la touchaient plus qu'avant. Elle les relisait avec lenteur, elle en sentait le prix. Elle se reprochait de n'avoir répondu, pendant dix-neuf ans, à tant d'amour que par une affection raisonnable; comme si la plus grande

partie de son cœur, inemployée, avait attendu, espéré, quelqu'un d'autre, s'était réservée pour une alerte sentimentale. Il en résultait parfois des froissements et tiraillements dans leur ménage, qu'exploitait aussitôt contre son gendre Mme Lebien. C'était de son père sans doute, romancier abondant et peu connu, poète à ses heures, mort quelques années auparavant, que Marion tenait ces aspirations vagues, demi-imaginatives, demi-sensuelles, qui s'étaient soudain précisées.

« Ma belle chérie, sept jours pleins sans « lettre de toi, c'est long, et cependant je sais « que tu m'écris presque tous les soirs. J'ai « bien envie de ne pas te parler de la guerre, « encore qu'elle gronde tout autour de moi et « que je participe à son grondement. Pour la « plupart d'entre nous, cette lutte qui se pro- « longe devient le trantran quotidien, une « espèce de bureau installé au milieu du ton- « nerre, parmi le fracas de la foudre et le siffle- « ment des projectiles. Le temps est affreux. « Nous pataugeons dans une boue qu'aggravent « sans cesse les déplacements de nos batteries. « On ne voit pas l'ennemi, mais on l'entend et « il nous entend. Explique cela : c'est ta voix, « non ce tumulte, qui remplit mes oreilles et « vient, par elles, troubler délicieusement mon « cœur. Ta douceur m'est plus présente que

« jamais, parmi ce soulèvement de la patrie en « armes, comme si ton image se confondait « avec celle du pays, de la France rayonnante « et à laquelle on ne se dévoue jamais assez... »

Ce lyrisme était, chez Xavier, une nouveauté. Sa femme, qui avait du goût, le trouvait un peu grandiloquent et brusque. Le brave garçon possédait naturellement quelque chose de désaccordé, d'inharmonieux, comme si une timidité intérieure lâchait périodiquement en zigzags l'expansion morale accumulée par elle.

Fanny entra et remit à Marion un mot dont l'écriture, finement régulière, lui fit battre le cœur. C'était de Claude : « Ma bien chère amie, « la disparition de Xavier me cause la peine « profonde que vous imaginez. Cependant je ne « veux pas désespérer. Tout arrive et doit arri- « ver, même la surprise heureuse, dans ces « terribles temps fertiles en miracles, et je « reverrai mon ami. Tout à l'heure, en sortant « de l'hôpital, je passerai chez vous. Respec- « tueusement, fraternellement. Claude. » Il n'avait pas signé Claude tout court, mais l'E d'Etiennant était à peine indiqué et comme honteux. Le « fraternellement » fit sourire. Il n'y a pas de passion débutante, quand elle est illicite, qui n'essaie de se duper elle-même par cet innocent subterfuge : « A nous deux, monsieur mon pas du tout frère », songeait Marion.

Une chaleur, un bien-être inexprimable, la firent se glisser, comme une couleuvre, entre ses draps. A défaut de Claude lui-même, dont ne la séparaient plus que quelques conventions, elle avait la pensée de Claude. Elle se répétait avec délices « c'est très mal », comme un enfant qui apprend sa leçon. Elle se disait aussi qu'elle ferait dorénavant la part de Xavier dans sa rêverie, afin d'alléger tout remords et qu'elle prierait pour lui une demi-heure matin et soir, qu'elle s'entretiendrait de lui souvent et longuement avec François.

L'apparition de Mme Lebien vint changer le cours de ces fermes propos. La digne personne, en apprenant la disparition d'un gendre détesté, avait su dissimuler son contentement à l'aide d'une mine navrée, disposée sur sa physionomie régulière et placide, à la façon d'une housse grise. Elle en avait la démarche plus légère et le fond des yeux brillants. La voix avait une inflexion fausse et chattemite. Marion, connaissant sa mère à fond, remarqua tout de suite ces détails, qui l'irritaient. La vieille dame venait parler avec sa fille de ce qui la préoccupait autant, sinon plus, que Mme Darmelle, de la question d'argent.

Comment établirait-on le nouveau budget?

— Mais, maman, cela ne pourra être réglé qu'une fois la mort de mon mari officiellement constatée.

— Evidemment, ma fille. Aussi, ce que je viens te dire n'est-il qu'une précaution, en vue d'un avenir prochain. Combien avez-vous de côté, d'immédiatement disponible?

— Quelque chose comme deux cent mille francs.

— Si peu!

— Nous ne sommes point parmi les plus à plaindre. Que de gens, à leur aise il y a huit mois, sont aujourd'hui sans un sou! Sur ces deux cent mille francs, cent mille constitueront la dot de François.

Mme Lebien bondit : — Comment, dans ta nouvelle situation, tu penses encore à ce mariage? Sais-tu seulement si les Etiennant vont être de cet avis, si leurs projets ne seront pas modifiés?

— Ils seraient de singuliers amis!

— Des parents prudents.

— Je crois entendre ma belle-mère. Il m'est odieux, sachez-le l'une et l'autre, de débattre de pareilles questions en ce moment. Quand je serai ruinée, eh bien, je travaillerai, je me débrouillerai. Soyez tranquilles, je n'aurai pas recours à votre charité et vous pourrez garder votre cher argent.

Mme Lebien était profondément vexée. Elle reprit, d'un ton de voix plus élevé : « La souffrance te fait déraisonner. Tu sais que je n'ai

que toi au monde et que tout ce que je possède t'appartient. C'est peu de chose. Il est naturel que je me préoccupe de tes ressources et de celles de mon petit-fils. Nous reprendrons ce sujet quand tu seras plus calme... » Et elle sortit, majestueusement. On l'entendit qui passait sur Fanny sa déconvenue et son humeur.

A partir de onze heures, Marion, vêtue d'une robe de chambre à taille, d'un violet foncé, légèrement échancrée et qui lui allait à ravir, guetta la pendule. Elle savait que Claude pouvait survenir d'un moment à l'autre et elle attendait de cette entrevue quelque chose d'extraordinaire. Jamais elle n'avait connu l'état ambigu, étrange, de peine et de fièvre, qui était le sien et qui lui donnait l'impression d'avoir deux cœurs, l'un appartenant au passé, l'autre palpitant pour l'avenir. Enfin on sonna, elle passa au salon et elle crut qu'un fer adorable, poussé contre elle, lui traversait ces deux cœurs de part en part. Elle était inondée de langueur.

Claude Etiennant était de belle taille. Il avait une barbe blonde à peine grisonnante, des traits réguliers et des yeux vifs, jeunes, clairs, compréhensifs. Ses cheveux poivre et sel disaient son âge. Il parlait avec une vigueur éloquente, accentuant les finales pour faire pénétrer la conviction chez son interlocuteur. Bien doué

pour les idées générales, il excellait surtout dans l'examen des cas particuliers et concrets, et l'artiste, chez lui, valait le savant. Il avait commis la faute d'épouser jeune, pour son argent, une fille laide qu'il n'aimait pas. Son existence, à part cela glorieuse et brillante, en avait été assombrie. Il adorait sa fille Jeanne, dont il voulait faire le bonheur par un mariage assorti, qui lui représentait une sorte de revanche. Sa grande expérience n'avait pas détruit en lui un fond de candeur, visible à ses généreux emballements. Il était noble, ardent et scrupuleux.

— Ah, ma pauvre Marion! dit-il en entrant. Il avait les deux mains tendues vers elle. Son idée était d'approcher de lui la jolie créature et de l'embrasser en bon papa, sur les deux joues. Mais il émanait d'elle quelque chose qui fit qu'il n'osa pas. Il se contenta de serrer vigoureusement et longtemps ses doigts fins, ses petits poignets veinés de bleu.

La compassion était telle que la jeune femme fondit en larmes, ce qui était une volupté de plus. Il eût voulu les boire à la source, ces gouttelettes brillantes, lui donner là, sur-le-champ, ses biens, son honneur et sa vie. Il se mit, d'nn ton raisonnable, à la questionner, sans d'ailleurs écouter ses réponses, essayant de la consoler à l'aide de banalités pleines d'élan. Cette pauvre tactique amena, sur les

lèvres ourlées à la Léonard de la souple blonde, un pâle et furtif sourire, comparable à un arc-en-ciel. Elle murmura : « Que vous êtes bon !... Comme... »

Elle allait continuer « comme je vous aime » ! Elle retint ces derniers mots, mais ils étaient dans son intonation, ce qui la fit rougir, puis pâlir. Il y eut un silence, pendant lequel l'attraction fut si vive et nette qu'ils se rapprochèrent matériellement l'un de l'autre. Il s'enhardit jusqu'à lui poser une main tremblante sur l'épaule et il sentait, sous l'étoffe, la forme ronde et douce, qui achevait de le bouleverser. Une seconde de plus, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre. Elle se déroba doucement, s'assit et le fit asseoir, ce qui les replaçait dans l'attitude naturelle et rassurante de la cliente et du docteur. Ni lui, ni elle ne savaient plus ce qu'ils disaient, leurs âmes étant accaparées par un chant éternel et grave, supérieur à toutes les contingences. La disparition du pauvre Xavier n'importait guère à la nature. Ce qu'elle voulait, c'était remplacer ce mort probable, cet absent certain, par un vif et par une lignée issue de ce vif. Ainsi se réparent les grands carnages, ainsi se retisse la trame inexorable, conformément au plan sage et cruel, dont les perspicaces parmi les humains ne distinguent qu'une minime partie.

Marion maintenant contait avec volubilité sa visite de la veille à Grantouvre et les circonstances de la disparition de Xavier. Claude revint sur les facilités que présentent parfois les relations médicales, quant à la recherche des militaires blessés et prisonniers. Il se proposait de mettre en mouvement un confrère espagnol, un autre hollandais et trois suisses. Il remuerait le ciel et la terre. Quelle que fût sa répugnance à recourir aux bons offices de ces abominables Boches, il ferait solliciter, par ces neutres, Weinhardt de Berlin et Holmer de Dresde, rencontrés autrefois dans les congrès et grands manitous du Service de Santé allemand. Sûrement l'on arriverait à un résultat. Tous deux s'échauffaient sur une hypothèse de survie, que leur profond désir commun envisageait déjà avec épouvante. Cette sincère hypocrisie leur était douce, absolvait le péché grandissant entre eux, tel que l'arbre empoisonné du Paradis terrestre, autour duquel grimpait le serpent.

Il leur était indispensable de se revoir, et très vite, et secrètement, Marion, la première, trouva le biais : — Convenons, voulez-vous, d'un endroit où nous pourrons nous rencontrer et nous confier le résultat de nos recherches, sans agiter notre entourage par des espoirs suivis de déceptions.

— J'allais vous le demander. Ni votre mère,

ni votre belle-mère, ni Jeanne, ni François, ni Grantouvre...

— Ni même ma chère Ginette, si impressionnable...

— Ni même Ginette ne doivent être tenus au courant. Cela est essentiel.

Elle répéta : « Cela est essentiel... » et un flot de joie baigna ce mensonge. Qu'il est doux de comploter avec celui qu'on aime !

— C'est bien simple....

Claude baissa la voix :

— Je sors de l'ambulance Sydenham, rue Demours, chaque soir, vers les six heures. Je n'ai plus d'auto. J'ai le choix entre la partie de la rue Demours qui va vers l'avenue Niel et celle qui va vers la rue de Courcelles. Le lundi, le mercredi, le vendredi je prendrai Niel ; le mardi, le jeudi, le samedi Courcelles. Vous serez là, comme par hasard, si vous vous sentez trop tourmentée.

L'idée de ce tourment, d'un sens ésotérique, plut à Marion, qui répondit sur le même ton : « Cela va. En cas d'empêchement, majeur ou mineur, le roulement des jours et des endroits sera maintenu sans modification. »

Puis avec un faux enjouement :

— Savez-vous que c'est assez mal ce que nous tramons là en cachette...

— Mais non, puisqu'il s'agit de Xavier.

— Cher Xavier — il en devenait plus cher à Marion — s'il revient jamais, il sera le premier à rire de nos ruses innocentes. Il vous aimait tant, il parlait de vous avec une telle fierté... comme si de votre génie et de vos découvertes rejaillissait sur lui quelque rayon.

« Votre génie ». Ce terme fit à Claude l'effet d'une caresse intellectuelle et morale. Il n'eut pas le courage de le relever. Il se contenta d'un large soupir, à l'adresse du parfait camarade, trop indulgent. Mais, quel que fût son désir de lui reconnaître des vertus exceptionnelles, il n'y parvenait point et il s'aperçut tout à coup qu'il ne tenait, depuis plusieurs années, à ce brave garçon qu'en raison de sa merveilleuse petite femme. Du reste, habitué à réfléchir rapidement, il se répétait : « Pas de blague. Me voici sur une pente dangereuse. Il s'agit de ne pas me laisser aller. » Cet homme fort ne se rendait pas compte qu'il était déjà lancé sur ladite pente à une vitesse vertigineuse et qu'il lui eût été impossible de se retenir.

Il était temps d'établir la sûreté des communications, car, deux minutes après, Ginette arrivait accompagnée de sa fille et de François.

— Ah, tu m'as devancée, dit-elle à son mari. — J'ai été retardée par nos fiancés, qui n'en finissent pas.

François avait les yeux rouges d'un homme qui a longtemps pleuré. Il adorait et vénérait son père. Il le croyait tué. Il avait hâte de tuer un de ses meurtriers. Jeanne, brune, alerte, aussi charmante que sa mère était disgraciée, le considérait avec une admiration tendre, mêlée d'angoisse. Il avait beau lui répéter « j'en reviendrai, tu verras », elle n'en était pas absolument sûre. Néanmoins, elle voulait paraître courageuse. La guerre ennoblit les unions, projetées ou accomplies sous ses sombres ailes.

Ginette, voyant son amie intime accablée par une douleur dont elle ignorait la compensation, était tout sucre, tout miel. Elle prévoyait pour elle la gêne d'argent, qui la mettrait à sa merci ; car les Étiennant feraient à leur fille neuf mille francs de rente. Cette perspective ne lui déplaisait pas. Mais elle trouvait à Claude un drôle d'air. Elle lui demanda en sourdine : « Ça n'a pas marché comme tu le désirais, à ton hôpital, ce matin ?

— Tout s'est très bien passé, au contraire ; qu'est-ce qui te fait penser cela ?

— Tu as une préoccupation au fond du regard.

— C'est bien naturel... cet héroïque Xavier...

Elle fit une moue rapide, qui voulait dire « à la guerre comme à la guerre ». Le mari de son amie était pour elle un meuble habituel, un

figurant auquel elle n'attachait pas une grande importance. A ses yeux, quiconque se battait pouvait être à l'avance considéré comme mort et l'horreur qu'elle témoignait de tant de trépas était purement conventionnelle. Certains êtres ne sont des monstres que par la brièveté de leur sensibilité et leur manque complet d'imagination. Ginette remplaçait cette faculté par la curiosité investigatrice. Elle notait, dans sa vive mémoire, certains faits, certaines intonations, puis les associait en conjectures, dont elle poursuivait ensuite secrètement la vérification. Claude connaissait et redoutait ce tour d'esprit. Il se promit de l'aiguiller sur la fausse piste de sa jolie cliente, dont elle le croyait sournoisement épris. Il songea : « Me voilà déjà qui cherche un alibi, comme un voleur. »

C'est que l'objet du larcin en valait la peine. La dure épreuve ajoutait au charme infini de Marion quelque chose de noble et de douloureux, qui faisait son profil plus suave, ses prunelles plus mystérieuses, sa silhouette plus angélique. Elle semblait avoir tout connu, puis tout oublié de l'âpre vie, joindre la pureté à l'expérience. Le peu d'intimité que Claude venait d'avoir avec elle suffisait à le griser. Il considérait les autres, sa femme, sa fille, son futur gendre, comme des importuns, comme des obstacles. Il pensait qu'il ne la retrouverait plus jamais seule

et parfumée comme tout à l'heure, qu'il lui faudrait ruser, et encore ruser, qu'il serait plus simple de la prendre dans ses bras et de l'emporter en criant de joie.

Bientôt arriva Mme Lebien, avec une physionomie de circonstance. D'abord résolue à ne point se montrer et à bouder, elle n'avait pas résisté au désir d'en être. Tandis que ces quatre personnes déploraient la disparition et la mort de Xavier, les jeunes gens s'entretenaient à mi-voix, la main dans la main.

— Pauvre papa, disait François, il ne prévoyait guère son destin. Il est parti si plein de confiance dans la brièveté de la guerre. Je l'entends encore, m'affirmant que ce ne serait pas mon tour cette fois-ci, qu'en quelques semaines les Boches auraient leur compte... Mais, après tout, c'est cette conviction-là, partagée par des centaines de mille hommes, qui a fait la victoire de la Marne.

— Ecoute-moi, — répliqua Jeanne, — il reviendra. Aucun de vous ne le pense. Cela paraît invraisemblable. Il reviendra. Je ne te parle pas ainsi pour te consoler momentanément et rendre ensuite ta peine plus amère. Je sais qu'il reviendra. Je n'ai pas le chagrin que j'aurais si nous ne devions plus le revoir.

Elle croyait aux pressentiments et elle avait en effet les yeux légèrement absents, à certaines

minutes, de ceux ou de celles qui voient au delà de l'heure et de l'endroit où ils sont. Son fiancé, qui connaissait ce don, la considéra avec reconnaissance et soupira : « Dieu t'entende ! » Ils étaient croyants l'un et l'autre, nullement troublés par le scepticisme ou la tiédeur, en matière religieuse, de leurs ascendants respectifs. Car rarement générations furent plus opposées, à ce point de vue, que celles des pères et des fils, des mères et des filles, au moment de la grande guerre. On eût dit que les enfants prévoyaient la terrible crise imminente et mettaient d'avance leur surnaturel en harmonie avec son ampleur, au lieu que la plupart des parents se présentaient à elle avec des âmes inquiètes et rabougries.

Mme Lebien enterrait son gendre avec une hâte naïve. A l'entendre, toutes les histoires des militaires disparus et portés comme morts, puis retrouvés bien vivants, étaient de simples sornettes et des fables. On n'en eût pas cité une seule authentique, ou confirmée. Quiconque connaissait l'impétuosité de Xavier et son mépris du danger ne pouvait conserver le moindre doute. Elle fréquentait une maison de deuil où les prix, depuis la guerre, n'étaient pas augmentés et qui livrait, pour des cas analogues, des tailleurs noirs « de grande probabilité » tout à fait décents et soignés. Son animation était telle que Ginette se pinçait les lèvres pour

ne pas rire et que François sentait la gêne lui rougir la ligne des cheveux. Puis, sans transition, cette belle-mère classique revint sur le cas de Hottelet, qui cette fois l'avait saluée, mais comme un fournisseur, en portant simplement la main à son chapeau. Elle s'était retenue à quatre pour ne pas lui tirer la langue.

Claude regarda Marion. Marion regarda Claude; ils détournèrent les yeux, après s'être fait, en un éclair, une dizaine de confidences.

Tandis que se heurtaient ces sentiments divers, Fabius Grantouvre ne demeurait pas inactif. Il avait convoqué dans son atelier deux marchands de tableaux connus : Fixelin — en réalité Fixlein — et Rothbonski, qu'il désirait mettre en concurrence pour la vente de six de ses plus belles toiles. Il prétendait retirer de ce marché une centaine de mille francs, dont il avait déterminé l'emploi à l'avance.

Fixelin était roux, et doué d'un accent badois qu'il prétendait alsacien. Fils d'un père allemand naturalisé et d'une mère luxembourgeoise, il était né, disait-il, à Paris et professait, depuis quelques semaines, pour la France un amour presque déraisonnable. Ne donnait-il pas cinquante francs à toutes les œuvres de guerre qui sollicitaient sa générosité? Rothbonski, chenu et qui jouait les grands vieillards, s'était découvert une origine tchèque, alors que

d'autres le disaient Hongrois. Ni l'un ni l'autre n'avaient été inquiétés, vu leur vieille acclimatation parisienne. Il y avait plus de trente ans en effet qu'ils dévalisaient, tous deux, les artistes, que, censés ennemis, ils s'entendaient comme larrons en foire et faisaient la cote à la Bourse spéciale des objets d'art et peintures modernes. Ils connaissaient et pratiquaient tous les trucs.

— Vous resterez là, avait dit Grantouvre à Félicité, et, si vous voyez que je suis sur le point de me laisser rouler par ces canailles, vous laisserez tomber les pincettes.

Comme Molière, le vieil artiste avait grande confiance dans le jugement de sa servante, dans son imperturbable bon sens. Le soir, elle lui faisait la lecture et il aimait les réflexions simples dont elle assaisonnait des auteurs aussi éloignés d'elle que Montaigne, Pascal et Saint-Simon. Elle disait du premier : « Quel brave patron ça devait faire!... » Du second : « Il manque un peu de beurre ou de graisse, il est tout de même trop sec », et du troisième : « Je n'aurais pas voulu être dans sa peau. Je me serais fait trop de sang jaune. » Ces aphorismes enchantaient Fabius.

Depuis qu'il croyait au veuvage de Marion, le solitaire de la rue Lepic passait par des états d'esprit divers et singuliers. Tantôt déprimé et

plus mélancolique que jamais, tantôt envahi par une sorte de fierté et de vaillance intérieure, il se demandait quel changement s'opérait en lui. Une aventure de jeunesse, dont le remords avait mis longtemps à s'éteindre, l'avait rendu misogyne. C'était alors qu'il avait peint des sorcières de la galanterie, des danseuses laides et des baigneuses contrefaites, dans lesquelles réapparaissait soudain une sorte de grâce nostalgique. Les amateurs appelaient cette période : le Grantouvre de deuxième zone. C'était un peu moins apprécié. Actuellement, il usait d'une manière abrégée, à la façon de Velasquez, d'une force et d'une richesse de coloris extraordinaires.

Rothbonski arriva le premier, se plaignant de la température et du froid, bien que le printemps fût commencé.

— Bah! dit Fabius, pour les **civils** ça n'a aucune importance. Nous pouvons crever. L'important est que les gosses ne gèlent pas trop dans les tranchées.

Il y eut un silence, pendant lequel le marchand de tableaux guignait les merveilles accumulées dans l'atelier à la va comme je te pousse. Il s'y connaissait bien. Il ne voulait pas marquer une admiration trop visible, mais ses yeux brillaient avec l'intensité phosphorescente de ceux des chats.

— Ça vous fait loucher, hein, vieux grigou?

J'attends l'autre pour vous mettre en présence, sinon en concurrence, car je sais bien que vous vous entendrez sur mon dos.

— Ce n'est pas exact, mon cher maître...

— Oh si vous voulez que nous soyons amis, ne m'appelez pas maître, ça me tape sur les nerfs. Autrement je vous appelle « mon cher esclave ».

Le père Roth, comme on disait, se mit à rire. montrant une bouche démeublée. Sur ces entre-faites entra Fixelin, qui toussait pour se donner une contenance. Ce rhume n'attendrit pas Gran-touvre : « Ah! eh donc, nous pouvons commen-cer l'examen de mes petites machines. Voilà d'abord mon atelier de blanchisseuses. »

C'était une toile célèbre, qui avait fait scan-dale au salon trente ans auparavant. Les cri-tiques l'avaient déclarée excessive, frénétique d'un blanc sale et incompréhensible. Elle don-nait maintenant l'impression d'un joyau inesti-mable, d'une fête d'argent glacée de rose, et le physionomies des femmes, jeunes et vieilles parmi le linge étendu, avaient l'intensité de visages de Holbein.

— Choli, très choli..., déclara Fixelin, em-poigné malgré tout par le chef-d'œuvre.

Roth se contenta de soupirer, ce qui signifiait « Jamais je ne pourrai payer cela ce que ç vaut. »

— Eh bien?... demanda Grantouvre, pas fâché au fond de l'effet produit.

Ni l'un ni l'autre ne voulait prononcer un chiffre. Félicité, du coin de l'œil, guettait le manège des maquignons.

— Tix mille, — conclut Fixelin, sans regarder son confrère. Il y avait déjà, entre eux deux, pensait-il, accord tacite.

A sa grande surprise, Rothbonski articula : « Ça vaut trente mille francs, mais je ne puis les mettre pour le moment. »

Grantouvre, enchanté, éclata de rire : « Qu'en pensez-vous, ma bonne Félicité? Ces messieurs me rappellent les médecins convoqués ensemble en consultation au chevet d'un malade. Il faut le purger... A aucun prix!... Ainsi Fixelin, un vieux copain comme toi, un type que j'ai lancé, c'est bien connu, me refait, si j'en crois Roth, de vingt mille francs.

Le rouquin rageait, trouvant que son camarade rompait le pacte. Il affirma que, les temps étant durs, il monterait jusqu'à quinze mille francs, mais qu'il ne pouvait faire davantage : « Roth, puisque c'est comme ça, pourquoi ne les tonnes-tu pas les fingt mille francs?... »

Le tableau suivant représentait la Sartinelli, danseuse célèbre de l'Opéra. Fixelin se tut. Roth en proposa huit mille francs. Un bruit de pincettes retentit. Félicité avait entendu dire, par

un ami de son maître, que « la Sartinelli était estimée à quarante mille francs ».

— Puisqu'il en est ainsi, déclara brusquement Fabius, je la retire du lot. Elle sera vendue une autre fois. Huit mille francs, ma « Sartinelli », eh bien, vous ne vous embêtez pas, mon vieux Tchèque! Qu'est-ce que vous m'en offririez donc, si vous n'étiez qu'un Austro-Boche?

Le marchandage continua, parmi les trucs et les manœuvres variées des deux compères, qui ne cessaient de se jouer des tours que pour en jouer un de concert à Grantouvre. La possibilité d'acquérir en une fois tant de toiles célèbres ou cotées était une aubaine fantastique. Il fallait, pour que l'artiste entêté se démunît ainsi, que son besoin d'argent fût pressant, et il s'agissait d'exploiter ce besoin.

Après deux heures de débats et quelques chutes de pincettes, douze magnifiques tableaux du grand Montmartrois tombaient aux griffes de Fixelin et de Rothbonski pour la somme de quatre-vingt-quatorze mille francs. Fabius en aurait voulu cent mille net. Il lui fut impossible de les obtenir et son dernier gain fut d'un pas de porte, immédiat et global, de trois mille francs. Le rouquin tira soixante billets d'un portefeuille, le prétendu Tchèque avait son matelas de trente-sept billets tout préparé dans une enveloppe. Félicité, d'un pouce goutteux, compta, sur un

coin de table, cette énorme somme et les tendit à son patron, qui les plaça négligemment sur la cheminée.

— Un verre de porto, mes croquemorts? Fabius prétendait en effet que la vente de ses tableaux avançait la mort du peintre. Il venait de sacrifier douze ans de sa vie. Les deux augures n'en revenaient pas. La vieille servante se demandait si son « maître n'avait pas un grain ». D'autant plus qu'il ne semblait nullement affligé du départ de ses meilleures œuvres.

— Ils ne goûtent même pas mon porto, tellement ils sont pressés de faire leurs comptes. Voulez-vous que je vous dise ce qu'elle vaut, votre acquisition?... Trois cent mille balles au moins.

— Bas en ce moment...

— Ta, ta, ta, ta, père Fixelin. Tu sais parfaitement que les nouveaux riches courent après les Grantouvre, qui ne courent pas les rues. Va seulement chez Hottelet, le fabricant d'obus, avenue des Champs-Élysées, et tu verras s'il ne te donne pas cinquante mille francs de mes blanchisseuses.

Le Badois esquissa un sourire béat, qui ne parvenait pas à être ironique.

Quand les marchands de tableaux furent dehors, Grantouvre considéra un moment les murailles de son atelier, les œuvres de lui qu'ils

n'avaient pas emportées, le dos voûté, la mine désolée de sa servante, le ciel immense de Paris, où tourbillonnait une dernière giboulée. Il leva les bras au ciel, les laissa retomber mélancoliquement; son visage aigu et nuancé exprima toute la douleur d'une rupture.

— C'est pourtant vrai que j'ai fait ça...

Il ne se demanda pas « pourquoi »? Il le savait. Il n'avait que quatre-vingt-dix-sept mille francs, alors qu'il en voulait cent mille. Il ne pouvait compléter la somme, sans grever son maigre budget. D'autre part, c'était si bête d'offrir quatre-vint-dix-sept mille francs! Il allait avoir l'air d'un pingre, qui a gardé trois mille francs pour lui. Jamais depuis qu'il était au monde, il n'avait pu réaliser complètement un projet. Il s'en était toujours fallu de quelque chose. Il était voué à l'imparfait, à l'inachevé, dans la vie, lui, le grand finisseur en art.

Bougonnant et ronchonnant, il poussa la porte de sa chambre, deux fois moins haute que l'atelier, très simplement et délicieusement meublée, aux murs de laquelle il n'y avait que trois tableaux : un Manet, ensoleillé et mat, un Degas, représentant une boutique de mercier, sobre et puissant comme un Vermeer et une esquisse en couleur de Goya. Il s'assit devant un bureau d'acajou qui lui venait de sa mère, ouvrit un tiroir, prit un portrait de jeune femme ressem-

blant à Marion et le contempla avec amour. C'était elle, la chère méchante, qui l'avait incité au péché, puis au remords, vingt-cinq ans auparavant. Il poussait de profonds soupirs devant cette figure adorée et détestée, répétant « vieille bête, espèce de vieille bête...! » Cependant il lui fallait prendre une résolution pénible et l'aspect de cette image défunte l'y encourageait. A quoi bon recommencer, même en pensée, une sottise coupable, se laisser glisser à un amour ridicule à son âge, criminel par-dessus le marché et qui ferait rire celle... Cela non, il ne voulait pas être grotesque, amener sur ses lèvres d'un léger incarnat, et dont le pli hantait sa solitude, une expression de mépris étonné. Il prit son crayon. En cinq ou six traits, il retrouva la bouche, l'attache du front, le petit nez et le regard rêveur de la jolie femme de son ami, du pauvre disparu. C'était bien ainsi. Il rapprocha l'ébauche du portrait. L'analogie était frappante. « Se peut-il qu'après tant d'années!... » Ou plutôt n'était-il pas né, lui Fabius, avec un certain type de beauté gracieux dans le désir, au-devant duquel il allait et qui venait au-devant de lui? « Les formes s'attirent, c'est évident. J'appelle certains visages de femme, conformes à mon idéal esthétique, comme j'appelle certains paysages. »

Il chassait l'hypothèse improbable d'une tendresse réciproque de Marion : « Je suis à ses yeux

une sorte d'oncle. Elle ne manque pas de soupirants... Elle aimait son mari... La voilà seule. Elle est trop jeune pour n'en pas aimer un autre à la longue. Cet autre n'aura pas les mêmes scrupules que moi. » De nouveau Fabius soupirait. Il s'aperçut qu'il avait laissé l'argent dans son atelier. Il alla le rechercher, revint, s'assit de nouveau, réfléchit une bonne demi-heure, puis se décida brusquement :

Paris, ce 27 Mars.

Ma chère amie,

Je vous aime trop...

Fallait-il en rester là, ou ajouter un adverbe tel que « paternellement » ou « fraternellement » ? Il n'eut pas le courage d'ajouter quoi que ce fût. Le verbe cru et net apaisait sa fringale amoureuse sans le compromettre.... *Je vous aime trop pour supporter une minute la pensée que vous serez désormais dans la gêne. Acceptez cette petite somme. Elle représente la vente de quelques-uns de mes tableaux, fort encombrants dans mon atelier, et elle exprime bien pauvrement l'immense affection que je porte à vous et à Xavier. Vous ne sauriez croire la joie que vous me ferez en ne refusant pas, au vieux solitaire montmartrois, ce témoignage de confiance. Ma peine serait grande si vous me repoussiez. Je suis certain que Xavier, où qu'il soit, est de mon avis*

et se joint à moi pour vous implorer. Il ne restait plus qu'à signer; mais Grautouvre hésitait encore, relisant ces lignes qui lui semblaient inertes et sottes, par rapport à ce qui se passait dans son cœur. C'est le pire malheur que la survivance sentimentale dans un organisme de soixante ans. Les femmes qui lui servaient de modèles lui disaient quelquefois qu'il était « encore très bien », mais il n'en croyait pas un mot. Une petite de vingt ans, potelée comme un Clodion, lui avait un jour sauté au cou, toute nue, en lui criant : « T'es mon béguin! ». Il avait eu du mal à se défaire de ce jeune corps, tiède et caressant comme celui d'une chèvre familière. Des bêtises tout cela. Marion aussi était petite et d'une perfection de formes incomparable; il lui faudrait un amant jeune et solide, dans les quarante ans.

Il signa, prit les billets, les recompta, les glissa dans l'enveloppe avec la lettre, une enveloppe jaune dûment cachetée. Puis l'adresse « Madame Darmelle » et en haut, dans le coin, la mention *personnelle.* Il n'enverrait pas Félicité. Il porterait son présent lui-même. Le sacrifice n'était pas de l'argent, auquel Fabius ne tenait point. Mais il sentait que ce don royal rendait impossible toute parole ou toute démarche de lui qui ne serait pas de stricte amitié. A partir de là, il s'interdisait jusqu'à cette équivoque, respec-

tueuse et fugitive, qui ne disparaît complètement des relations, entre homme et femme d'un certain milieu, que si l'un est le débiteur de l'autre. Ces quatre-vingt-dix-sept mille francs, c'étaient quatre-vingt-dix-sept mille renoncements du peintre vieilli, illustre et choyé, à toute galanterie envers la jeune femme. Il creusait, de ses propres mains, un fossé tapissé de billets de banque, que rien ne comblerait plus. Il y avait là comme un holocauste et l'amertume en était telle qu'il gémit :

— Quelle saleté que l'existence !

C'était la phrase habituelle dont il habillait son faux pessimisme. Car il était demeuré d'une extrême candeur, sous ses axiomes et aphorismes de misanthrope recuit. La giboulée avait cessé. Le soleil n'avait pas l'air de trouver la vie si mauvaise, bien qu'il eût beaucoup plus de soixante ans et l'habitude d'aller se coucher seul. Grantouvre endossa le paletot à pèlerine qui faisait partie de sa silhouette, coiffa son chapeau mou, prit son parapluie, la lettre et sortit.

— Monsieur rentrera tard ? demanda Félicité.

— Je ne sais pas. Peut-être dînerai-je dehors. Ne m'attendez pas.

Cette dérogation à des habitudes anciennes et immuables plongea dans la stupeur la vieille servante. Il se passait décidément quelque chose d'extraordinaire dans la vie de son patron.

Comme ce problème la dépassait, elle résolut d'avertir Mme Marion, en qui elle avait toute confiance et qui était si raisonnable.

« Irréparable, se répétait Grantouvre, je vais faire de l'irréparable. » S'il se sentait si ému, c'est que le désir de Marion s'était glissé dans ses veines plus loin qu'il ne l'imaginait, c'est qu'il était, presque à son insu, possédé d'elle. Une multitude de petites circonstances, qui auraient dû lui servir d'avertissements, se présentaient à son esprit. La dernière en date était l'impression, mêlée de peine et de contentement, que lui avait faite la lettre du colonel, annonçant la disparition de Xavier. Sentiment abject, mais indéniable, qui lui prouvait qu'à soixante-trois ans il n'était pas gueri de l'affreuse envie de la femme du voisin. Tous les hommes portaient-ils en eux ce péché, poison de l'amitié, et qui fait d'elle une comédie hypocrite? Ou son cas était-il unique? Les moralistes prétendent volontiers que l'âge éteint l'ardeur sentimentale et rend le bipède doué du langage plus accessible à la raison : « Je ne m'en suis pas encore aperçu. Ça viendra peut-être. » Il palpait, dans sa poche, cette épaisse enveloppe, contenant une petite fortune, par laquelle il disait adieu à sa dernière folie. S'il eût été un débauché, il y avait là deux années de noces, de voluptés, basses certainement, mais

pas absolument négligeables, capables de hâter la délivrance, l'évasion, par la mort, des tristesses d'ici-bas. Des deux concupiscences, laquelle était la pire, la plus coupable?

Comme il se bourrelait ainsi, un couple de soldats grisonnants, harassés, gluants de boue, aux capotes usées et ternies, passa à côté de lui. Les gens se les montraient avec respect. Ils marchaient sans regarder à droite ni à gauche, la musette au côté, d'un pas traînant, où se devinait une immense et ancienne fatigue. Ils représentaient la guerre stationnaire, longue, pénible, les froides veilles, la soupe froide, le manque de tout, et en même temps la résistance, le courage, les plus hautes vertus paysannes et ancrées, sous ces plaques de terre humide. Fabius eut le frisson du riche qui compte sa monnaie sous l'œil du pauvre. L'air doré du Paris printanier se fendait et, dans le panneau rabattu, il apercevait la guerre, son ciel bas, son épouvante morne, ses allées de linceuls tachés de sang, les os déchiquetés sur la plaine grise. Qu'étaient ces histoires de petites femmes parmi le cataclysme universel! Il fut sur le point d'ouvrir l'enveloppe, d'en tirer dix billets de mille francs, de les distribuer à ces braves. Il ne le fit pas.

Le jardin des Tuileries était plein d'oiseaux. Des jeunes gens, presque des enfants, y faisaient

l'exercice, marchaient, s'arrêtaient, se couchaient, se relevaient, au signal du sifflet. Un sergent, imberbe et fluet, courait en avant et en arrière, rectifiait les mouvements, surveillé par un gros capitaine à l'air débonnaire, pantalonné de rouge, comme autrefois. Dans quelques semaines, ces petits-là iraient au feu et plusieurs d'entre eux seraient déjà tués, sans avoir rien connu de la vie. Quelles limbes, quels séjours d'éternels regrets accueilleraient ces mort-nés de l'adolescence, ces victimes de la Parque en furie? « Je suis là, moi, inutile et absurde, tout proche de ma fin, à rêver sur un corps de femme, après en avoir tant vu, tant possédé. Eux n'ont peut-être connu qu'une boniche, hâtivement empoignée dans sa mansarde, parmi une odeur de bas et de linge, ou qu'une fille indifférente, pressée d'en finir et d'avoir ses dix francs. A moi le délai! A eux le trépas prématuré! O temps abominable!

La guerre de 1870 lui avait laissé le souvenri — il avait alors dix-neuf ans — d'un tremblement de terre soudain et rapide, d'où sortaient les flammes de la Commune. Elle n'était, pour sa génération, que l'avertissement solennel et peu compris, précédant la convulsion gigantesque de l'Europe et du monde : « Réveille-toi!... » avait dit la Destinée à la France, en lui portant un coup au flanc, un coup qui arrachait

deux lambeaux de chair vive. La France s'était éveillée, puis rendormie. Cette fois la question vitale, celle d'*Hamlet*, être ou ne pas être, était posée... Malheur aux nations qui s'assoupiraient à nouveau, tandis que le monstre allemand, sur son enclume, forgeait les fers de ses voisins.

En approchant du boulevard Saint-Germain, Grantouvre ralentit le pas. Il dépendait encore de lui de ne pas faire ce qu'il avait résolu de faire. Il aperçut les fenêtres des Darmelle, le portail de la maison, la loge du concierge. Délibérément il entra et plaça son enveloppe sur la table, en recommandant qu'on la montât tout de suite. Puis, brisé par l'effort, il prit au hasard la première rue déserte à droite, s'assit sur un banc comme un vieux pauvre et se mit à pleurer, ce qui lui fit du bien.

Marion allait sortir, quand on lui remit ce pli pesant, qui tenait du manuscrit et du paquet d'échantillons. Elle était loin de s'attendre au coup de tête de Grantouvre, malgré les allusions qu'il avait faites à sa situation de fortune. Elle était fière et son premier mouvement fut de refuser la royale aumône. Mais la lettre l'émut. Elle savait le prix que le peintre attachait à la possession de ses tableaux et elle comprenait l'immensité de son sacrifice. Enfin, cet argent représentait pour elle l'indépendance vis-à-vis

le sa mère et de sa belle-mère et permettait l'arrondir la dot de François. Cette idée lui raversa l'esprit : « Que penserait Xavier, s'il revenait et apprenait que j'ai accepté? » Elle ne s'y arrêta point, car Xavier était mort, et la lémarche de Fabius prouvait qu'il le considérait, lui aussi, comme tel.

La jeune femme n'ignorait ni la qualité, ni l'étendue de l'affection que lui portait le donateur. Elle le connaissait assez pour deviner sa généreuse pensée de renoncement. Elle en conçut pour lui de la gratitude, puisqu'il s'effaçait, à point nommé, devant Claude. Elle n'hésita point à voir là un encouragement providentiel à son amour.

CHAPITRE III

LE CŒUR A SES RAISONS

(SUITE)

Avril 1915.

Peu de jours après le sacrifice de Grantouvı Marion, vivement sollicitée par Ginette, ét venue au mardi de son amie. Elle y retrouv le lieutenant de l'arrière Homburgen, dit N bert de Palaiseau, les Hottelet et l'inévital Hélène Ponant. Le bruit de la disparition Xavier s'était répandu; on commençait affecter, vis-à-vis de la jolie jeune femme, compassion à la fois discrète et frivole, une so d'en-cas sentimental. Il eût été malséant de traiter en veuve et peu convenable de la trai en personne ordinaire. Puis, au bout de q ques minutes, on prenait le parti, plus comme de supposer que son mari était encore vivant. semblait-elle point l'admettre elle-même, participant à ce thé intime?

Claude Étiennant avait gagné, à la fréque

ion de ses maîtres, ce goût funeste du moyen ge, qui ravagea la profession médicale entre 875 et 1900. Son banal premier du boulevard laleshrbes était encombré de simili-cathèdres, le lutrins désaffectés, d'anges et de démons iscornus, de tapisseries sombres et de vitraux. a teinte en était chocolat et marron foncé. inette aggravait ces hideurs à l'aide de panneaux de bois brûlé et d'encoignures en cuivre epoussé. Les malades, en attendant leur tour armi ce bric-à-brac romantique, pouvaient se roire transportés chez *les Burgraves* ou *Marie Tudor*. Ce cadre barbare accentuait encore la aideur de la maîtresse de maison, lui donnait n air de gargouille animée. Marion, pour la remière fois, s'en rendait compte. D'ailleurs le ouleversement qui s'opérait en elle, depuis uelques jours, lui communiquait une sorte de perspicacité fébrile. Elle devinait, derrière leurs liscours, les intentions dissimulées des gens. Les odeurs et les bruits l'impressionnaient étrangement. Elle avait souvent envie de rire et de pleurer à la fois. Ginette remarquait ce changement et le mettait sur le compte de la disparition de Xavier. Elle répétait gentiment : « Notre linotte a du plomb dans l'aile. »

Jeanne Etiennant aidait sa mère à recevoir. Le prochain départ de François Darmelle pour le régiment de chasseurs, qu'il avait choisi,

exaltait la jeune fille plutôt qu'il ne la dépri-
mait. Son amour soutenait son patriotisme
lequel ennoblissait son amour. Encore presqu
une enfant par l'âge, elle était femme par l
cœur et l'esprit. Elle souffrait de la mesquineri
ambiante, des discussions absurdes ou dépla
cées, de la badauderie et des rengaines navrante
des civils. Elle eût voulu ses compatriotes par
faits et généreux. Le dénigrement habituel à so
milieu l'agaçait et elle ne se trouvait à son aise
François parti, que dans la compagnie de
poètes, de Corneille, de Shakespeare qu'ell
lisait dans le texte, et de Racine. Ceux-l
possédaient le ton de la circonstance. Ils étaien
au niveau de l'âme des guerriers.

Norbert de Palaiseau, avec l'impudeur habi
tuelle à ceux de sa race, serrait Marion d
près. Il voulait la décider à venir, quelque
jours plus tard, en sa compagnie, dans un
pâtisserie à la mode, où l'on réussissait mer
veilleusement le chocolat à l'espagnole : « J
vous assure, — répétait-il en minaudant et allon
geant les voyelles, selon le tic à la mode, — qu
vous ne regretterez pas de m'avoir écouté. L
soupçon de cannelle, qui est incorporé à c
mélange exquis, lui communique un parfum
voluptueux. Le mot n'est pas trop fort… volup
tueux. » Elle considérait ce profil anguleux e
livide d'Oriental, macéré dans la civilisatio

parisienne, mais où le menton proéminent et l'œil coulissé décelaient la brute peureuse. Se croyant séduisant et même irrésistible, ce pauvre Homburgen était atroce.

— Que penserait-on de moi, si j'allais maintenant dans une pâtisserie?... que je n'ai ni cœur, ni cervelle.

— Au contraire, insinuait Palaiseau. Vous affirmeriez ainsi votre certitude de revoir votre mari sain et sauf. Puis en compagnie d'un militaire, d'un officier...

Elle ravala le « si peu » qui lui brûlait les lèvres. Il importait plus que jamais de contenir ce Norbert sans le rebuter, de ne pas laisser voir le dégoût qu'il inspirait. Jadis tout conteur de fleurettes, même absurde, vieux, décati, ennuyeux, ridé, amusait un instant la frivole Marion. Actuellement, elle était irritée de tout compliment, de tout marivaudage, ainsi que d'un vol fait à Claude. Elle avait envie de crier aux galantins : « Mais vous ne voyez donc pas que j'en aime un autre et que vous devez me ficher la paix! »

— Si la pâtisserie vous déplaît, voulez-vous que nous fassions un petit footing, de temps en temps, le matin au Bois? Ce premier printemps y est délicieux.

— Mon fils s'engage dans quelques semaines. Je n'aurai pas le cœur à la promenade...

— Il s'engage... cela tombe bien... J'ai de nombreuses relations au ministère de la Guerre. Me permettez-vous de m'occuper de lui?

— François ne veut pas être recommandé... N'est-ce pas, mignonne, il entend faire son devoir sans privilège, comme les camarades.

Jeanne, ainsi appelée à l'aide, lâcha la conversation frivole et se rapprocha de sa future belle-mère. Elle n'avait pas les mêmes raisons qu'elle de ménager Norbert, qui lui déplaisait. Elle déclara : « Mon fiancé est un véritable Français. Il ne veut rien devoir qu'à son mérite. » Celui à qui elle infligeait cette leçon pinça les lèvres et, à partir de là, s'enferma dans un silence boudeur. Or, comme Marion adressait à la vaillante petite une sourire de gratitude, elle fut frappée de la ressemblance de ce regard, hardi et doux, avec celui du père. Jusque-là, son amour envahissant pour Claude ne lui était apparu coupable que par rapport à Xavier. Elle s'apercevait tout à coup qu'il risquait de détruire le bonheur de son fils et de cette adorable enfant. Comment n'y avait-elle pas encore songé : « Mais je suis folle. Ce n'est pas demain, c'est tout de suite que je dois renoncer à cette mauvaise action, avant que ma volonté ne soit envahie et détruite... » Elle ne se rendait pas compte que l'envahissement était déjà accompli. Elle songeait : « Lui-même m'ai-

dera. Nous nous délivrerons l'un par l'autre. » Elle avait entrevu l'abîme, il lui semblait facile de n'y pas tomber. L'amour maternel réalisait cet obstacle que n'avait pas su créer la tendresse conjugale. Il disait à la nature : « Tu ne passeras pas. »

Adèle Hottelet, née Toxyde, déplorait, d'une voix frémissante, la détresse de malheureux juifs polonais de sa clientèle, auxquels la mairie de leur arrondissement refusait un supplément de secours. Bien mieux, le commissaire de police, au mépris des traditions d'hospitalité qui sont l'honneur de la France, avait osé reprocher à quelques-uns d'entre eux le fait de ne pas s'être engagés ici ou là, les avait menacés d'expulsion. C'était une véritable infamie. Le seul énoncé d'une injustice aussi horrible mettait des flammes dans les gros yeux de la munitionnaire et accentuait la courbe impérieuse de son nez. Gêné malgré tout par ces récriminations, dont il sentait vaguement l'absurdité, Hottelet cherchait à détourner la causerie, puis, n'y parvenant pas, à se rapprocher de Jeanne et de Marion, car il avait du goût pour les jolies personnes; mais, par terreur de sa « j'ordonne », il dissimulait ce penchant avec soin. S'il s'écartait d'elle ou de son avis, elle le rappelait d'un « Paul! » sévère, et le pauvre archi-millionnaire reprenait aussitôt son humble attitude de chien purgé.

— On nous raconte trop de mensonges, glapissait Hélène Ponant. La vie dans les pays envahis n'est pas du tout ce qu'on prétend. Les Allemands se conduisent de façon fort convenable avec les personnes de la société. S'ils font quelques exemples, le plus rarement possible, c'est pour calmer les énergumènes, les têtes chaudes et prévenir les extravagances. En général, ils paient ce qu'ils achètent et leurs officiers punissent sévèrement les pillards et les maraudeurs. »

Marion ne put s'empêcher de murmurer, assez haut pour être entendue : « En somme, ce sont des anges de douceur et de bienveillance. »

La « mère aux oiseaux » — comme l'appelait Grantouvre, par dérision pour ses chromos — prit un ton aigre en hochant sa longue tête de volatile engraissé : « Je ne prétends pas cela, ma petite amie. Je constate seulement qu'on trouve chez eux, comme chez nous, des hommes du monde, du véritable monde et des goujats... »

Hottelet intervint, conciliant : « J'ai causé à un général français d'après lequel... » L'anecdote était quelconque, mais le « causer à » fit grincer les dents des personnes présentes. Une minute après, venait un « tant qu'à moi » non moins sinistre, suivi d'un « j'étais allé me rechanger » qui donnait, au salon moyennageux de Ginette, un air d'office. Marion pinçait les lèvres pour

garder son sérieux et Norbert de Palaiseau interrompait de temps en temps le bonhomme afin d'obtenir un « oui, msieur » ou un « non, msieur ». Adèle Hottelet avait pris la mine navrée d'une Toxyde qui aurait vraiment trop à faire pour décrasser un pareil rustaud.

La porte s'ouvrit, Mme Lebien entra. Son regard, rapide sous ses cheveux blancs, fit aussitôt le tour de l'assemblée. Elle reconnut Hottelet et résolut de lui donner une bonne leçon. Comme le pauvre homme se levait et la saluait cette fois jusqu'à terre, elle lui tourna le dos. Elle s'arrangea pour éviter Toxyde Hottelet déjà en bataille et embrassant Ginette : « L'existence devient impossible. Je sors de chez mon épicier. Le sucre a encore augmenté d'un tiers. »

Cette remarque était si intempestive et si prévue que les assistants éclatèrent de rire. Soif d'Egards devint rouge comme une tomate et déjà elle supposait un complot, mené, circonstance aggravante, par sa propre fille.

— Maman, implora Marion, fais-nous grâce de tes récriminations domestiques !

Hélène Ponant triomphait : « Mme Lebien. vous avez raison. Il faut voir la réalité de la guerre telle qu'elle est.

— La guerre du sucre.

— La guerre des épiciers.

— On s'y fera.

— Nous les aurons!

Chacun y allait de sa plaisanterie. L'arrivée de Mme Lebien, au lieu de déchaîner les disputes, détendait plutôt l'atmosphère. Jeanne, qui connaissait l'opposition de la vieille dame à ses fiançailles, multipliait les prévenances. Marion consulta sa petite montre, cadeau de Xavier, qu'elle portait en sautoir. Il était cinq heures et demie. Elle se leva et prit congé :

— Ce n'est pas moi qui te fais fuir?

— Non, maman, j'ai encore plusieurs courses à faire.

— Reste, dit Ginette. Claude rentre dans une heure. Je crois qu'il a à te parler.

— Impossible, ma chérie.

Norbert de Palaiseau, qui attendait ce moment, se leva lui aussi. Marion, pour lui faire comprendre qu'il était importun, lui tendit la main : « Au revoir, cher monsieur, à un de ces jours. »

Aussitôt elle se reprocha sa vivacité, qui n'avait pas échappé à Ginette. Mais aussi cet embusqué lui faisait trop mal au cœur. Sa résolution était prise. Elle allait signifier à Claude que le programme était changé et que leurs rencontres n'auraient lieu qu'en présence d'un tiers. Elle lui devait la vérité. Elle aurait la force de la lui dire.

Les horloges pneumatiques marquaient six heures comme elle arrivait au coin de la rue de

Courcelles, large en cet endroit, et de la rue Demours. Le ciel était clair, presque marin, car les commencements de la banlieue parisienne ont un faux air de port marchand, à cause de la vaste aération et du mouvement de l'octroi. Marion trouvait à toutes choses un caractère de noblesse et de départ. Elle sentait son pouls battre sous son gant. Elle avait dans la bouche, comme au temps des émotions enfantines, un goût sucré : « Ne me suis-je pas trompée? N'est-ce pas le jour de l'avenue Niel? » Mais elle achevait à peine sa phrase mentale qu'elle aperçut la haute silhouette de Claude. Il marchait à pas lents, regardant tout autour de lui, l'air préoccupé. Quand il la vit, son regard devint vif et jeune, un sourire plissa ses lèvres railleuses, entre la moustache et la barbe blondes. Il portait un paletot amadou, assez ample, un chapeau melon et une cravate bleue. Ces détails frappèrent vivement, sans qu'elle sût pourquoi, la jeune femme. Il lui tendit une main non gantée et dont la peau parut singulièrement douce. Il joua la surprise : « Quel heureux hasard ! »

— Un peu voulu...

— Chut...

Il affectait plus de prudence qu'elle. La rue était presque déserte. Il ne passait qu'une bonne accompagnée d'un chien, un garçon livreur et

un gamin sifflotant. Cependant l'un et l'autre croyaient que des regards nombreux les observaient et ils en demeuraient gênés.

— Je pensais à vous... dit Claude.

— Et moi à vous... repartit Marion.

Elle ajouta très vite : « Quoi de nouveau quant à Xavier ?

— Rien encore, bien entendu. Cela ne va malheureusement pas si rapidement. J'ai écrit en Espagne et en Suisse, d'où l'on interrogera Weinhardt et Holmer. Je n'attends pas de réponses avant cinq ou six semaines au plus tôt. Il faut que les neutres s'abouchent avec les Allemands et que ceux-ci se renseignent de leur côté. L'enquête peut durer trois mois et davantage. Mais nous aboutirons, je vous le promets.

Il avait débité ce petit discours ainsi qu'une leçon préparée d'avance. Elle l'avait assez mal écoutée, désireuse seulement que le récit se prolongeât, et triste de ne plus sentir cette main nerveuse et agréable à la pression. Chose étrange, elle ne pensait plus du tout à mettre au clair ce qu'il y avait de trouble dans leur entente, ni à avertir Claude du danger. Tout au contraire, elle redoutait de le quitter, comme s'il eût été déjà un peu à elle. Ce fut lui qui parla de François et de Jeanne, du prochain départ du premier pour le régiment, des fiançailles guerrières des deux jeunes gens, de leur exaltation mystique.

— Vous êtes sûr que, tout au fond d'elle-même, Ginette approuve cette folie raisonnable?

Il plissa le front d'un air préoccupé et répondit : « Qui donc connaît complètement la pensée de Ginette? Elle n'a jamais été belle; elle s'en doute et elle a eu toutes les aspirations des belles...

— La bonté, le charme remplacent tout.

— Ginette n'est ni charmante, ni bonne. Vous le savez aussi bien que moi, vous qui êtes à la fois l'une et l'autre.

Claude prononça ces paroles extraordinaires presque malgré lui, sous l'impulsion du désir, qui agit comme un vin capiteux. Marion sentit son cœur palpiter. La rue et le ciel se mêlèrent. La pudeur la prit, comme s'il eut commencé à se dévêtir devant elle. Un sourire effrayé éclaira son délicieux visage : « Ah bien, ah par exemple! Je croyais vous connaître, et en quelques mots vous me montrez... Mais vous... » Elle allait continuer : « Mais vous n'aimez donc pas Ginette?... » Cette phrase demeurait bloquée dans sa gorge et elle le considérait, de ses yeux pleins d'azur, ainsi qu'un inconnu, porteur d'un redoutable secret. Il reprit, avec une inflexion de mélancolie : « Nous n'avons jamais échangé, vous et moi, que de banales politesses. C'est la première fois, peut-être la dernière, que nous nous trouvons en tête à tête. J'en profite pour

libérer mon âme. Car, bien que médecin, je crois à l'âme, ma chère amie, à sa domination totale sur le reste. Vous voyez en moi un homme malheureux, dont le cœur a soif de sincérité et qui ne sait comment l'étancher. On peut être prisonnier autrement qu'à la guerre, disparu même autrement qu'à la guerre et il me semble qu'il y a une dizaine de mois que je ne vous ai donné de mes nouvelles, que je n'en ai reçu des vôtres. »

Le vertige de Marion se dissipait, en même temps que tout sentiment de prudence. Elle avait envie de prendre le bras de ce grand et beau gaillard, si intelligent, et de lui dire : « Puisqu'il en est ainsi, partons tous deux, mêlons nos deux vies, nos deux restes de jours et de nuits et fichons-nous de ce qui n'est pas vous ou moi. » Cet épanchement éveillait en elle un cynisme qui, dans son existence grisâtre auprès de Xavier Damelle, n'avait jamais trouvé son emploi. Elle se sentait tigresse et musclée, apte à tous les jeux, à toutes les ruses combinées de l'amour.

— Quittons-nous, ce sera plus sage. Nous sommes à la merci d'un passant.

— Est-il donc défendu de se rencontrer rue de Courcelles, à six heures de l'après-midi?

— Il est anormal d'y expliquer ainsi chacun son caractère. La pâtissière du coin en est tout intriguée... Allons, je me sauve.

— Mais à quand?

Il avait la mine de quelqu'un qui implore. Elle remarqua ce détail avec plaisir. Elle répondit tout bas « à vendredi », puis encore plus bas « Niel », et l'énoncé de ce deuxième rendez-vous avait déjà le goût de la faute.

Mais, à peine se furent-ils séparés, qu'ils éprouvèrent un même soulagement. Ils s'étaient rapprochés, presque confrontés, et ils demeuraient libres. Ils avaient cueilli et respiré en commun une fleur rare au bord d'un précipice et ils échappaient au précipice. Puisque l'on s'en tirait en somme sain et sauf, il n'y avait pas d'inconvénient à recommencer.

Claude Etiennant était un naïf, comme ceux qui ont fait de trop fortes études à la période de la formation intellectuelle. Il s'était nourri des livres, où sont les signes des choses, non les choses elles-mêmes. Les aventures qu'il avait eues, avant et pendant Ginette, étaient banales et sans racines. Simples distractions d'un amoureux du beau, qui dort chaque soir auprès d'une laide. Depuis un an, l'esprit de Marion lui apparaissait une nouveauté inaccessible, une cime blanche, rosée au soleil couchant. Il avait eu une impression analogue devant la Meige, au cours d'un voyage dans les Alpes, en compagnie de deux copains, quinze ans auparavant. Tout à coup, cet esprit et ce corps s'étaient tellement

rapprochés qu'il avait failli les étreindre. Doué d'une remarquable mémoire, il se rappelait les moindres traits de cette courte entrevue et il en frissonnait des pieds à la tête. Cette frêle petite femme lui avait versé dans les veines un torrent de force et de joie. Il avait envie de chanter et de courir, comme un gamin.

Il rentra chez lui pour le dîner, ayant oublié de prendre les journaux du soir. Ginette remarqua cette omission. Elle remarqua aussi, autour de lui, une atmosphère de préoccupation féminine. Il s'en aperçut et prévint sa curiosité : « Je suis en retard. Je sors de chez la dame blonde au grain de beauté, tu sais, celle de la pâtisserie.

— Ah, c'est donc cela! Que lui est-il arrivé, à cet ange?

— Rien de grave, un simple mal de gorge. Elle m'a retenu par son bavardage.

Ginette n'était pas jalouse de celle-là. Elle répétait volontiers que les petites grues, mondaines ou presque, étaient des soupapes de sûreté. Elle se contenta de ricaner une ou deux fois, en agitant son face-à-main. Puis, inclinant la courbe de son nez jaune, elle raconta qu'elle avait été rendre visite à Mme Lebien et que celle-ci lui avait confié un important secret : « Figure-toi que Grantouvre a vendu ses tableaux et remis, de la main à la main, trois cent

mille francs à Marion, qui les a acceptés... »

Claude crut qu'un rat lui mordillait la pointe du cœur : « Allons donc, c'est une invention de cette vieille Soif d'Égards. Fabius est un maniaque de ses toiles et ton amie est fière comme Artaban.

— Ne crois pas ça. Elle tient à l'argent. Je l'ai remarqué plus d'une fois. Nous savons tous que Grantouvre est épris d'elle, cette vieille bête. Il s'est dépouillé complètement. J'espère que ce ne sera pas en vain.

Elle ricana de nouveau. Claude l'eût giflée avec plaisir. Il eût du même coup giflé Marion et Grantouvre. Il eut la force de se contenir et de déclarer : « Je leur souhaite d'avoir beaucoup d'enfants et de contribuer ainsi à la repopulation, pendant l'absence de ce bon Xavier... Qui va à la guerre perd sa place. » Il achevait à peine, qu'une aura de remords et de chagrin assombrissait sa belle journée.

— Le plus joli, c'est que Jeanne va bénéficier de cette largesse. Mme Lebien m'affirme que cent mille francs seront attribués à la dot de François, lequel, sans cela, n'aurait pas le sou.

Claude éprouva le besoin d'agrémenter encore l'hypocrisie : « Il y a des moments où je me demande si nous avons raison d'autoriser notre fille, si jeune, à se fiancer à ce brave garçon.

— Bah! pourquoi contrarier son penchant? Il y a de nombreuses chances pour que le pauvre petit soit tué. Jeanne ne pourra pas nous reprocher alors d'avoir empêché ce qu'elle croyait être son bonheur.

Cette vision plate, maussade, égoïste convenait à cette physionomie ingrate, à cette voix dénuée d'accent et ironique, à cette peau jaune, à ce nez. Il semblait à Claude que le manteau de l'habitude était tombé, qu'il recommençait son voyage de noces en compagnie de cette triste poupée, que des flots d'amertume le baignaient. Mais il reprit soudain courage quand, en face de lui, extériorisés, pareils à une évocation spirite, brillèrent les yeux étonnés et ardents de Marion la blonde, tels que Grantouvre — malgré ses trois cent mille francs — mais non, mais non, ne les verrait pas!

La nuit, torturé par l'insomnie et l'impatience, il se dit qu'il n'aurait jamais le courage d'attendre jusqu'au vendredi. C'était stupide. Pourquoi une date si éloignée? Il reprenait une à une les paroles et les intonations de Marion et il se convainquait qu'elle avait pour lui le même sentiment qu'il avait pour elle. Xavier en somme était mort. Ces démarches hollandaises, espagnoles et suisses ne pouvaient, ne devaient aboutir qu'à confirmer la nouvelle de la mort. La lettre du colonel à Grantouvre était décisive.

En deux mois et demi, on aurait eu, dans l'autre hypothèse, de ses nouvelles. Trop charmante pour n'être pas courtisée, Marion, — il se répétait son nom avec délices, — porterait à un autre que lui, Claude, ses trésors, s'il ne savait les conquérir et les conserver. Et cependant si Xavier... Ne connaissait-on pas des cas semblables, de soldats ou d'officiers donnant de leurs nouvelles, plusieurs mois après leur disparition?...

Afin de chasser ce scrupule, le médecin évoquait les blessés, les opérés, les grands fiévreux, auxquels il prodiguait ses soins, avec un acharnement à les guérir qui leur valait leur touchante reconnaissance. Quand il entrait à l'ambulance, les plus malades essayaient encore de s'asseoir sur leur lit, ou remuaient faiblement les doigts, les mains, le bras, la tête, afin de lui adresser un salut. Il était leur bienfaiteur et leur père. Riche et généreux, il savait remettre aux plus pauvres et à leur famille un petit ou un gros billet, ce qu'il appelait « le pansement de la poche ». Au temps de la paix, jadis, ses vieux maîtres Potain et Tillaux, le premier à la Charité, le second à l'Hôtel-Dieu, lui avaient donné l'exemple de ce système excellent, qui complète la cure en affermissant le moral. Donner son temps et sa science ne suffit pas. Il faut encore donner son argent et compenser un peu l'injustice du sort, ou au contraire son

excessive justice. Ces petites images professionnelles distrayaient un peu le candide amoureux de la cinquantaine, happé par l'irrésistible Déesse qui ne respecte même pas les fléaux.

Marion, de son côté, trouva le temps long. Néanmoins les soucis de l'administration domestique rattachent la pensée errante des femmes au terre à terre, par les mille liens de la nécessité quotidienne. Elle conduisait sa maison avec une sage économie, attentive à réfréner le gaspillage. Elle s'intéressait à plusieurs soldats, avec lesquels elle entretenait une maternelle correspondance, accompagnée de quelques gâteries. Elle visitait assez régulièrement les blessés. Son horreur physique du sang et de la douleur l'avait empêchée de prendre rang parmi les infirmières volontaires de la Croix-Rouge; car la vue d'une plaie découverte suspendait les battements de son cœur et lui fauchait les jambes. Elle était ainsi depuis son enfance. Elle lisait avidement et minutieusement les journaux, les récits de la guerre, même la politique dans ce qui touchait à la guerre, et la fibre patriotique était en elle tendue et vibrante. Elle souffrait des sottises et des exagérations par lesquelles se laisse, à intervalles fixes, déprimer ou énerver l'opinion publique. Sa pondération intellectuelle faisait contraste avec son déséquilibre sentimental.

Dix fois, Claude Étiennant fut sur le point de se rendre chez les Darmelle, sous un prétexte quelconque. Dix fois il se retint, redoutant les bavardages des domestiques, par lesquels les commencements d'intrigues entre les maîtres sont si vite connus. Quand il était chez lui, il guettait le tintement de la sonnette, dans l'espoir que la jeune femme viendrait rendre visite à son amie. L'arrivée de François, assidu auprès de Jeanne, lui donna une fausse joie, car il pensa à tort que sa mère le suivrait de près. Ginette avait, sur sa cheminée, une adorable photographie de Marion en robe décolletée, datant de juin 1914. Dès qu'il était seul, le savant contemplait longuement, avidement cette image, déposait sur elle ses lèvres brûlantes. Tout lui devenait allusion. On apporta dans son service civil, à Beaujon, une femme du peuple, séparée brusquement de son ami, laquelle avait tenté de s'asphyxier à l'aide du charbon. Elle raconta avec assez d'éloquence son histoire. La liaison avait débuté après le départ du mari pour la guerre. Fait prisonnier, atteint de coxalgie, celui-ci venait d'être libéré par les Boches, comme désormais inapte à faire campagne et la malheureuse n'avait pas eu le courage de supporter ce retour imprévu. Claude la chapitra, fit venir le poilu trompé, qui ne savait trop s'il devait se montrer implacable ou

pardonner, s'il était comique ou tragique, finalement les réconcilia, grâce à l'autorité souveraine qui s'attache à monsieur le docteur. Quant à l'amant, épicier bellâtre et neurasthénique, au visage faux, il lui fit, en compensation, une importante commande de biscuits et de malaga. Cette façon de rendre la justice fit le bonheur de tout l'hôpital.

Enfin le vendredi soir arriva, accompagné, par un déplorable contretemps, d'une pluie mêlée de giboulée. Il avait été impossible à Marion de stationner dans l'avenue Niel et elle s'était réfugiée sous une porte cochère, avec d'autres piétons parmi lesquels, ô comble d'horreur, elle reconnut le vieux M. de Torve, le tapissier des Hottelet! Il lui fallut reculer sous la voûte, près de la loge du concierge, de façon à se rendre invisible. De là, elle aperçut bientôt Claude, qui pataugeait en face sur le trottoir, désolé, la cherchant en vain. Elle n'osait bouger, en proie à une irritation qui lui donnait envie de crier. Enfin de Torve, distrait et très myope, se décida à quitter son abri. Elle sortit à son tour et marcha rapidement à la poursuite de son amoureux. Les hommes sont maladroits. Celui-là ne voulait pas s'arrêter ni retourner la tête, comme si quelque chose de très important l'eût appelé ailleurs. Elle vit le moment où elle ne pourrait le rejoindre. Elle y parvint cependant

et s'apaisa en constatant sa surprise heureuse, mêlée de confusion.

— Ah! vous vous décidez à me reconnaître, enfin... J'allais renoncer... ouf, quelle galopade!

— Oh ma chère amie, je suis désolé... C'est tout à fait stupide, cette bourrasque. Mais où étiez-vous donc?

— Sous la porte cochère, là, à cinq pas de vous. Je ne pouvais remuer. J'étais bloquée par cet animal de Torve. En voilà un que je tuerais avec plaisir!

Il riait : « Recommençons... Le temps est trop mauvais... Tenez, entrons n'importe où, ici, par exemple... »

Il la prit familièrement par le bras et la dirigea vers un vaste immeuble, derrière lequel on apercevait une cour, luisante d'eau, et des écuries. Ils pénétrèrent dans le luxueux vestibule d'un escalier bien chauffé : « Il fait bon ici!... Si l'on s'asseyait un moment. Nous aurons l'air d'attendre l'ascenseur. » Il prit place à côté d'elle, sur une banquette de velours rouge. Il faisait un effort surhumain pour ne pas la sérrer contre lui. Il prévint sa question rituelle et déclara qu'il n'avait naturellement rien de nouveau quant aux médecins; il évita de dire quant à Xavier. Puis, tout aussitôt, il raconta l'emploi de son temps depuis le mardi, et l'histoire de l'asphyxiée et de son amant,

comme si telle eût été l'unique raison de leur romanesque rendez-vous : « Les femmes ont des goûts singuliers. Cet épicier est tout à fait ignoble à voir. Il a l'air d'un coiffeur vicieux. Je me demande ce qui attachait à lui cette petite malheureuse.

— Sait-on jamais? Une inflexion de voix, une parole gentille. Ou peut-être tout simplement lui consentait-il un rabais sur le sucre. Il n'est pas défendu à l'amour d'avoir son point de départ dans l'intérêt.

— Que vous avez d'esprit, Marion!

Néanmoins ces derniers mots rappelaient à Claude, de façon désagréable, les trois cent mille francs de Grantouvre. Il y eut un petit silence, pendant lequel elle rassembla tout son courage : « non, je n'ai pas d'esprit, mais j'ai de la franchise. Vous rendez-vous compte que nous filons, en ce moment, et depuis quelques jours, un mauvais coton?

— Comment cela?

— Nous sommes en train de devenir amoureux l'un de l'autre.

Une porte s'ouvrit au premier étage. Puis l'ascenseur appelé fit un bruit doux et huilé. On entendit le petit cliquetis de l'arrêt. Au lieu de répondre, Claude se rapprocha de la jeune femme, de telle façon que leurs deux corps se touchèrent, depuis les épaules jusqu'aux pieds.

En même temps il la regardait de tout près, entrant en elle par les deux pertuis béants de ses yeux gris bleus. Elle ne s'écarta pas et soutint ce regard. Cette minute, qui leur parut longue, permit à une vieille dame craintive de descendre de la cage de verre et de passer devant eux, en détournant pudiquement la tête.

Claude poussa un profond soupir : « Nous sommes en train!... Mais il y a plus d'un an, ma pauvre amie, qne c'est commencé. Rappelez-vous. »

Elle sourit : « Vous parlez de notre rapprochement comme d'un drame. C'en est un en effet. Je suis mariée. Vous aussi. Votre femme est ma meilleure amie. Mon mari est votre meilleur ami, il est à la guerre. Il est disparu, mais peut-être encore vivant. Nos deux enfants sont fiancés. »

Elle répéta avec force : « Nos deux enfants sont fiancés. » Car elle jugeait cet argument décisif. Il se contenta de se serrer contre elle davantage et de dire : « Je vous aime Marion. Cela seul compte. Je vous aime.

— Je vous aime aussi, Claude. Raison de plus pour nous séparer.

— C'est impossible.

— Pourquoi cela?

— Parce que le lien est, dès maintenant, trop fort et trop serré. — Le clinicien se retrouvait et

venait en aide à l'amant. — Nous sommes attirés l'un vers l'autre depuis plus longtemps que vous ne le supposez. Nous fréquentant souvent, nous avons créé, de nos deux désirs, un troisième être, tout spirituel, mais jeune, vigoureux, et qui veut vivre, et que ni votre volonté, ni la mienne, ne sauraient désormais supprimer : c'est notre amour. Nous lui appartenons aussi complètement que la mère et le père à leur enfant. Nos efforts réunis ne l'empêcheront ni de grandir, ni de prospérer. Ce n'est pas une figure poétique. Ceci est la réalité même, à la lettre, vous m'entendez, petite, à la lettre.

Elle secoua douloureusement la tête : « S'il en était ainsi, je n'aurais pas de remords et vous n'auriez pas de scrupules. Or nous n'avons perdu la tête ni l'un ni l'autre. Nous ne sommes plus des enfants. Nous sommes très lucides. Je ne prétends pas qu'il soit facile de nous dire adieu, dans l'instant même de notre double aveu. Je prétends que cela est possible.

— Vous le croyez, parce que je viens de soutenir le contraire. Si je le prononçais, ce mot décisif, *adieu*, vous sentiriez bien vite qu'il a, dans votre cœur, l'écho d'un mensonge.

— Essayons toujours. C'est notre devoir.

— A quoi bon? Je suis aussi certain de la vanité de cette lutte que de ma présence à vos côtés, en cette minute.

Elle sentait que, pour agir sur lui, il fallait un argument physiologique, médical, installé de longue date dans son esprit. Elle lui prit la main : « Claude, vous m'avez raconté comment l'on se débarrasse d'un poison chronique, du pire de tous, de la morphine. En diminuant peu à peu les doses, et puis en le supprimant tout à coup. Faisons ainsi, voulez-vous? Eh bien, oui, nous sommes intoxiqués. Oui, si nous nous quittions brusquement aujourd'hui, nous serions exposés à tomber demain dans les bras l'un de l'autre. Courageusement tentons la cure. Ne nous revoyons plus que dans huit jours.

— C'est un espace effrayant, huit jours! Notre enfant mystique va crier, pendant ce délai.

— Nous le tromperons avec de l'eau et du sucre, avec des souvenirs.

Son visage à lui implorait un baiser. Elle mit un doigt sur ses lèvres, avec une mine effarouchée, lui rappelant l'endroit et l'heure. Ils étaient dans le lieu le plus impersonnel du monde, un escalier. Rien de moins convenable pour le sceau de l'amour réciproque. Alors il lui prit la main, par bonheur dégantée, et embrassa le bout des doigts fins. Elle la retira vite, en frissonnant.

— A vendredi prochain.

Il demanda : « Où cela, avenue Niel?

Elle réfléchissait : « Non, c'est trop incommode. Ailleurs.

— Voulez-vous les Tuileries?

— Il y passe trop de gens..., et puis, si la giboulée, la bourrasque viennent encore se mettre de la partie...

Il cherchait quelque asile qui n'eût rien d'effarouchant, ni de compromettant. Il crut être très ingénieux en proposant une église.

— C'est que... c'est presque un sacrilège.

— En quoi? Nous ne commettons aucun péché, puisque nous cherchons, au contraire, à nous déshabituer l'un de l'autre.

Cette fiction commode leur permit de choisir Saint-Roch, complètement déserte à six heures et demie du soir, peu avant la fermeture. De nouveau ils éprouvaient en commun une impression de légèreté et de délivrance. Ils savaient aussi qu'elle ne durerait pas et que la semaine serait longue.

— Au revoir, ma chérie, Marion!

— Chut, au revoir.

Déjà elle s'était glissée au dehors, furtive comme une chatte. Il regarda, pour la dernière fois, la banquette où elle s'était assise, la cage de l'ascenseur, les marches et le tapis, afin de les fixer dans sa mémoire. Il se rendait parfaitement compte que leur destinée à tous deux était à un tournant décisif et aussi qu'il était trop

tard pour reculer. Il imagina plusieurs circonstances distinctes : la découverte de leur aventure par Ginette et la rupture de leur ménage ; le retour de Xavier ; un duel, des coups de revolver ; un scandale mondain ; le désespoir et la séparation de Jeanne et de François. Chacune de ces hypothèses était redoutable, mais aucune n'était aussi funeste que la perte de cet être adorable et doux, que l'évanouissement de cette raison de vivre, que le renoncement à Marion. D'ailleurs, toutes les solutions des aventures amoureuses ne sont pas forcément dramatiques et celles qui sont le plus dramatiques ne se présentent pas toutes à la fois :

« J'ai cinquante ans. Dans cinq minutes je serai vieux, séparé, par la vitre de l'âge, de toutes les belles et bonnes choses d'ici-bas, dont la plus importante est la passion partagée. Tous mes travaux, tous mes succès scientifiques, toutes mes découvertes, sont peu de choses à côté des quinze ou vingt minutes que je viens de passer sur ce banc, devant ces marches d'escalier. Si l'on me donnait le choix entre ce groupe de réussites, ma réputation et ces quinze minutes, je serais vite décidé. Sans doute cela est mal en apparence et je trahis le fantôme d'une vieille amitié. Mais, au delà de ce mal, il y a peut-être un bien qui se prépare, supérieur à lui et que nous n'entrevoyons pas. Un trouble aussi

puissant, aussi merveilleux ne peut que présager quelque chose de grand. Ce n'est pas seulement l'instinct, c'est une raison au delà de l'instinct qui parlait tout à l'heure en Marion et en moi. Nous voulons réaliser et incarner toutes nos aspirations les plus secrètes. »

Ainsi se dupait ce grand raisonneur. L'amour a des mirages pour toutes les têtes, les plus humbles comme les plus altières, et il proportionne l'étincellement de ces miroirs à celui des imaginations. Il n'est jamais plus redoutable que quand il arrache son bandeau.

Le vendredi suivant, Claude, qui avait failli devenir enragé d'énervement et d'impatience, fut, une demi-heure d'avance, au rendez-vous. Il n'y avait dans la nef, impressionnante par les demi-ténèbres, qu'une femme en deuil qui pleurait et toussait, agenouillée sur un prie-Dieu. Bien qu'indifférent en matière de religion, selon la formule de la plupart de ceux de sa génération, le savant respectait la prière et la foi, et il regretta le choix du saint lieu. Il se demanda pourquoi cette maladresse, car l'idée venait de lui. Il se rappela qu'il avait fait là, trente-huit ans auparavant, sa première communion. Ce souvenir aviva son scrupule, et tout d'un coup, il ne distingua plus que les ennuis et les dangers de sa nouvelle situation. Si la chose avait

été possible il se serait absenté pendant un mois, afin de rompre pour de bon l'intrigue commençante. Cette aventure de collégien, pleine de chausse-trapes, était indigne de lui et de son expérience. Elle risquait de faire le malheur de Jeanne, sa fille chérie, et de François. Elle le dégradait lui-même à ses propres yeux. Il était sur le point de partir, par un de ces brusques sursauts du sentiment, qui assurent ensuite l'emprise charnelle, quand une forme svelte et suave se glissa près de lui ; c'était Marion.

Elle comprit à son regard, à un imperceptible mouvement de retrait, qu'il lui échappait. Elle prit les devants : « J'ai accepté de venir ici, parce que c'est la dernière fois. Claude, ce que nous faisons est méchant. Nous nous préparons des tourments affreux. Adieu, à tout jamais adieu ! » Déjà elle s'était redressée et éloignée si vivement, si légèrement qu'il pouvait croire à une image hallucinante. Mais son parfum, flottant derrière elle, attestait la réalité de l'apparition. Il bondit au dehors. Dans la rue des Pyramides, personne. Dans la rue Saint-Honoré, personne. Il courut jusqu'à l'avenue de l'Opéra. Il n'y retrouva point celle qu'il cherchait. Enivré soudain et comme hors de lui, il héla un taxi-auto et ordonna au chauffeur de le conduire au coin de la rue des Saints-Pères et du boulevard Saint-Germain.

— Ah monsieur, ce n'est pas mon chemin et je n'ai plus d'essence.

— Tenez, voici cinq francs.

L'homme se décida, mais son moteur, détraqué, haletait, puis emportait la voiture en avant par bonds courts et successifs. Dix fois, Claude fut sur le point de descendre. Dix fois, il se rejeta en arrière, sacrant et maugréant, car il n'était pas sûr de trouver, à cette heure-là, un autre véhicule. Enfin, cahin, caha, le taxi arriva au but. Il descendit, paya, attendit, sans même réfléchir qu'à si courte distance du logis de Marion, il risquait d'être aperçu ou rencontré par quelqu'un de la maison. Il était temps. Cinq minutes plus tard, il reconnut, venant à lui sur le trottoir, la forme chérie et harmonieuse, dont il ne pouvait plus se passer. Elle marchait à petits pas pressés, avec une mine anxieuse, navrée, sans rien voir. Elle aussi trouvait l'univers vide, la vie trop amère, la mort souhaitable. En l'apercevant, elle faillit jeter un cri, et la joie, sur ses traits, remplaça l'abattement. Les coups frappés dans leurs deux cœurs les avertirent que feintes, ruses, ni masques, n'étaient plus de saison, qu'Amour réclamait sa double prise. Ils se saluèrent comme deux bons amis. Il avait déjà tout combiné :

— Je t'aime. A demain trois heures, aux

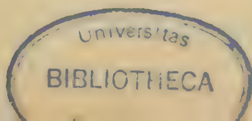
Buttes-Chaumont, près du petit lac. Marion, au nom du ciel... Je t'aime!

Elle répondit, toute pâle : « Soit ! » Elle avait la gorge sèche, les mains brûlantes et, comme il s'écartait d'elle, la force de la gêne et de l'habitude fit qu'elle ajouta : « Mille choses affectueuses à Ginette. » Qu'elle était loin, cependant, de toute hypocrisie!

Durant deux heures de nuit, étendu auprès de la laide, feignant de dormir, Claude combina son affaire. Ses scrupules avaient complètement disparu. Quelqu'un, en lui, avait pris la décision suprême et préféré Marion à tout, même à l'honneur et à la vie. Il se disait qu'une situation n'est inextricable que par manque d'énergie ou d'invention chez ceux sur qui elle s'est refermée. Dieu merci, ni Marion ni lui ne manquaient d'énergie, ni d'invention. D'abord il fallait garder le secret, malgré le flair intuitif de Ginette, et cela le plus longtemps possible. Ensuite, le secret une fois découvert, il s'agirait de mâter Ginette ou de l'apaiser, soit par la crainte — car elle était assez poltronne — soit par l'argent. Il n'est pas d'obstacle insurmontable au développement d'une passion vraie.

Mais était-ce là une passion vraie?

Le savant s'observait, comme il eût observé une maladie du cœur ou une fièvre. Il se remémorait toutes les phases de son muet amour



pour la jeune femme. Il pesait ce qu'elle repı sentait pour lui. Au rajeunissement de tout s être, il diagnostiquait le plus grand événem de sa vie morale, quelque chose comme sa p d'immortalité ici-bas.

Cependant Marion, elle aussi, écoutait voix intérieures. Emportée par un courant ir sistible, elle les percevait de plus en plus fail ment, tels que des murmures recouverts pa bruit grandissant d'un torrent. Les phra s'éparpillaient. Il subsistait quelques mots pressifs : « Xavier », « guerre », « devoir « deuil », « fiancée », « Jeanne », Ginette », e mêmes dissous par une forte rumeur intra chique. Elle songeait qu'elle n'avait plus s'abandonner à la faute. Ce lui était une d ceur de glisser aux abîmes, guidée par Cla au besoin sacrifiée à Claude. Elle ressassait ferme regard, soudain voilé, embué de dési parole entraînante, son rire, sa lèvre méla lique, parfois douloureuse. Elle allait le con tre entièrement, se laisser envelopper par génie, augmenter ce génie par ses caresse lui semblait déjà que des petites baies, nant sur la pleine lumière, s'ouvraient de to parts dans son entendement, qu'elle allait cher avec le soleil. Son indécision avait fait à une assurance guerrière. Elle avait eu si de tout perdre à Saint-Roch! Il ne s'agissait

e tergiverser. Il s'agissait de garder cet homme nique, de l'occuper jusqu'au fond de l'âme.

Le parc des Buttes-Chaumont est une bizarerie romantique au centre d'un quartier triste t populeux de Paris. Ses rocailles géantes, son elvédère, son pont suspendu, son morne lac omposent un rêve de pauvres gens, que hantent es lectures de Walter Scott et de Hugo. C'est n lieu d'attraction pour suicides à bon marché, n fragment de Chine à la portée des classes iborieuses, le cauchemar d'un jardinier ivre 'opium. En semaine, ce lieu est presque ésert. Quelques apaches et leurs compagnes y iennent méditer sur les bancs, assis, la tête ntre les mains, ou à plat ventre, avachis sur es coudes, et mordillant un brin de gazon. On 'aperçoit aucun gardien. Les sirènes lointaines es fabriques, ou des bateaux garés sur le anal Saint-Martin, y constituent, avec quelques ris d'enfants, les seuls bruits humains.

Claude, étant étudiant, avait donné là jadis endez-vous à une petite blanchisseuse et gardé e cette rencontre un gentil souvenir. Mais, ette fois, il était sous le coup d'une émotion bien ifférente. Comme il longeait en auto la gare de Est, il s'était tout à coup vu entouré de pluieurs centaines de soldats permissionnaires, ejoignant les armées. Vieux ou jeunes, ils étaient galisés par la même énergie sombre et con-

centrée, telle que d'ouvriers bleus d'un immense effort aux perspectives invisibles. Leur rassemblement douloureux, auguste, rappelait celui des oiseaux migrateurs. Le silence y régnait, la mort y planait, ainsi que la nécessité d'un travail terrible et presque mystique. L'observation, chez Etiennant, était maîtresse d'états singuliers, semi distraits, semi-lyriques, où il allait loin et encore plus loin dans les confidences de la conjecture. L'immensité du sacrifice consenti par la nation en armes le saisit à la gorge, la lui serra, lui mit des larmes au bord des paupières. Il eut voulu rendre service à chacun de ces braves, leur donner quelque chose de lui.

— Donne-leur ton amour pour Marion.

C'était absurde, puisque cet amour n'avait rien à voir avec ces hommes vaillants, pleins de peines, de misères de toutes sortes, et de courage. C'était absurde, mais impérieux.

— Donne-leur ton amour pour Marion.

Il fit arrêter sa voiture, descendit, se mêla aux groupes. Un d'eux, un de ses malades, le reconnut et le désigna aux autres : « Celui-là, c'est le docteur Etiennant. » Aucune appréciation, laudative, ni péjorative. Le soldat l'avait montré comme un monument, ou une rue, et d'ailleurs sa remarque n'excita en aucune façon la curiosité de ses interlocuteurs. Ils avaient d'autres chiens à fouetter.

— C'est la femme d'un de ceux-là, mort ou vif, que tu vas prendre. Le beau rôle pour un Français!

On lui eût raconté cette histoire d'un confrère, qu'il eût trouvé ce confrère coupable et vil. Néanmoins ces pensées, en le remordant, ne l'éloignaient plus de sa maîtresse. Elles l'attiraient au contraire davantage, par l'aimant de la fatalité et du fruit défendu. S'il avait supporté si longtemps la chaîne désagréable et lourde de Ginette, l'écoulement des journées sans horizon, c'est parce que son pressentiment attendait, au delà, quelque compensation. Les hommes marchent en aveugles vers leur destin, qui est une femme, ou une vérité, ou une folie, ou une souffrance, ou les quatre à la fois. Ainsi marchait-il, depuis dix ans, vers la lumière de ces yeux bleutés, et il les voyait danser devant lui, sur les capotes usées des soldats, puis sur le ciel fin de Paris, ainsi que des ocellations vagabondes.

Il arriva le premier au rendez-vous. Le lac lui parut immense, le rocher aussi et les maisons du faubourg, en les surplombant, composaient un cirque lépreux et gigantesque. C'était sa vision qui s'amplifiait ainsi, par la griserie euphorique de l'amour. Ce désert, ce silence, ce chaos lui convenaient.

Marion surgit, comme sortie du sol. Elle était

une statuette vêtue de noir, ce qui la faisait plus blonde encore, coiffée d'une petite toque blanche, frémissante de crainte et de plaisir.

— Bonjour, Claude.

— Bonjour, bien-aimée.

— J'ai peur. Ne restons pas ici. Il me semble qu'on nous regarde.

C'était une illusion. Il n'y avait là que deux ou trois purotins, uniquement attentifs à leur propre détresse. Mais le tremblement de cette petite femme souple était quelque chose de voluptueux. Ils se mirent à marcher côte à côte, lui proférant à mi-voix des mots ardents, qui tombaient sur elle comme des gouttes de cire brûlante. Il y avait très longtemps qu'il rêvait de lui dire cela de tout près et qu'il pensait n'avoir jamais tant d'audace. Son refrain était : « Il faut que nous soyons l'un à l'autre. »

— Pas encore.

— Pourquoi attendre?

— Parce que c'est mal.

— Ce ne sera pas moins mal demain, ni plus tard.

— Hélas non.

— Alors?

— Aie pitié de moi!

La biche n'a pas des yeux plus suppliants, quand le chasseur s'apprête à l'égorger. Ce tutoiement augmentait le vertige de Claude. Il voulut

lui prendre le bras, près de l'épaule, où il est le plus gras et le plus tiède.

— Chut... laissez-moi!

Elle haletait, tout en esquissant un faible sourire. Il s'efforçait de la diriger vers une porte du parc. Alors s'avança, battant l'air de ses grands bras mal accrochés, un ivrogne grisâtre et gluant : « Bon sang d'bois. C'est-il l'heure de se becqueter, pendant la guerre! »

Claude écarta de la main cet abruti, dont la remontrance tombait à pic. L'autre continua : « Des gens d'la haute, des huiles, ah malheur! »

— Vous voyez bien qu'on nous remarque.

— Eh bien, j'ai une voiture à dix pas.

Il avait eu la précaution de garder son auto. Il y fit monter Marion, donna comme adresse « rue des Ombres, aux Batignolles », puis essaya d'approcher ses lèvres des siennes. Mais elle reculait, répétant: « Non, oh non, non », comme un enfant, l'écartant de ses petites mains, si bien que, vexé, refroidi, il redevint le monsieur correct et un peu ridicule, qui a manqué, par excès de hâte, son dernier tournant.

— C'est mal, c'est trop mal, — répétait la jeune femme gonflée de sanglots, toute nerveuse.

— Vous ne m'aimez donc pas!

— Je vous aime... mais plus tard... une autre fois, pas maintenant

— Capricieuse!

La voiture allait vite, le chauffeur donnait de la trompe aux passages difficiles. A un moment, il fallut ralentir, attendre qu'une file de camions arrêtés se fût remise en marche. La jeune femme, silencieuse depuis une minute, murmura : « — Je crois toujours que Xavier nous poursuit, qu'il va nous rejoindre. J'entends sa juste colère. Oh! n'allons pas jusqu'au bout! Demeurons amis, rien qu'amis.

— C'est impossible, Marion. Nous ne pouvons plus que nous posséder ou nous détester.

— Un autre peut parler ainsi. Mais pas vous, non pas toi. Tu les dépasses tellement tous!

— Hélas! non, je suis un amoureux comme un autre. Il me faut tout, tu m'entends, absolument tout, et pas demain, mais aujourd'hui.

Il essayait de la dominer, comme il dominait ses malades. Cette vivacité parut réussir. Elle se blottit contre lui. Alors il eut presque ce qu'il voulait. Mais aussitôt elle se plaignit et gémit, comme si sa caresse lui avait fait mal et il comprit, avec dépit et rage, qu'une nouvelle étape était nécessaire, qu'il fallait un nouveau délai. Ils arrivaient à la place Clichy. Il ordonna au chauffeur de stopper.

— Nous ne pouvons continuer ainsi. Descends, puisque telle est ta volonté. Mais je t'attends demain à cinq cents mètres d'ici, 4, rue des Ombres, à quatre heures. C'est un

petit hôtel. Tu sonneras. Je t'ouvrirai moi-même. Si tu ne viens pas, foi de Claude Etiennant, nous ne nous reverrons jamais.

Elle poussa un soupir de joie. Elle n'osait espérer qu'il céderait. Tel l'oiseau captif, à qui son maître ouvre la cage, elle s'envola, légère et fine, lui laissant une odeur de violette humide.

Le savant avait pris sa résolution et ressaisi la conduite d'une affaire qui lui échappait. L'orgueil jouant en lui avec la déception, il se croyait moins épris et plus lucide. Cette location, sous un faux nom, du petit hôtel de la rue des Ombres avait exigé qu'il développât de la ruse et l'avait rajeuni, dans le même temps que son désir aiguisé le métamorphosait peu à peu. Ginette surveillait cette métamorphose, qu'elle attribuait au tournant de l'âge. Ce soir-là, pendant le dîner, Claude fut d'une gaîté exubérante, qui contrastait avec son humeur irritable des jours précédents. Il taquinait sa fille et sa femme, remplissait leurs verres à les faire déborder, racontait une foule d'histoires de sa clientèle et de l'hôpital. « Il se passe quelque chose que j'ignore; mais je ne l'ignorerai pas toujours », songeait Ginette. Comme on sortait de table, elle examina les chaussures de son mari. Un monsieur qui aime se met à genoux et un monsieur qui se met à genoux fait des

plis à ses bottines et à son pantalon. Elle ne remarqua rien de tel. Chaque jour, elle procédait à l'inspection méthodique de tous ses tiroirs et de ce qu'il croyait être ses cachettes. Cette visite aussi avait été vaine. La sonnette électrique tinta.

— C'est François, dit Jeanne toute joyeuse. Il devait venir, peut-être avec sa mère.

Claude ne broncha pas. Il eut un « zut, nous étions mieux tous trois » d'une parfaite sincérité. D'autant plus sincère que la chute de Marion lui apparaissait tout à coup comme immanquable et que, par conséquent, il y tenait moins. Infiniment rares sont ceux qui échappent à ce sot réflexe initial de la certitude amoureuse et qui donnent autant qu'ils reçoivent.

— Et votre mère ? — demanda Ginette au jeune homme. — Je l'attendais presque.

— Madame, excusez-la. Elle avait un peu mal à la tête, ayant fait beaucoup de courses dans sa journée.

Les fiancés passèrent dans une petite pièce en forme de chapelle, qui faisait suite au salon moyen âge. La laide murmura, comme pour elle-même : « Cette migraine... ces occupations nombreuses. Marion doit avoir une liaison. »

Le savant, sur le même ton, répliqua :

— Grantouvre, parbleu !

— Il est un peu âgé pour occuper, à lui tout seul, une personne qui a de si jolis restes.

— Tu crois qu'elle cumule?

— C'est bien possible, avec son air de n'y pas toucher. Je ne jurerais pas que le petit Palaiseau... ou même Hottelet... ou cet imbécile de de Torve.

— Pas tous à la fois cependant.

Ginette poussa ce ricanement, qui la faisait ressembler à une cane pétière. Elle reprit avec autorité : « — Ces petites farceuses-là peuvent faire le bonheur d'un régiment entier, surtout après quelques mois de privations.

— Messaline alors?

— Non... une Bovary de la rive gauche tout simplement.

Puis, ces propos lui ouvrant des perspectives, elle s'approcha de Claude, assis et ironique, et l'embrassa dans le cou. Il sentit la courbe de son nez. Il eut le courage de lui rendre son triste baiser. Il se considérait comme très fort, comme une sorte de don Juan qui sait donner le change à Elvire. Mais il frémit intérieurement quand elle ajouta : « Si jamais la fantaisie te prenait de te la payer, je le saurais dans les deux jours... et gare à vous! »

Il éclata d'un rire à peine forcé. Les menaces de Ginette n'étaient pas vaines. Cependant Jeanne et François, dans la pièce à côté, fai-

saient des plans d'avenir, à voix basse, pour l'après-guerre. Ils se répétaient, pour la vingtième fois, qu'ils vivraient à part, fût-ce au prix de sacrifices matériels, qu'ils échapperaient à la redoutable ambiance de la famille, des belles-mères et même des deux grands-mères, faiseuses d'histoires, chacune dans son genre.

— Imagine-toi que grand-mère Lebien vient encore de découvrir un monsieur qui ne l'a pas saluée. Elle en a maintenant pour quinze jours à étaler ce monsieur sur du pain, à faire des tartines de manque d'égards.

Puis, par un biais habituel, leur duo bien accordé revint à la disparition de Xavier Darmelle, aux chances qui subsistaient de le revoir. François avait perdu tout espoir, au lieu que Jeanne persistait dans sa conviction optimiste ; « Papa a écrit encore à plusieurs médecins neutres. Il pousse ses recherches. Il a raison. Mais ce n'est pas de ce côté-là que nous viendront les nouvelles. Ce sera d'une façon beaucoup plus soudaine et inattendue. Je ne cesse de rêver de ton père bien vivant. C'est un signe qui ne trompe pas.

— Hélas, ma petite Jeanne !

— Non, pas hélas... patience, voilà tout.

Marion, à midi, était encore fermement résolue à ne pas aller retrouver Claude, à inter-

rompre là cette périlleuse aventure. Elle avait réparti sa journée entre un certain nombre d'occupations, toutes plus indispensables les unes que les autres, ainsi qu'une petite fille bien sage : visites à sa belle-mère, à une dame de la Croix-Rouge, qui passait pour renseignée sur les officiers disparus, à la femme d'un ingénieur ami de Xavier ; courses et emplettes au Printemps et au Trois-Quartiers. À sa grande surprise, elle se sentait l'âme libre et le corps léger. Il faisait un temps bleu et argenté de premier printemps, un peu frais. Elle songeait qu'elle venait d'échapper à un grand danger, elle avait besoin de repos, d'un flirt aimable et sans risques avec un imbécile quelconque, de lectures intéressantes et d'amitiés. Quel bonheur de ne pas perdre Ginette, de ne plus compromettre les fiançailles de François, de pouvoir embrasser la petite Jeanne sans remords !

Or, à peine eut-elle mis le pied dehors que ces bonnes dispositions tombèrent. Le malheur ou le Malin lui firent rencontrer, au tournant de la rue de Rennes, la petite dame blonde de la pâtisserie, cliente de Claude, que ce scélérat, d'après Ginette, faisait à chaque visite se déshabiller complètement. Elle se regarda dans une glace. Elle était pâle de colère, mais jolie dix fois comme cette dinde. En même temps, elle comprit qu'il était inutile de lutter et qu'à quatre

heures elle serait 4, rue des Ombres, dût-elle passer sur le corps de sa mère et de son fils. Il lui parut intolérable d'avoir à attendre jusque-là...

Claude avait remarqué cette rue discrète et provinciale, quelques mois auparavant, en allant donner une consultation au fond des Batignolles. L'écriteau de la petite maison lui avait tiré l'œil. Quand il avait cherché tout récemment un abri pour ses amours, il s'était remémoré cette circonstance. Il avait loué l'hôtel tout meublé pour un an, sous un nom d'emprunt, choisi une vieille femme de ménage, soignée par lui jadis et complètement dévouée. Les immeubles voisins, ceux d'en face étaient quelconques, habités par des employés et des petits rentiers. Une seule boutique de mercerie, tenue par une personne indifférente, assistée de deux petits enfants et dont le mari était mort à la guerre. Nulle part il n'était plus aisé de passer inaperçu. En outre, le savant s'était imposé les trois règles suivantes et comptait les imposer à Marion : « 1° Ne jamais écrire; 2° Prendre, pour venir de n'importe où rue des Ombres, d'abord le métro, puis un taxi-auto, afin d'éviter les filatures ; 3° Sortir de la maison, qui avait deux issues, dont l'une dans une ruelle adjacente, le plus tard possible, au moment du dîner. Ces mesures de précaution une fois adoptées, à la grâce de Dieu !

N'aimant pas les fleurs, il n'avait disposé aucun bouquet. L'ameublement de la chambre était sommaire, composé d'un lit, d'une armoire, d'une table et de deux fauteuils. La pièce, située au premier, — l'hôtel ne comportant que deux étages, — était gentille et assez gaie. Elle ne donnait pas l'impression, fréquente en pareil cas, qu'on s'y était empoisonné ou pendu ; car il pèse une tristesse singulière sur les endroits clos, destinés à l'amour extra-conjugal, et il faut toute la bonne volonté des amoureux pour leur prêter un aspect engageant. En général, le décor de la séduction ou de l'adultère est, à lui seul, un châtiment.

Assis dans l'un des fauteuils, l'oreille au guet, Claude réfléchissait : « Me voici entré dans une existence de tromperie et de mensonge. Il va me falloir ruser avec Ginette, avec Jeanne, avec mes élèves, avec mes malades, avec mes blessés, avec la société, avec Marion elle-même. Finies les habitudes de franchise, la bonne tranquillité de la conscience ! L'alarme désormais sera mon état naturel et, quand on sonnera, quand ma femme entrera, le visage mécontent, dans mon cabinet de travail, j'aurai un petit tressaillement. Heureusement que le cœur est bon et que les nerfs sont bien en place ! »

Il consulta sa montre : trois heures et demie. Il avait apporté un Montaigne, un *Art d'aimer*

d'Ovide et un ouvrage licencieux, galamment illustré. Il se rendait compte que ces deux derniers choix avaient quelque chose d'un peu nigaud, mais, après tout, il n'avait pas eu de jeunesse et il manquait d'expérience. Ce n'étaient pourtant pas les occasions qui lui avaient manqué. Il revoyait tous les visages de femmes, toutes les expressions de femmes, par lesquels il eût dû être encouragé et même exalté, sans une timidité mêlée de scrupules, qu'il se reprochait amèrement. Médecin à la mode, d'un physique agréable, il n'aurait eu qu'à se pencher et à choisir. Que de fois une ironie étonnée s'était montrée sur les traits d'une dame, ou d'une femme, qu'il avait feint de ne pas comprendre! Doctoresses, surveillantes, infirmières s'étaient éprises de lui à qui mieux mieux. La laideur de Ginette n'ouvrait-elle pas toutes les espérances? Lui, par sa froideur calculée, les refermait, tant il redoutait les scènes, les embêtements et ce genre de responsabilité. Quand on a trente-cinq ans, bon pied bon œil, quand toutes les filles vous font des avances, on croit qu'on n'en aura jamais cinquante.

Quatre heures dix. Marion était en retard. Claude, nerveux, ne comprenait plus un mot au chapitre des *Essais* sur la ressemblance des enfants aux pères. Il éprouvait le désir frénétiqu de cette petite présence parfumée, glissante,

ployante, au regard étonné, dont il allait enfin connaître autre chose que le visage et les mains. Si pourtant, prise de remords ou de crainte, elle ne venait pas! Si sa hâte l'avait détachée de lui... Une telle supposition lui donnait le vertige. Attentif aux moindres bruits de la rue, il se retenait pour ne pas ouvrir la fenêtre et regarder au dehors, tel le petit enfant qui guette son camarade de jeux. Il retrouvait là une fièvre qu'il croyait disparue avec l'âge, et dont la survivance l'étonnait.

Cinq heures moins le quart. Il entrait dans la zone des paris superstitieux : « J'ouvre ce volume au hasard. Si la première lettre de la première page est une voyelle, Marion va venir. Si c'est une consonne, non. » C'était une consonne. Il recommença. Puis il eut honte de sa puérilité et envisagea froidement le cas où tout serait à recommencer. Il en aurait la patience et le courage. D'ailleurs il s'agissait peut-être d'un simple empêchement matériel. La petite sotte avait pu être retardée par une visite, par un obstacle inattendu. Mais, quand on aime vraiment, il n'y a ni empêchement, ni obstacle.

Cinq heures et demie. A l'ambulance Sydenham, où il n'avait pas prévenu, on devait commencer à s étonner de l'absence du patron. Il revoyait les figures de ses blessés, leurs plaies, leurs pansements, il entendait leurs remercie-

ments et leurs plaintes. Là il était le maître. Tout le monde lui obéissait, avait confiance en lui et l'aimait. La certitude de ces nombreux dévouements lui réchauffait le cœur, que refroidissait le retard inquiétant de la méchante. Il en éprouvait une souffrance physique, une anxiété à crier. Il commençait à la détester pour de bon.

O bonheur ! La sonnerie électrique venait de grelotter faiblement, comme sous la pression d'un doigt timide. Il se précipita dans l'étroit escalier. Il ouvrit la porte. C'était elle!

« Bonsvar, chéri. »

Elle répéta plus bas « bonsvar ». Il la souleva par la taille dans ses bras vigoureux, comme il lui arrivait quelquefois de transporter une malade convalescente, de son lit sur un canapé. Il gravit les douze marches, elle serrée contre lui, en trois enjambées. Elle ne pesait pas plus qu'une enfant. Il la déposa sur les draps blancs. Elle pleurait, riait et soupirait. Elle murmurait : « Non, oh non, je t'en supplie, non ! » Il lui avait enlevé son chapeau ; et ses cheveux, qu'il emmêlait en l'embrassant, lui donnaient l'air d'une toute jeune fille, saisie dans son premier sommeil. Il y avait autour d'eux comme une grande flamme, qui les séparait de leurs scrupules, de leurs hésitations, de l'univers. Ce fut la rencontre totale, enivrante, inoubliable, où les

deux esprits s'étreignent comme les deux corps.

Ils se réveillèrent de leur délire et de l'assoupissement consécutif, à la nuit. Il était huit heures.

— Nous sommes fous, dit Marion, que vas-tu raconter chez toi?

Il exprima par un mouvement de la tête que cela lui était égal, que n'importe quelle fable serait bonne. Au fond, il n'était pas tranquille et il avait assez de Marion. Il aurait préféré que rien ne fût arrivé. Elle, au contraire, était devenue tendre comme une chatte et d'une docilité exemplaire. Elle se rhabilla vivement et inspecta Claude des pieds à la tête, afin de s'assurer qu'il ne restait ni un cheveu à la jaquette, ni un pli inhabituel à sa cravate : « C'est que Ginette est sur l'œil, tu sais. »

S'il le savait! Il demanda : « Est-ce que ton parfum persiste? » d'un ton d'appréhension tel que Marion éclata de rire : « C'est de l'eau de Cologne ambrée, tout simplement. Il est très admissible qu'à Sydenham vous ayez de l'eau de Cologne ambrée. Elle ajouta malicieusement : « Et Ginette a beau avoir du nez...

— Quel nez! » reprit Claude en hochant la tête. Un peu plus, il oubliait sa montre. Il était entendu que la femme de ménage viendrait tout remettre en ordre le soir.

— Tu es sûr de sa discrétion?

— Elle se jetterait au feu pour moi.

— Elle pourrait se jeter au feu après avoir bavardé... Mon Claude... tout de même. Quand je pense que te voilà mon Claude. » Elle lui avait mis ses deux mignonnes mains sur les épaules et elle lisait en lui jusqu'à l'âme : « Veux-tu que je te dise à quoi tu penses?

— Va toujours.

— Tu penses : « Dans quel guêpier me suis-je fourré! J'étais si tranquille. J'avais bien besoin de me mettre sur les bras cette petite femme. Surtout ne crois pas que ce regret va durer. Pas plus tard qu'après-demain matin, tu auras de nouveau envie de Marion, et tu donneras ta vie pour une heure de Marion. Voilà ton horoscope, monsieur le physiologiste.

Cette franchise l'amusait, ainsi que la différence entre la femme avant la possession et la même après la possession, le jour et la nuit. Il allait allumer une petite lampe à pétrole, posée sur la cheminée comme en-cas. Elle l'en empêcha : « Inutile. Ça attirerait l'attention des voisins d'en face. Je vais m'en aller la première. Quand nous revoyons-nous? »

Il prit un air sérieux, chercha dans sa mémoire : « Demain, après-demain, je ne suis pas libre ».

— Moi, pas libre le jour suivant.

— Cela nous mène jusqu'à jeudi. Veux-tu jeudi, même heure, ici?

— Entendu, et en cas d'empêchement, samedi, toujours même heure. Nous tâcherons cette fois de ne pas nous endormir.

Elle l'embrassa vivement, puis, sur le pas de la porte, ajouta : « Rencontrons-nous, d'ici là, devant Ginette et les enfants, pour nous habituer à n'éprouver aucune gêne. C'est très simple. Nous n'avons qu'à nous dire qu'il ne s'est rien passé entre nous, que nous sommes toujours deux bons vieux amis. Je sens que j'entrerai dans cette fiction avec la plus grande facilité. »

Il dit sans conviction : « Moi aussi. » Elle disparut. Il était seul, dans cette petite maison vide, devant ce lit défait. Instant lugubre. Avec quelle facilité, tout de même, on passe, en amour, du frivole au grave, à ce grave qui frise la tragédie !

Claude, honnête homme et cœur loyal, avait un profond dégoût de lui-même. Il venait de trahir l'amitié, le devoir professionnel, le devoir conjugal, le patriotisme. Il se trouvait égoïste et vil. Il avait abusé d'un coup de sens, de la fragilité morale d'un être joli, flexible et léger.

— Espèce de brute !

Il regarda cette brute dans la glace. Il avait les yeux fatigués, une mine sournoise. Il se déplaisait bien. Un vers de Théodore Aubanel lui revint à la mémoire :

Mais le pain du péché est amer, camarades !

CHAPITRE IV

SOUPÇONS ET CERTITUDE

De Mai à Septembre 1915.

Le premier vrai soleil de mai éblouissait la salle à manger des Etiennant, non moins XIIe siècle que leurs salons. C'était le repas de fiançailles de Jeanne et de François. Le jeune homme devait rejoindre, le lendemain, son régiment à Chambéry. Ginette et Claude avaient invité à cette occasion Marion, Mme Darmelle, Mme Lebien et Fabius Grantouvre. Cette réunion, tout intime, avait été froide et guindée quant aux vieilles dames, mélancolique quant aux promis, inquiète quant aux amants, soupçonneuse quant à Ginette. Heureusement, elle touchait à sa fin.

Assise à deux places de Claude, Marion évitait de le regarder ou, quand leurs yeux se rencontraient, affectait un sourire indifférent. Mais leur amour criait dans le silence, ainsi qu'un

jeune dieu païen en nourrice et les autres convives en étaient remués à leur insu. Grâce au sacrifice de Grantouvre, la question d'intérêt avait été rapidement réglée. Tout en promettant une petite dot à son fils, Marion conservait de quoi vivre indépendante, échapper à la coupe de sa terrible « Soif d'Égards ». Celle-ci en concevait de l'irritation. Elle désapprouvait ces fiançailles. Mme Darmelle les déclarait folles et inconvenantes, vu la disparition de son Xavier. Ginette, bien que consentante, demeurait énigmatique même aux yeux de sa fille Jeanne qui, cependant, avait pour elle beaucoup de tendresse et de respect.

Comme il arrive aux êtres naïfs, la possession avait développé, chez Claude, une ombrageuse et absurde jalousie. Depuis quelques jours, il ne pardonnait point à Fabius Grantouvre ce qu'il appelait son excessive générosité, ni les soins attentifs dont il entourait Marion. Il lui en voulait d'être célèbre, spirituel, hargneux et bon. Quand le vieux peintre, concentrant ses traits fins, lançait, d'un air froid, une de ses coutumières boutades, le savant se forçait pour rire et boudait contre son amusement. Il en résultait une atmosphère de gène. Ginette surveillait tout, notamment l'attitude de son mari et celle de Marion, qui n'étaient plus les mêmes qu'autrefois. Elle supposait que Marion, très

rouée et désireuse d'accélérer les fiançailles, avait été coquette avec Claude et que celui-ci s'y était laissé prendre. Elle ne soupçonnait pas encore la vérité. Toutefois, comme on se levait de table et comme le médecin offrait le bras à Mme Lebien, la laide surprit, entre les deux amants, un échange rapide de regards, chargés d'orages et de désirs, qui la plongea dans une extrême perplexité. Elle songea : « Serait-il possible? » Elle résolut, à cette minute, de mener une enquête méticuleuse et complète.

Or, ce même soir, après le dîner, profitant de son tête-à-tête avec Claude, elle dit négligemment :

— Je ne me trompais pas, l'autre jour, en attribuant une liaison à notre sainte Nitouche de la rive gauche, à notre veuve trop consolable.

— Comment cela?

— Marion couche avec Palaiseau. Je le tiens d'Adèle Hottelet, à qui Palaiseau a eu la muflerie de fournir tous les détails.

— Allons donc!

— Il n'y a pas à en douter. La folle a donné sa photo à Palaiseau, avec une dédicace plutôt compromettante... Mais, qu'est-ce que tu as?...

— Rien, ce n'est rien... le premier soleil... Etiennant, pâle de surprise et de fureur, s'était

rejeté en arrière, la tête sur le dossier de son fauteuil, et respirait largement, mais avec difficulté. Il faisait signe de la main à Ginette de le laisser tranquille, de ne pas le remuer, ni l'interroger. Son visage à elle, disgracié et curieux, prit soudain une expression féroce. Elle était fixée : il aimait Marion. Deux minutes après, il reprenait la complète possession de lui-même et demandait un petit verre de rhum, puis, souriant avec contrainte : « Que c'est bête ! J'ai traversé sans chapeau la cour de l'ambulance Sydenham et attrapé un coup de soleil de mai... joli mois de mai... Mais que me racontais-tu donc de Marion et de Palaiseau, quand cet étourdissement m'a pris?... »

Elle répliqua sèchement : « Rien... Je ne sais plus... » Puis elle ricana. Il dirigea vers elle deux yeux d'un étonnement bien joué, mais trop tard : « Si... rappelle-toi... ça m'amusait. »

— Une bêtise sans aucun intérêt. Veux-tu encore un peu de rhum?

Il n'osait plus insister et ils demeuraient l'un en face de l'autre, se faisant bonne mine, tels que deux hypocrites ennemis. Apte à se frapper, comme tous les docteurs, Claude était effrayé du bouleversement physique qu'il avait ressenti en apprenant la trahison de sa chère maîtresse. Il se répétait qu'il y avait là, sans nul doute, une invention abominable de Ginette. Néan-

moins, il avait hâte d'être au lendemain, pour interroger la perfide Marion, de tout près, dans leur chambre de la rue des Ombres.

Justement, elle arriva en retard d'une demi-heure, ayant été retenue par une dernière course pour François. Elle trouva Claude nerveux, fébrile, qui ne lui fit pas fête comme de coutume ; qui ne l'embrassa pas, qui ne la prit pas sur ses genoux, en l'appelant « sa petite masque ». Il lui raconta, de point en point, ce qui s'était passé entre lui et Ginette, l'accusation formelle, l'histoire de la photo, sa propre défaillance. C'était grave. La jalouse avait certainement eu vent de quelque chose et il importait de détourner ses soupçons. Le savant n'ajouta pas « et les miens ». Mais sa voix saccadée, son air, ses soupirs, avouaient suffisamment le deuxième versant de son inquiétude.

— J'espère que tu ne crois pas un mot de cette ridicule histoire?... dit Marion.

— Alors, c'est faux, c'est inventé de toutes pièces?

Elle éclata d'un rire bien sincère : « Norbert de Palaiseau! Le petit Homburgen! Mais il me donne envie de vomir. C'est un sale embusqué, c'est un lâche, c'est un serin. Ah, mon pauvre chéri, faut-il que ta femme te croie candide pour te raconter de pareilles bourdes, et faut-il que tu m'aimes pour t'évanouir à un tel récit!

Rassure-toi. Je suis à toi, à toi seul, passionnément; tu suffis à mon bonheur et à mon malheur, à mon remords, à mon envie de pleurer. Tu es mon orgueil, tu es ma folie. Je t'aime. »

Elle l'avait entouré de ses deux petits bras ronds et l'embrassait dans le cou, derrière le cou, sur la face, comme la chatte fait à son chaton. La sincérité qui se dégageait d'elle était irrésistible comme son parfum. Ses prunelles veloutées brillaient des flammes entrecroisées de l'irritation, du pardon, du plaisir et de la moquerie. Jamais elle n'avait été plus souple, plus caressante, ni plus belle.

— Tu es novice, hélas, et tu l'as bien montré. Ton émotion, trop visible, a laissé voir à cette mauvaise bête que tu m'aimais. Elle t'a tendu un piège, tu es tombé dedans. Qu'allons-nous devenir? Il ne nous reste plus qu'à nous séparer.

— Jamais de la vie! J'aimerais mieux quitter la maison, afin d'être à toi tout entier.

— Y penses-tu! Et Jeanne, et François, et le monde...

Tout à l'enivrement de sa nouvelle confiance, il n'attachait aucune importance à ces détails, et il essayait de faire taire Marion, en lui caressant les lèvres du plat de sa main. L'un et l'autre étaient d'ailleurs convaincus que la chose la plus impossible, entre tant d'impossi-

bilités, était leur séparation. Ils avaient eu
trop de mal à se rejoindre pour renoncer à leu
extase, dont les délices semblaient inépuisables.
La mort n'était qu'un incident. Mais l'absence.
la seule pensée de l'absence, était une tortur
sans nom. Claude ne se retrouvait qu'entre le
bras de Marion. Alors que Marion ne pouvai
plus respirer, haleter, se dissoudre et renaîtr
que serrée étroitement contre Claude. La duré
commençait pour eux, depuis l'instant où ils s
quittaient, et allait en augmentant jusqu'
leur nouvelle rencontre. A partir de là, il
savouraient l'éternité. Ce frisson pathétique
ailé, supérieur à la vie, leur faisait de l'existenc
courante quelque chose d'analogue à ce qu
peut être, pour l'oiseau, le sautillement sur l
sol.

Ils convinrent de redoubler chacun de précau
tions. Marion, qui avait un peu délaissé Ginette
se rapprocherait d'elle. C'était là une feint
pénible, mais indispensable. Claude userait d'at
tentions et de gâteries envers sa femme. Le
deux amants espaceraient leurs rendez-vous, n
se retrouveraient plus que trois fois par mois
Ces dispositions une fois prises, ils s'embras
sèrent en pleurant et demeurèrent immobiles, en
lacés, pendant cinq minutes. Ils ne parvenaien
pas à se quitter. Ils se tenaient les mains, il
s'étreignaient les genoux, ils plongeaient alter

nativement au fond de leurs prunelles, jamais rassasiés de leur mutuelle image. Ils poussaient de profonds soupirs, ils se grisaient de répéter leurs prénoms, en y mettant chaque fois plus d'accent ; il la respirait comme une fleur; elle se blottissait contre lui.

— Adieu, à jeudi en huit...

— Je n'aurai jamais la force, ma chérie...

— Tu l'auras. Il le faut. Nous nous rencontrerons peut-être chez toi.

— C'est pire que de ne pas se voir. Et si tu tombais malade... Je te soignerais.

— Je ne tomberai pas malade.

Elle le quitta sur cette assurance. Elle avait pris un voile très épais, afin de dissimuler son visage et elle marchait vite, rasant les murs et contournant les rues des Batignolles, comme si elle se fût sentie filée. Cette fois, elle avait peur de Ginette, de sa perspicacité, de sa méchanceté, de l'inconnu qui se dissimulait derrière sa laideur. Elle la voyait en bête de proie, en mangouste. Elle souhaitait sa disparition, une fièvre, un accident, qui la débarrasserait de cette surveillance et de son appréhension.

Quand Ginette était sur une piste, elle déployait le flair d'un policier professionnel, habile à récolter et grouper une foule de petits indices. Elle connaissait le parfum de Marion et elle le recherchait, chaque soir, à l'aide de son

grand nez, dans les cheveux et le cou de son mari. Or, Marion, méfiante, ne se servait plus d'aucun parfum. Ginette avait remarqué que les amants, encore plus que les époux, s'empruntent certaines locutions et façons de parler, certains tics, et surtout les nuances et inflexions du rire, confident discret de la volupté en commun. Elle connaissait à fond les deux coupables présumés et confrontait en pensée ces propos, ces tics, ces nuances. Mais Claude, mis en éveil, se surveillait attentivement et évitait les analogies. Ginette avait observé que les passionnés ont, comme les intoxiqués, des sautes d'humeur dont ils ne sont pas les maîtres. Rien de tel chez Claude, du moins dans les heures où ils vivaient côte à côte. Ginette enfin comptait sur la trahison du rêve pour délier la langue du savant, étendu chaque nuit auprès d'elle, car nul ne peut commander à ses songes. Mais Claude usait en cachette d'un soporifique, qui lui assurait le silence et le garantissait ainsi contre l'indiscrétion du cauchemar. Elle l'épiait, il la dépistait. Elle se croyait sur le point de saisir son secret dans une allusion, dans une association d'idées, dans un silence. Du ton le plus naturel, il se créait un alibi, une évasion, il déroutait l'inquisition conjugale. C'était une lutte perpétuelle, épuisante, douloureuse, où le moins tenace, le

moins rusé des deux, c'est-à-dire l'homme infidèle, devait forcément être vaincu.

Avec Marion, au contraire, dont la subtilité lui était connue, Ginette ne faisait aucun effort et demeurait, par un prodige de domination de soi, telle qu'avant. Elle ruminait déjà sa vengeance qui, en cas de certitude, ne serait jamais trop raffinée et, pour la première fois, elle regrettait avec sincérité la mort de Xavier. « Il eût été mon instrument. » Sa perversité naturelle trouvait une sorte de délectation à cette chasse dissimulée.

Elle dressa une liste des personnes susceptibles de lui fournir des indications. La première était Mme Lebien, habitant chez sa fille et journellement en contact avec elle. Elle multiplia les prévenances vis-à-vis de cette vieille infatuée, capable de se damner pour un compliment. Elle tira d'elle seulement ceci que le caractère de Marion avait changé, depuis la disparition de son mari, bien qu'elle n'eût pas renoncé à plaire : « J'aurais pensé qu'elle se retirerait du monde. Pas du tout. Elle continue à fréquenter les amis de son ménage, mais elle a perdu toute gaieté, tout entrain. Elle voit Grantouvre presque chaque jour. » Même refrain du côté de Mme Darmelle, avec une nuance de sévérité en plus. Celle-ci disait à Ginette confidentiellement : « Vous, madame, qui avez de l'influence

sur ma bru, obtenez donc qu'elle porte un véritable deuil. Ces compromis entre le violet, le blanc et le noir, me désolent et causent du scandale. De même, son chagrin est trop expansif, trop répandu. Ce n'est pas ainsi que mon pauvre enfant devrait être pleuré. » Mais quand Ginette, mise en appétit par ces plaintes, essayait de presser « la camarde », afin d'obtenir d'elle quelques éclaircissements, Mme Darmelle gardait le silence. Elle ne voulait pas se compromettre. Son visage sévère indiquait seulement qu'elle en avait gros sur le cœur.

Il n'y avait pas à espérer d'indiscrétion de la fidèle Fanny, femme de chambre de Marion depuis des années et qui adorait sa maîtresse. Elle se serait fait, comme elle le disait, couper en morceaux plutôt que de la trahir. En outre, elle était stupide et ne remarquait rien. La Félicité de Grantouvre avait plus d'esprit, mais elle partageait les sentiments de son maître pour « Mme Xavier ». De ce côté donc la cueillette serait maigre.

Restaient les deux personnels de l'hôpital et de l'ambulance, les internes, externes, surveillantes, infirmières, qui voyaient quotidiennement le patron et s'intéressaient à tous ses faits et gestes. Ginette se rapprocha de ce milieu, qu'elle avait jusque-là dédaigné et traité de haut. Elle alla à Beaujon, à Sydenham, remit

de l'argent pour les malades et les blessés, interrogea, sans en avoir l'air, les uns et les autres. Elle s'y prenait mal, et, voulant être aimable, blessait par son insistance et son perpétuel ricanement. Elle apprit néanmoins que Claude négligeait de temps en temps Sydenham, s'en remettait à ses élèves du soin de la visite du soir. Ces absences pouvaient à la rigueur s'expliquer par les nécessités de la clientèle. Un médecin aussi recherché qu'Étiennant ne pouvait être assidu nulle part. Où qu'il se trouvât, la sonnerie du téléphone venait le relancer et le déranger. Il avait beau envoyer promener ses « raseurs », comme il les appelait, raseurs et raseuses revenaient à la charge et le harcelaient à qui mieux mieux. Ses occupations si diverses constituaient un immense alibi, au milieu duquel il eût été difficile au meilleur limier de se reconnaître.

Ginette commençait à se fatiguer de sa suspicion, quand un matin, vers midi, fouillant pour la centième fois les buvards et les tiroirs de son mari, elle l'aperçut qui traversait le boulevard Malesherbes et rentrait à pied chez lui. Il lui vint une idée. Elle se glissa vivement dans sa chambre et se dissimula derrière une tenture. Elle l'entendit qui la cherchait à travers l'appartement. Elle demeura immobile, retenant son souffle. Il poussa la porte, s'assura qu'il était

seul, s'approcha de la cheminée, demeura une bonne minute en extase devant la photographie de Marion. Puis, comme s'il accomplissait un rite sacré, il se baissa et appuya ses lèvres sur le portrait. Ceci fait, il ressortit. Ginette, quittant sa cachette, apparut dans la salle à manger au moment où le traître y pénétrait en compagnie de Jeanne : « Mais où étais-tu donc? » Elle répondit du ton le plus naturel : « Dans ma chambre », et, pleine de rage haineuse, elle se rassasia de son embarras. A ce moment elle eût empoisonné Marion et l'eût regardée agoniser avec plaisir.

Il lui fallait en finir, être fixée. Puisque la surveillance directe ne donnait aucun résultat décisif, Ginette se dit qu'elle ferait parler Grantouvre. Il était quinteux, assez bavard et il ne pouvait manquer d'être indiscret.

Elle savait qu'après une courte promenade à pied dans Montmartre, le peintre était généralement de retour chez lui, rue Lepic, vers quatre heures. Elle s'y rendit. Félicité, qui lui ouvrit la porte, s'écria : « Madame tombe bien! Le docteur est précisément avec monsieur. »

En effet, Claude, séparé de Marion depuis six jours en vertu de leurs récentes conventions, et altéré de sa maîtresse comme on meurt de soif, était venu parler d'elle avec Fabius. La jalousie qu'il portait à Fabius s'était muée en besoin de

se rapprocher de lui, ainsi qu'il arrive aux grands passionnés. Ils célébraient tous deux à qui mieux mieux le charme, la grâce, l'intelligence de leur idole, quand la laide entra, armée de son face-à-main. Il y eut un moment de gêne et de stupeur.

— Bonjour, je vous dérange, dit Ginette en ricanant. Vous étiez en train, je parie, de vous conter vos bonnes fortunes.

— Vous n'y êtes pas, répliqua candidement Grantouvre. Nous parlions de cette pauvre Marion.

— Pauvre? Mais je la croyais riche, au contraire, depuis la disparition de Xavier. Une personne qui reconnaîtra à son fils cent mille francs le jour du mariage n'est pas pauvre.

Puis, se tournant vers Claude : « Je vois avec plaisir que tes malades te laissent quelque répit aujourd'hui. C'est amusant, n'est-ce pas, que nous ayons eu la même idée en même temps...?

— Cela n'a rien d'extraordinaire. Ça prouve que Grantouvre nous est également cher.

Le vieil artiste ôta son béret de velours, salua cérémonieusement. Il sentait bien, dans cette rencontre et dans la surprise de Claude, quelque chose d'insolite et d'inquiétant; il ne démêlait pas au juste quoi. Il se frappa le front : « Mais il faut que je vous montre mon dernier travail, sans que le modèle ait posé. Oh! ce n'est encore

qu'une ébauche. Je crois pourtant que l'essentiel y est. »

Il alla chercher une toile de moyenne grandeur, retournée sur un chevalet. C'était un portrait admirable de Marion, prise dans une minute de méditation demi-frivole, peinte en blond et noir sur un fond clair, idéale comme un Reynolds et réelle comme un Terburg. Tout être féminin, beau et jeune, tend à typifier le resplendissement insaisissable de la vie, à travers les fleurs, les enfants et les oiseaux gracieux et forts. Autour de lui flotte le nimbe de ce qu'il pourrait être, en étant parfait dans son style, ce qu'on peut appeler son au delà terrestre. Les vrais poètes découvrent et fixent cet au delà. Telle était Marion sur le tableau. Ginette en tremblait de colère et d'envie. Elle eut cependant la force de murmurer : « Exquise... tout à fait exquise... On a envie de l'embrasser, n'est-ce pas, messieurs? »

— Parle pour Fabius... dit le docteur.

Il se sentait remarquablement maître de lui. Ce dédoublement figé de son rêve lui versait l'orgueil et l'assurance. Il était fier de posséder presque à sa guise la rare beauté qui inspirait un grand artiste, d'animer ce chef-d'œuvre dans l'intimité. L'angoisse même de l'attente en était soulagée. Ginette n'y comprenait plus rien. Son allusion à la photographie n'avait pas porté et

elle se demandait si elle n'avait pas rêvé, l'autre matin, dans sa chambre.

— Vous avez bien vu?... demanda Grantouvre. — Alors rentrez chez vous, belle dame ! Voilà à quoi je m'occupe quand je suis seul.

Il replaça le portrait sur le chevalet. On eût dit qu'une vive lumière s'éteignait dans l'atelier. La conversation traîna. Ginette attendait le départ de Claude et Claude le départ de Ginette. Finalement, ce fut le savant qui prit congé. Méfiant, il demanda à sa femme : — Tu ne m'accompagnes pas?

— Non, fit-elle, je suis fatiguée et je reste encore une minute... si toutefois je ne dérange pas le maître.

— Mais comment donc, chère amie. Félicité va nous servir le thé.

Quand ils furent seuls : — « J'ai cru m'apercevoir, commença Ginette, que Marion est tout à fait consolée de la mort de Xavier ».

— Allons donc! — Grantouvre, malin, était déjà sur l'œil. — D'abord Xavier est seulement disparu. Il se peut qu'il revienne subitement.

Ginette haussa les épaules : « C'est ce qu'on raconte à toutes les veuves... »

— Et on a raison de le leur raconter, ne serait-ce que pour les faire se tenir sages.

— Je ne pense pas, — continua Ginette, re-

muant son thé avec sa petite cuiller, — que votre charmant modèle se tienne sage.

— Est-ce une hypothèse ou une observation?

— Les deux à la fois. Elle ne manque pas de tempérament. Voilà pour l'hypothèse. Elle donne sa photographie dédicacée à Palaiseau; voilà l'observation.

Elle se demandait : « Va-t-il, lui aussi, se trouver mal? » Mais Fabius répondit très simplement, tout en savourant sa boisson favorite :

— Qui ça, Palaiseau?

— Ah c'est vrai, vous n'êtes pas au courant Un affreux petit juif de bureaux militaires, costumé en bleu horizon.

— Alors c'est de la blague.

— Comment de la blague!

— Je connais Marion. Elle est incapable de s'amouracher d'un embusqué. C'est une bonne Française.

La laide n'en revenait pas et son nez en prenait l'inclinaison d'un mât de bateau courbé par la tempête : « Une bonne Française! Elle se fiche de la guerre comme de tout ce qui n'est pas sa boîte à poudre et son petit bâton de rouge. Quel illusionné vous êtes, mon bon Grantouvre! »

Le peintre détestait Ginette à cause de sa laideur et il était enchanté de constater qu'elle était devenue méchante. Cela corroborait ses idées sur le parallélisme du moral et du phy-

sique. Mais il fut tout de même estomaqué quand elle déclara brusquement : « — Je ne puis adorer une petite grue qui cherche à me souffler mon mari... Ta ta ta, vous ne remarquez pas son manège. Elle lui fait une cour discrète et tenace. Heureusement que je suis sûre de Claude. Que pensez-vous d'une mère de famille qui cherche à détourner de ses devoirs le futur beau-père de son grand garçon ?

— Si cela était, ce serait abominable assurément. Mais cela n'est pas.

Fabius parlait sincèrement. Ce faiseur de maximes implacables, ce faux désabusé avait toujours été victime de son cœur. Quand il aimait, il prêtait classiquement, à l'objet de son amour, toutes les vertus. Ginette poursuivit : « Vous êtes un aveugle volontaire. Vous ne voulez pas avoir sacrifié trois cent mille francs à la toilette et aux dessous d'une coureuse. »

Le vieillard, qui était assis, se leva. Il était devenu pâle de colère : « — Ma chère amie, vous passez la mesure. J'aime et respecte infiniment Mme Darmelle. Je ne vous permets pas de continuer sur ce ton... ou je me retire.

— C'est bon, c'est bon, gardez votre bandeau. Mais rappelez-vous notre conversation, quand vous serez en face de cette impeccable veuve, et ne soyez pas seulement sévère pour vos amis.

En redescendant la rue Lepic, Ginette songeait

qu'elle avait été trop vite en besogne et qu'elle n'était pas beaucoup plus avancée qu'auparavant. En outre, Grantouvre allait certainement avertir Marion, qui serait désormais plus méfiante. L'indignation est mauvaise conseillère et la franchise est toujours une erreur.

Ginette se trompait. Le peintre, atteint dans son affection la plus profonde, dans le repli de sa pudeur intime, par ces piqûres empoisonnées était résolu à garder le silence. La méchante une fois partie, il reprit sa toile, la plaça en pleine lumière, la regarda longtemps. Il lui parlait avec douceur : « N'est-ce pas que tu ne sais pas mentir, que cette bouche-là n'est pas trompeuse? N'est-ce pas que tu n'as rien d'une fille, ni d'une déséquilibrée? N'est-ce pas que je ne suis pas une vieille bête, d'adorer purement ta pure image? »

Le départ de François laissait sa fiancée en proie à une multitude d'appréhensions et de pressentiments. Elle comprenait qu'il se passait quelque chose de grave entre ses parents. Elle devinait que sa future belle-mère était en cause dans ce trouble conjugal. Mais, dans l'esprit des jeunes filles, tout demeure flou et indéterminé, même l'angoisse. Essayant de lire pour se distraire elle entendait, à travers sa lecture, des coups de feu, des plaintes, des gémissements. Elle apercevait, dans les profondeurs de sa médi-

ıtion, des paysages désolés aux arbres ébranchés ·u sciés par la mitaille, des étendues de dévas-ıtion. Son amour, privé de la présence réelle, onnait une flamme vacillante, bien que toujours ive, qui ne chassait plus les ténèbres. François ıi écrivait quotidiennement, de Chambéry, des ·ttres réconfortantes et généreuses; elle souf-·ait de ne pouvoir lui confier ce qui la tourmen-ıit, de se dire qu'elle ne pourrait jamais le lui onfier. Elle adorait son père, elle respectait sa ıère, elle chérissait Marion et elle se sentait ınpuissante à arrêter le drame prêt à se jouer ntre eux.

Chez l'homme, la satiété provoque le remords. Chez la femme, il survient sans cause appa-ente, comme le choc en retour du besoin de se évouer. Marion ne devait jamais oublier 'heure nocturne où, dans le silence de la mai-on et de la ville, lui apparut l'horreur de sa aute, de son pêché contre la fidélité et l'hon-ıeur. Elle avait rencontré Claude rue des Ombres, ıix jours auparavant. Jamais leur fusion amou-·euse n'avait été plus vive et plus complète, sui-vie d'un anéantissement doux comme la mort. ls avaient oublié là, pendant la courte immensité l'une heure, tout ce qui n'était pas leur double et nsatiable désir, revenu au balbutiement en-fantin. Rentrée chez elle, la jeune femme afin de uir le tête-à-tête avec sa mère, avait prétexté

un malaise et était restée au lit deux jours, sans autre pensée que *celle-là*. De temps en temps Mme Lebien entrait dans sa chambre et lui disait : « Il faut faire venir un médecin. » Marion ne répondait pas. Elle insistait : « Pourquoi pas le docteur Etiennant ? » En effet, c'était le seul qui eût pu quelque chose à une si étrange affection. « Laisse-moi, maman, veux-tu ? » — « Bien, mon enfant, à ta guise. » La vieille dame sortait, la bouche pincée, contente au fond de l'économie que représentait l'absence de médicaments.

Alors, les yeux grands ouverts, mais ainsi que dans les rêves, la malheureuse avait vu son mari, debout au pied de son lit et qui la considérait tristement. Il avait cette mine creuse, lasse et changée, qui est celle des soldats ayant peiné et souffert, la barbe pas faite, les regards lourds de reproche et pleins de larmes. Il secouait la tête plusieurs fois, comme pour dire : « C'est toi qui as agi de la sorte ! » En même temps elle sentait, sur tous ses membres, la flamme des baisers frénétiques de l'autre, son cœur partagé entre ce feu et cette amertume. Elle se retournait, faisant « oh », gémissante, la face enfouie dans son oreiller, préférant les ténèbres éternelles à une telle image, sans chasser l'image. Elle se levait, pieds nus, revêtait une robe de chambre, se jetait à genoux, essayait de prier. Ses lèvres coupables murmuraient

achinalementles syllabes consacrées, qui n'ap-
ortaient point de baume à son âme. Il n'y avait
oint en elle assez de foi pour surmonter
mour humain et la détresse qui en résulte.

« Si j'étais musicienne ou poète, je me déli-
rerais de ce tourment ! » Mais elle ne connais-
it d'autre musique que celle de la voix de
laude, d'autre poésie que l'enivrement de la
ossession, puis du souvenir de la possession
ar Claude. Voilà que cette magie se changeait
a torture. Xavier mort se dressait entre elle et
on amant, lui défendait de persévérer et lui
rdonnait de rompre. Elle implorait son mari :
J'en mourrai... je ne puis pas... pardonne ! »
ui, ne pouvait pardonner, du moment qu'elle
e renonçait pas. Ce n'était point une halluci-
ation, ni une apparition, ni quoique ce fût de
urnaturel. C'était comme une réalité intérieure,
omme une reformation de l'être trahi et dis-
aru, par toutes les parcelles de la mémoire,
endant que les ardentes caresses de Claude...
Elle se recouchait.

La pécheresse ne pouvait dormir, malgré sa
atigue. Déchirée entre son mari et l'autre, se
appelant le goût de leurs deux bouches, l'in-
lexion de leurs deux voix, la pression tiède de
eurs deux corps, composée elle-même de deux
ersonnes qui n'arrivaient plus à se rejoindre
et qui se détestaient, elle ne trouvait ni une

position ni une pensée qui lui apportât le repo
Elle se rappela que Claude lui avait parlé d'u
bain très chaud, comme d'un apaisement infa
lible. Elle se releva, alluma le gaz, fit chauff
de l'eau, passa dans son cabinet de toilette,
dévêtit complètement, se glissa, sans s'admire
dans la baignoire à demi pleine, au-dessus
laquelle flottait une vapeur. Bientôt en effet el
fut soulagée. C'est-à-dire que sa pensée devi
distraite et vague, comme une voluptueuse av
nue, au bout de laquelle il n'y avait plus qu'u
silhouette confuse, mêlée de Xavier et de Claud
L'eau se refroidissait, l'angoisse la reprit,
l'idée qu'elle ne reconquerrait peut-être jama
son unité intérieure, qu'elle serait toujours
simultanément habitée par un mort et un vivan
Elle les prenait en grippe tous les deux. Néa
moins Claude lui apportait un bouquet de ros
enchantées ; elle en respirait une et retrouva
pour lui son infinie tendresse, avec l'envie
sentir, sur sa peau humide, ses mains nerveuse
Elle se réveilla.

Elle s'était assoupie dans le bain. Quelle heu
pouvait-il être ? Trois heures du matin : « Pourv
que maman n'ait rien entendu de tout ce remue
ménage. » Elle se sécha avec un peignoir froi
Ce qu'elle éprouvait maintenant, c'était un vi
lent dégoût d'elle-même. Ce corps, dont ell
était si fière, lui paraissait irrémédiablemer

souillé, comme un prétexte à maux sans nombre. Elle enviait celles qui ont le courage de se tuer, de partir vers le seul pays où l'amour ne s'accompagne pas de la honte. Si elle avait pu pleurer, cela lui eût fait du bien. Mais elle avait les yeux secs et la sensibilité comme tarie dans un four.

A force de réfléchir et de se scruter, elle en arriva à cette conclusion que cette crise de remords tenait à la trop longue occlusion d'un pareil secret dans son cœur. Elle ne voulait point se confesser, par peur d'une pénitence qu'elle prévoyait trop et qui eut été au-dessus de ses forces. A une seule personne elle pouvait faire l'aveu de son cher supplice, à Grantouvre. Il était bon, indulgent, il l'aimait. Elle allait donc le faire souffrir. Mais il ne lui était pas possible de passer une seconde nuit pareille à celle-ci et elle avait la certitude de se délivrer par la confidence.

Sa résolution une fois prise, elle envisagea plus froidement la situation. Il était invraisemblable que Ginette ne cherchât pas à fixer ses soupçons. Il était invraisemblable, si leur liaison durait, qu'elle ne la découvrît pas un jour ou l'autre. Telle que la connaissait Marion, elle ferait alors un scandale. De ce scandale il sortirait quelque chose d'autre que ce qui était maintenant et qui n'était plus tolérable.

— Mais ton fils, qui est soldat, que la mort

menace, et qui est fiancé à la fille de cette femme trahie par toi !

A cette objection, elle ne trouvait point d'autre réponse que celle-ci : « Je meurs si je me sépare de Claude. Mon enfant ne peut vouloir ma mort. Jeanne l'aime. Un amour vrai triomphe de tout. » Elle puisait ainsi, dans son égoïsme, quelques étincelles d'espérance.

Grantouvre travaillait à son portrait, quand elle entra, les yeux agrandis par les veilles, le corps brisé, et d'une beauté plus émouvante encore qu'à l'ordinaire. Il sursauta comme un homme pris en faute et balbutia quelques compliments peu intelligibles. Mais elle n'avait pas le cœur aux fadaises.

— Cher Fabius, je viens chez vous pour retrouver le calme de l'esprit. Depuis quelques jours, je ne vis plus, je suis sur le chemin des pires résolutions. Ecoutez-moi sans m'interrompre, je vous en supplie.

Il comprit que cette mauvaise bête de Ginette avait dit vrai et il s'apprêta au supplice, les yeux fixes, sa palette à la main, impassible en apparence, bien que sa main tremblât légèrement

— Vous m'avez donné, mon ami, des preuves éclatantes de votre affection... La dernière... soit, je n'insisterai pas. Mais il faut bien que vous compreniez pourquoi je vous ai choisi

comme mon confident, presque comme mon confesseur. Le poids est trop lourd, je ne puis plus le porter toute seule, je dois le partager avec quelqu'un. Rendez-moi ce suprême service d'en prendre la moitié.

Il murmura : « Soit, parlez... »

C'était la première joie de Marion, après ces heures d'agonie. Elle se jeta à genoux, se rapprocha du vieillard, mit sa délicieuse petite tête de vierge effarée sur son épaule et, de tout près, à voix basse, telle un enfant qui avoue sa faute : « Je suis, depuis plusieurs semaines, la maîtresse de Claude. Je suis une misérable. Je voudrais disparaître. Je n'ai plus la force de le quitter. Je suis déshonorée, je suis perdue. »

Il avait subi, mieux qu'il ne l'eût pensé, le choc de ce qui n'était plus pour lui une révélation. Il se garda de tout reproche et demanda, presque sans émotion : « Comment cela est-il arrivé? Racontez, dites, dites tout... »

Elle obéit. Ce récit qu'elle jugeait impossible une heure auparavant, elle le faisait avec facilité et volubilité, donnant les détails, nommant la rue des Ombres, sans retenue, sans réticence, presque sans pudeur. Ce qui est dur pour l'amoureuse, c'est de commencer à parler ouvertement de son amour. Une fois lancée, on ne l'arrêterait plus. Grantouvre, d'abord peiné, puis indigné d'une passion aussi débridée et franche, presque

animale, était maintenant intéressé par l'aventure sentimentale et sensuelle. Elle lui rappelait sa jeunesse, un trouble analogue, les grands remous de la conscience, qui laissent entrevoir les abîmes du monde intérieur, avec leur flore et leur faune inconnues. Il avait la main sur la nerveuse épaule secouée de sanglots. Recevoir un pareil aveu, c'était encore une façon détournée et triste de posséder celle dont il avait tant rêvé, de la tenir un moment palpitante et prostrée. Il était, en cette minute, tellement important aux yeux de cette fille d'Eve qu'il ne pourrait plus déchoir. Il compatissait à son chagrin. Il eût voulu être à la place de Claude et il éprouvait un soulagement à n'y pas être. Il se sentait indulgent, dévoué, désintéressé, semblable à l'image qu'elle s'était faite de lui et qu'elle précisait en s'accusant.

Quand elle eût achevé, dans un torrent de larmes, il la releva, la baisa au front, lui prit les mains et entreprit de la rassurer. C'était la partie la plus difficile d'une si touchante comédie sentimentale, car le seul résultat de la crise de sincérité de Marion était d'avoir décuplé l'amour de Fabius. Ayant appartenu à un autre, descendue de son piédestal, elle lui semblait plus proche de lui, plus désirable. Un ingénu « pour quoi pas moi » flottait au fond du blâme moral qu'il s'efforçait d'infliger à ces amants du temps

de la guerre. Cette guerre elle-même, qui chargeait leurs consciences de scrupules en surcroît, pouvait aussi leur être une excuse, puisqu'elle bouleversait tout et jusqu'à la notion du devoir conjugal et amical.

— J'ai fini, — dit Marion, baissant la tête, écartant les bras, comme quelqu'un qui lâche une pierre dans un gouffre. — Vous savez ce qu'il en est. Que me conseillez-vous ?

Elle eut peur qu'il n'eût compris et elle précisa : « Que dois-je faire? »

— Si je vous répondais « rompre », vous me répéteriez que c'est impossible. C'est pourtant la seule issue, ma pauvre Marion, puisque vous ne pouvez épouser Claude.

— Je puis, d'un jour à l'autre, être fixée sur la mort de mon mari.

— Mais votre fils...

— Hélas, c'est là le pire obstacle! Oh! trouvez le moyen, Grantouvre, je vous en conjure! Aidez-moi à sortir de cet étau...

— Ce serait à Claude à avoir du courage pour vous deux. Mais je pressens que cet illustre médecin est sans énergie vis-à-vis de lui-même.

— J'ai fait tout ce qu'il faut pour anéantir cette énergie, qui se serait tournée contre moi. Je ne puis donc lui en vouloir.

— Quand Ginette saura..

— Tant pis!... gémit Marion. Ginette est un être

sans miséricorde. Il n'y a pas à plaindre Ginette.

— La plaindre, non. Mais la redouter. Dieu sait ce dont elle est capable !

— Ah, puisse-t-elle me tuer! Ce serait la meilleure solution.

Ce cri était sincère. Le grand artiste en fut remué. Il constatait, une fois de plus, l'inutilité des paroles, des avertissements et des conseils. L'humanité était une sarabande mêlée de faibles et de fous, qui ne s'amusaient de temps en temps à jouer les sages que pour donner plus de prix à leurs débordements. A partir de là, il se répandit en consolations vagues, comprenant que le but de la visite et des confidences de Marion, c'est-à-dire la délivrance morale, était atteint. Il lui avait servi de déversoir. Elle ne désirait de lui pas autre chose. Quand elle le quitta, il se rendit compte qu'il avait été, une fois de plus, dupe de son cœur. L'amie était illusoire, mais il lui restait le portrait.

Les mois étincelants de juin et juillet se passèrent dans ces alternatives de délire sensuel, de scrupule et de désespoir, par lesquelles les rencontres de Marion et de Claude gagnaient en ardeur et en profondeur. Environnés de craintes, sentant leurs déplorables joies à la merci d'un accident ou d'une indiscrétion, ils faisaient servir ces transes à l'amour. La guerre mettait autour de leur secret une atmosphère d'orage,

une perspective de sang et de sacrifice, comme jadis aux victimes de la Terreur. Ils se réfugiaient l'un dans l'autre. Jamais le docteur Etiennant n'avait déployé une pareille activité, jamais son dévouement à ses malades, sa fièvre de recherches n'avaient été plus sincères. Marion correspondait presque chaque jour avec son fils, qui faisait son instruction militaire dans les Alpes ; elle communiquait les lettres de François à Jeanne, elle se forçait à voir Ginette et à sortir, comme naguère, en sa compagnie. Les deux femmes parlaient de choses banales, indifférentes et jamais la moindre allusion n'était plus faite par la laide aux incartades possibles de son mari. Chacune des deux était entrée dans la dissimulation, comme dans une seconde nature, au point qu'il leur arrivait d'oublier en commun leurs griefs et leurs motifs de méfiance. C'est ainsi que les situations les plus fausses tendent toujours vers un certain équilibre, où l'inertie contrebalance la révolte et l'hypocrisie la pire haine. Il est rare que les humains aillent au bout de leurs passions, ou de leur penchant. Les vicieux eux-mêmes connaissent ces rémissions étranges, où l'anormal et le normal arrivent à une sorte de compromis. C'est en vertu d'un phénomène semblable que des situations dramatiques, en apparences inextricables, se dénouent sur place par l'affaissement des

protagonistes, ou la fonte spontanée des empêchements. Il n'y a pas, Dieu merci, que la nuit et la mort pour arranger, du moins en apparence, presque tout.

Au commencement d'août, Ginette partit avec Jeanne pour le bord de la mer normande, Claude restant d'abord à Paris, à cause, dit-il, de ses occupations. Marion et sa mère avaient loué une villa à Ville-d'Avray, non loin des étangs. Ginette ne pressa point son mari de venir la rejoindre, ainsi que chaque année. Elle comptait sur le relâchement des vacances pour lui faire commettre, à la longue, quelque imprudence ou distraction décisive. Elle ne se trompait guère.

Délivrés de leur plus dangereuse surveillance, les amants résolurent de se voir quatre fois par semaine. Ce fut une période de délices. Marion sautait dans le train, après le déjeuner, descendait à la gare Saint-Lazare, et en dix minutes, par le métro, se trouvait rue des Ombres. Elle et lui avaient renoncé au rite obligatoire du taxi-auto. Ils demeuraient ensemble jusqu'au soir, où la jeune femme repartait pour Ville-d'Avray, où lui s'en allait prendre son repas n'importe où. Ils n'osaient pas encore se montrer dans un restaurant, bien que ce leur fût une souffrance d'être limités à l'essentiel et de n'avoir aucune vie innocente en commun. Mais ils découvrirent

un beau jour que rien n'empêchait Claude de venir, après son ambulance, à Ville-d'Avray et de dîner chez Cabassus, en compagnie de Marion. Car Mme Lebien, de crainte d'avoir à payer la douloureuse, refusait systématiquement de manger hors de chez elle.

Ils se faisaient une fête de cette partie, en apparence inoffensive, qui leur donnerait, pendant une heure, l'illusion de la liberté. Mais, dans la salle de la gare Saint-Lazare. Claude vit venir à lui un grand gaillard joyeux, sa valise à la main. C'était le chasseur alpin François, en permission de quatre jours, qui allait surprendre sa mère et sa grand'mère. Le savant dissimula sa mauvaise humeur, engagea vivement le jeune homme à aller retrouver sa fiancée et Ginette en Normandie. Puis on parla des dernières et vaines démarches, faites en Suisse et en Espagne, pour avoir des nouvelles du disparu. Le disparu! Claude chassait le plus possible la pensée de son ex-ami, qui lui faisait monter au cœur une bouffée de honte et d'amertume. Il avait pris en grippe sa mémoire et il sentit que ce mauvais sentiment s'étendait maintenant au fils de Xavier, au futur gendre. Il le dissimula de son mieux. Sa rancœur augmenta quand il vit Marion tout heureuse de la permission de son fils et n'ayant pas l'air de regretter sa soirée perdue pour l'intimité amoureuse. Le dîner chez Cabassus prit

ainsi, dès le potage, un tour familial, qu'il devait conserver jusqu'au dessert. Le soldat bavardait, bavardait. Sa mère buvait ses paroles, le regardait avec adoration, se souciait aussi peu de l'amant, réduit au rôle de tiers importun, que s'il n'avait pas existé. Le lac lui semblait maussade, sa ceinture de forêts presque hostile. Ce fut pis quand François, ne se gênant pas pour le vieil ami, qui était déjà à ses yeux un beau-père, rappela, tout ému, ses souvenirs d'enfance entre papa et maman, raviva le souvenir de Xavier, exprima son espoir indéracinable de le revoir :
— Je n'y croyais plus, mais les lettres de Jeanne m'ont rendu confiance. Claude, dites à maman qu'il reviendra.

— Evidemment, tout est possible.

— C'est certain. Jeanne a vu ce retour en rêve et ses pressentiments ne la trompent jamais. Maman si cela arrivait, comme nous serions tous heureux!

— Ah, mon chéri, le ciel t'entende!

Elle regarda Claude comme pour dire : « Je ne puis cependant pas le détromper! » Mais lui, mécontent, détourna les yeux. Il se sentait loin, très loin, de cette trop habile comédienne, si habile qu'on ne savait plus bien où était sa sincérité. Le jeune homme étant allé, après le dîner, finir la soirée avec sa grand'mère, le médecin donna libre cours à son mécontentement et fit

une scène à sa maîtresse : « Je regrette vraiment d'être venu.

— Tu aurais pu repartir. La situation, en effet, était fausse et désagréable.

Ce ton poli lui déplaisait. Il tambourinait nerveusement la table de ses doigts, se leva : « Bonsoir. Je reviendrai quand je serai sûr de te trouver seule. »

— Pouvais-je prévoir l'arrivée de mon fils... de ton beau-fils, méchant?

Le « méchant » fit qu'il se rassit, puis, sous la pression d'un petit pied fin et cambré, se calma. Néanmoins il en garda une dent à François, à Mme Lebien et à Ville-d'Avray.

Laissant Jeanne pour quarante-huit heures en Normandie, Ginette débarqua brusquement à Paris, sans prévenir personne, dans la seconde quinzaine d'août. Elle tomba chez elle boulevard Malesherbes, à trois heures de l'après-midi, alors que ce n'était pas jour de consultation et que Claude était absent. Elle ne questionna ni le vieux valet de chambre, ni la cuisinière, qu'elle supposait gavés de pourboires et stylés par Monsieur. Mais elle se livra à une inspection minutieuse de l'appartement, surtout du bureau de son mari. Elle en connaissait toutes les cachettes possibles. Elle n'y découvrit rien de suspect. Décidément, il était sur ses gardes. Passant de là au cabinet de toilette, elle examina

l'armoire aux vêtements. Dans la poche de côté d'un paletot de demi-saison, elle trouva tout à coup un gant de femme. Il avait la pointure et le parfum de Marion. D'ailleurs elle le reconnaissait pour l'avoir vu aux mains de son amie. C'était déjà quelque chose de plus qu'un soupçon, même confinant à la certitude. Elle mit de côté cette pièce à conviction. Par un hasard singulier Claude, ayant une observation à rédiger, dînait chez lui ce soir-là. Il fut désagréablement surpris de trouver Ginette installée, alors qu'il sortait des bras de l'autre. Elle ne parut pas remarquer son trouble. Elle s'informa même de la santé de ces dames, de leur installation à Ville-d'Avray, du deuxième passage de François, revenant de Normandie, des résultats définitivement négatifs des recherches quant à Xavier et de quantité de choses indifférentes. Le savant répondait avec application, cherchant à ne pas se couper, rassuré sur l'aveuglement de sa laide, dont il connaissait cependant la fourberie. Au dessert il était aimable et presque galant. Elle repartit le lendemain et il poussa un soupir de soulagement. En effet, plus le temps passait, plus il jouissait du contact physique et moral de sa ravissante maîtresse et plus la dissimulation lui devenait intolérable. Tout ce qu'il avait de meilleur et de plus riche en lui appartenait à Marion. Il ne restait plus pour Ginette que le

mensonge et l'hypocrisie. Le partage est impossible à l'amour sincère.

Au début de septembre, il dut cependant aller rejoindre sa femme et sa fille, qu'il ramena à Paris trois semaines après. Ce sevrage des baisers de Marion fut pour lui un supplice atroce, un vide immense, comme une défaillance prolongée de l'âme. Promenades, lectures, rêveries sur la plage, conversations de Jeanne, silences de sa mère, tout le ramenait à celle qui le tenait par toutes ses fibres, dont il avait comme l'empreinte tiède le long du corps et la saveur sucrée sur les lèvres. Il rêvait chaque nuit qu'elle lui échappait. Il se réveillait en sursaut, auprès de sa morose compagne à peau rêche, ainsi qu'au fond du Purgatoire, dans la région des corvées indicibles. Sa bien-aimée et lui ne devaient pas s'écrire, car c'est par la correspondance que fuient les secrets les mieux gardés. Il en arrivait à passer et repasser, — pour calmer sa fièvre par l'illusion d'une illusion, — devant le bureau de poste du village, où eût pu parvenir, sans leur convention réciproque, une lettre de sa blonde aux yeux gris bleu.

Enfin, ce fut la rentrée à Paris. Le surlendemain Ginette surveillait la pose d'un nouveau bahut moyen âge dans l'antichambre, quand on sonna. C'était un chauffeur d'automobile, qui tenait un parapluie à la main.

— Le docteur a oublié ça tantôt dans ma voiture.

— Venez, mon ami..., dit Ginette, prise d'un pressentiment.

Une fois à l'abri de la curiosité des domestiques, elle remit au brave homme un billet de vingt francs et demanda avec beaucoup de calme : « Vous connaissez donc le docteur ?

— Parbleu. Il a soigné mon frère Grégoire à Beaujon. Je l'ai remis tout de suite, mais lui pas. Ça se conçoit, il voit tant de monde. C'est comme un ministre.

— Où l'aviez-vous conduit ?

— Rue des Ombres, aux Batignolles, chez un malade, bien sûr.

— Vous ne vous rappelez pas le numéro ?

— Non, mais la rue est courte. C'est un petit hôtel dans les numéros pairs. Madame est trop généreuse. Bien le merci, madame, et bien le bonjour au docteur, de la part du frère à Grégoire.

Ginette savait ce qu'elle voulait savoir. Dès le lendemain, elle était en faction rue des Ombres et, dissimulée chez la mercière, ennemie de la femme de ménage, elle voyait, après une longue attente, son mari sortir de l'hôtel, suivi, au bout de quelques minutes, de Marion.

CHAPITRE V

LA FLÈCHE EMPOISONNÉE

Octobre 1915.

— Non, je t'en prie, pas aujourd'hui.

Marion écarta doucement Claude de la main, puis, lisant l'étonnement dans ses yeux vifs : « François est parti la nuit dernière pour la ligne de feu. J'ai besoin de tendresse plus que d'amour. Console-moi, toi qui sais si bien persuader. »

Ils s'assirent côte à côte, comme un vieux ménage. Au dehors, un vent d'automne, aigre et précoce, émondait les arbres de Paris. Les deux amants sentaient, autour et au-dessus d'eux, quelque chose comme une menace invisible. Au lieu de parler de François, qui ne l'intéressait qu'à travers Jeanne, le savant revint à Ginette, dont le changement complet l'intriguait : « Tu sais combien elle était jalouse. Sa jalousie a cessé brusquement. Grantouvre m'avait laissé

entendre qu'elle se méfiait de toi et de moi, que je devais prendre beaucoup de précautions. Je prenais donc beaucoup de précautions. Celles-ci sont devenues inutiles. Notre ménage présentement est au calme et, n'étaient sa laideur et son rire, je la trouverais presque supportable.

— C'est qu'elle prépare quelque chose, fit Marion en serrant les épaules, car elle est étonnamment dissimulée. Je me demande quoi. Je me demande aussi ce qu'elle a deviné, observé ou conjecturé.

— Elle a compris que j'avais un sentiment pour toi. Elle est à cent lieues de nous croire amants. Telle que je la connais...

Il n'acheva pas sa phrase. Marion, d'un geste charmant, appuyait sa tête sur son épaule et murmurait câlinement : « Je suis bien ainsi, ne pense plus à ta mégère. Figurons-nous que nous sommes mariés, que toutes les heures du jour et de la nuit nous appartiennent, que nous pouvons tout mettre en commun. Tais-toi, je rêve. »

Elle fixait, en effet, un point dans l'espace, comme quelqu'un qui recueille goutte à goutte l'angélique douceur du silence, dans la paisible confrontation des âmes. Il se gardait de la déranger, méditante et fine, sa chérie. Il songeait que leur passion mutuelle serait sans doute la cause de beaucoup de larmes et de bouleverse-

ments familiaux, mais qu'elle en valait la peine, qu'elle le payait de tout par avance. Celui là a-t-il vécu seulement qui n'a point connu la douce joie de fondre et de disparaître dans la personnalité de son amie, de s'éparpiller en parcelles sensibles, dont chacune va rejoindre et augmenter sa congénère, comme une flamme multipliant une flamme?

— Marion.

— Claude?

— Tu ne regrettes rien?

— Rien. Je n'ai même plus aucun remords. Il n'y a pas longtemps. Depuis quelques jours. Mon remords, qui me cuisait cruellement parfois, a disparu sans raison. Je me suis dit que nous avions été poussés l'un vers l'autre par quelque chose de plus fort que nous.

— ... Et à quoi nous n'avons guère résisté. Comment aurions-nous fait! Mon cœur t'appelait si fort, quand je t'apercevais, que je me demande encore par quel prodige les autres ne l'entendaient pas. Sans la guerre, sans la disparition de ... — il évita de prononcer le nom — nous serions-nous retrouvés quand même?

— Plus tard peut-être, mais sûrement retrouvés. Avec plus de peine et d'hésitations encore, mais sûrement retrouvés. Notre histoire, bien-aimé, n'est pas une aventure banale, une poussière que chasse le vent du soir, un

refrain que remplace un autre refrain. C'est une grande et mystérieuse réalisation, qui doit féconder ton génie par la toute petite graine qu'est Marion; c'est une faute, sans doute, mais qu'éclaire un lointain rayon providentiel.

Ainsi divaguaient-ils côte à côte, frissonnants et dévoués, tels deux enfants perdus. Claude n'avait plus aucun orgueil. Elle était dépouillée de toute vanité. Ils se sentaient humbles et maniés par une force implacable. Leur ton devenait grave et doux. Au delà de la possession charnelle, une perspective nouvelle d'étreinte psychique, presque dolente, leur versait un baume singulier comme, quelques heures avant, à ceux qui vont mourir de la poitrine. C'était une double et suave euphorie, un écoulement délicieux de tout le sang d'images fraternelles.

— Allons, il faut partir... Laisse-moi, Claude, je t'en prie, il est tard.

Il sourit : « Le lit n'est même pas défait. La femme de ménage va penser que nous sommes fâchés. »

Le charme était rompu. Ils prirent un rendez-vous assez rapproché et se séparèrent. Marion, en sortant de l'hôtel, avait peur. Elle marchait vite et se retournait tous les dix pas. Mais personne d'autre que son destin ne la suivait. Elle prit un taxi-auto, afin d'être rentrée plus vite. La concierge l'attendait sur le pas de la loge :

« Madame, le facteur vient d'apporter ceci... j'ai lu sans le vouloir... Ah madame, mon Dieu! madame, quel bonheur! »

C'était une carte postale, au formulaire rédigé d'avance, venant d'Allemagne, du camp de prisonniers de Schultzen. Elle annonçait laconiquement que le capitaine d'artillerie Xavier Darmelle était vivant et envoyait son tendre souvenir à sa famille. Le timbre ennemi portait la date du 1er septembre 1915. La lettre avait mis, par conséquent, plus d'un mois à parvenir à destination, par la Suisse.

— Oh oui, quel bonheur! répéta Marion.

L'annonce de sa condamnation à mort ne lui eut pas fait plus d'horreur que ce bonheur-là. Elle se sentait instantanément pleine de cendre et, comme elle pensait vite, elle imaginait la joie d'une telle nouvelle sept mois auparavant. Ce qui l'effrayait le plus, sur le moment, c'était la perspective de la comédie qu'elle allait avoir à jouer, vis-à-vis de son fils, de sa mère, de sa belle-mère, de tous leurs amis. Elle en était écœurée d'avance. L'image de Xavier mort venait souvent la troubler. Mais l'image de Xavier vivant était, en réalité, beaucoup plus terrible. Tout en montant l'escalier elle se répétait : « Au-dessus de mes forces! » Néanmoins elle se composa une attitude d'étourdissement par l'excès de joie, grimaçante dans les profon-

deurs, dont elle essaya tout de suite l'effet sur la femme de chambre qui vint lui ouvrir : « Ah Fanny, monsieur est vivant... Ah, je n'en puis plus. C'était inespéré! » Fanny leva ses vieux bras au ciel et poussa tous les « C'est-il, Seigneur, possible!... Pauvre bon cher monsieur! » de son âge et de sa condition. Tenant toujours la carte postale à la main, Marion appelait : « Maman, maman! »

— Voilà, mais qu'y a-t-il? » fit Soif d'Égards apparaissant, l'air déjà compassé, un faux chignon blanc à la main.

— Tiens, lis!

Mme Lebien lut et devint pâle. Elle se croyait débarrassée de son gendre à jamais et voilà que ce gendre repassait, comme le spectre de Banco. C'était une insolence de plus qu'il lui faisait. Elle surmonta à peu près sa fureur, pinça les lèvres et dit: « Eh bien, te voilà satisfaite. Il faut prévenir *son* fils et *sa* mère. » En même temps, elle dirigeait sur la jeune femme un regard investigateur, car elle n'avait pas été sans faire, les derniers temps, certaines remarques.

Marion sentait la curiosité maternelle. Elle n'avait qu'une chose à faire, qui noierait tout : fondre en larmes. Elle le fit de bon cœur, avec un chagrin nullement dissimulé, qui rasséréna un peu Mme Lebien : « Ma pauvre petite, ma pauvre chérie » répétait-elle, en lui promenant

sa main, une petite main froide et sèche, sur les tempes. Elle attendait un aveu complet. Il ne vint pas ; mais, sans paroles, les deux femmes s'étaient comprises et c'était un soulagement, pour la bienveillante belle-mère de Xavier Darmelle. Elle en tira une moralité, qu'elle énonça avec contentement : « Voilà le pire de cette affreuse guerre. On ne sait ni qui vit, ni qui meurt. » Puis, avec férocité : « Dans quel état va-t-*il* nous revenir, saperlipopette! » Là-dessus, incapable de dissimuler plus longtemps sa rage, elle tourna les talons.

— Si Claude était là, il me dirait : « Sois ferme. » Nous verrons plus tard.

Cette image rendit quelque courage à la déveuvée. Elle organisa aussitôt la divulgation de l'extraordinaire aventure : lettre portée à Ginette, qui préviendrait son mari et Jeanne. Télégramme à François. « Comme il va être heureux, pour de bon, lui, le cher petit! » Visite immédiate à Mme Darmelle. Dans cette abolition du deuil, il fallait penser à tout, comme dans le deuil. Le vide mental, comparable à une effraction de la nuit dans le cerveau, qui avait effrayé Marion, se dissipait peu à peu. Elle retrouvait les lignes simples de sa conduite et de son inconduite. Il est plus aisé, dans une telle circonstance, d'écrire que de parler. Son mot à Ginette, sa dépêche à François ne lui coûtèrent pas. Res-

tait le plus dur. Dans le métro qui la menait rue d'Assas, elle se remémorait la visite, exactement inverse, qu'elle avait faite à « la camarde » quelques mois auparavant, au temps de son innocence. Elle songeait surtout à Claude, au coup terrible qu'allait lui porter la nouvelle. Ces deux ordres de réflexions couraient devant elle en sens inverse, ainsi que les lignes du paysage aperçues par la portière d'un train express.

La corvée se trouva simplifiée par le fait que Mme Darmelle avait reçu, par le même courrier une carte postale, exactement semblable, du camp de Schultzen. Sa joie très réelle et très forte, car elle adorait son fils, était combattue par son besoin de calamité et de deuil. Elle se disait aussi qu'il lui faudrait renoncer à son crêpe et retirer le ruban noir qui entourait le portrait de Xavier. Ces préoccupations, jointes au désir de prononcer les paroles convenables et rituelles firent qu'elle ne remarqua pas l'égarement de sa bru. Elle l'embrassa vigoureusement et plusieurs fois, comme à Guignol, en versant de grosses larmes rondes, semblables à des billes d'agate poussiéreuse. Elle soupirait : « La carte ne dit rien de sa santé. Pourvu qu'il ne soit pas très malade que nous n'ayons pas le suprême message d'un moribond ! Car les formules ne sont pas de sa main. à moins que son écriture n'ait beaucoup changé Elles sont d'un camarade ou d'un geôlier. »

On confronta les deux cartes postales. Les ·ois lignes, tracées nerveusement, d'une plume ·emblante, le trait même qui barrait les for- ıules inutilisées, étaient bien de l'écriture de .avier, mais dissimulées ou altérées. Il en résulta es considérations, sur le graphisme des prison- iers et leur alimentation précaire, qui permi- :nt à Marion de penser à autre chose, tout en onnant son assentiment au flot de remarques : la camarde. Or, celle-ci, à peine tirée du :gret éternel quant à son fils, commençait à ıtrevoir le regret éternel quant à son petit-fils ppelé au feu et tressait déjà sa couronne mor- ıaire. En phrases convenues, d'un miel cras- :ux, elle associait « la chère petite fiancée » au :uil éventuel de la disparition de François. Si en que Marion irritée : « — Ma mère, je vous ı prie, taisez-vous, ne portons pas malheur à :s enfants!

— Malheur! — s'écria Mme Darmelle, sur un n bien différent. — Ai-je porté malheur à son :re, en le pleurant comme je l'ai fait, en me dé- ılant comme je l'ai fait, en renonçant même à :spérance? Ma chère petite, j'admire votre ıpassibilité; souffrez que je ne la partage point.

— Il faut que je parte, — se répétait Marion, — ıtrement cela va tourner à l'aigre.

Elle n'en avait pas le courage. Soudain ses ımbes se dérobèrent sous elle. Elle venait

d'entrevoir à nouveau l'inextricable fourré des complications qu'amènerait le retour de Xavier. Car la guerre finirait un jour, il reviendrait, et ce serait le signal d'une foule de catastrophes.

— Et Grantouvre!

Elle avait oublié Grantouvre. Ce nom et ce qu'il évoquait lui donnèrent l'énergie de prendre congé. Elle voulait se débarrasser à tout prix et tout de suite de cette dernière cérémonie. Au moins, n'aurait-elle pas, chez le veillard, à garder son masque, puisqu'il était au courant. Elle remonta dans le métro, rempli d'une foule qui la bousculait, la comprimait contre la portière. Un embusqué, qui ressemblait à Palaiseau, vêtu comme lui, d'un brillant uniforme bleu aux boutons de corozo, en profitait pour se coller à elle. La jeune femme écarta le malotru.

Fabius Grantouvre retouchait, avant le dîner, une petite esquisse d'un modèle montmartrois, mais il ne pensait, bien entendu, qu'à Marion. Quand celle-ci parut, il jeta un cri d'heureuse surprise. Elle lui tendit la carte. Avec une belle insouciance, il manifesta aussitôt une joie d'enfant, où entrait l'espérance d'une rupture amoureuse, sur laquelle il ne comptait plus. La vue de sa visiteuse muette, prostrée, franche dans sa douleur, le ramena au dur sentiment du réel.

— Alors, vous ne l'aimiez donc plus du tout?

— Naturellement... sans cela...

Cette question la stupéfiait. L'enfantillage de ce grand artiste était extraordinaire. Il soupira : « Oh, mon pauvre Xavier, si tu pouvais te douter! »

— Excusez-moi, Grantouvre, mais c'est Claude Etiennant que je plains. Ah! j'étouffais, j'étouffais, cela me soulage de parler librement!

Elle se laissa tomber, plus qu'elle ne s'assit, sur un canapé bas, dans un coin du vaste atelier. De nouveau elle était menue et adorable, tanagréenne au possible. De ses lèvres brûlantes sortaient des blasphèmes entrecoupés, que lui dictait Vénus Inexorable, Vénus pour qui le corps compte et que les vicissitudes de guerre ne font pas taire, puisque après tout elle a la charge de semer les générations de remplacement.

— Je le déteste... Ce n'est pas lui mon compagnon. C'est Claude. Même quand il sera là, j'appartiendrai à Claude, je resterai à Claude... Ma tête se perd. Je deviendrai folle. Au secours, Fabius, au secours!

Dramatique était cet appel proféré à voix basse, comme sous une pierre pesante. Le peintre crut à une crise de nerfs. Il s'approchait d'elle, avec les gestes compatissants du verseur d'eau de mélisse. Elle l'écarta d'un rire sauvage, infernal : « Va-t'en... Tu me dégoûtes aussi, puisque tu as envie de moi, qui suis à

Claude. Ah! ah! tu te figurais m'avoir pour de l'argent... Cent mille francs!... Tes toiles valent cent mille francs. Marion, vieil homme, vaut davantage. Tu m'as peinte, mais tu ne me connais guère... »

Il demeurait embarrassé, terrassé, cherchant à l'apaiser, maladroit et touchant, tandis que Félicité, attirée par le vacarme, écoutait avec stupeur, l'oreille contre la porte, ce tutoiement et ces abominations. Enfin, au bout d'une heure, l'infortunée se calma toute seule. Elle demanda pardon, s'humilia ; son harmonie physique avait disparu, elle ressemblait à une petite marionnette brisée et sa raison dansait, vacillait dans ses prunelles agrandies. Le changement était tel que Grantouvre eut peur. Il dut la laisser partir dans la nuit, car elle lui défendit de l'accompagner. Il regarda sa montre : neuf heures du soir. Cette scène sinistre l'avait momentanément guéri de toute sentimentalité.

— Ouf! soupira-t-il, je meurs de faim.

Il appela Félicité. Elle parut, la mine encore ahurie.

— Servez-moi à dîner, et au galop! Une bonne bouteille de mon Chambertin.

Elle restait plantée devant lui, hochant la tête, comme après un feu de cheminée. Enfin elle porta ce jugement définitif : « C'est mal-

heureux tout de même de voir ça! » Formule par laquelle les gens du peuple expriment l'étonnement des choses qui les dépassent.

Marion dormit. Elle dormit sans rêves. Quand elle se réveilla, le lendemain, très tard, elle chercha avec effroi pendant quelques secondes sa personnalité. Puis elle se rappela. C'était le moment pour elle d'avoir toute sa tête. Bien que ce ne fût pas jour de rendez-vous avec Claude, elle sentait qu'à l'annonce de la funeste nouvelle il irait sûrement rue des Ombres. Fanny vint lui annoncer, toute joyeuse, que « M. et Mme Etiennant » étaient là.

— C'est bien, j'y vais.

Elle se regarda dans la glace. Elle était belle, d'une beauté comme approfondie. Elle était élastique et jeune. Elle pouvait encore donner et recevoir le plaisir. Elle entra dans son salon, ainsi que le gladiateur dans le cirque. Ginette était un peu en avant de Claude, son jaune visage tacheté, autour du grand nez et des oreilles, par une satisfaction diabolique. Elle embrassa férocement Marion. Pâle, mais concentré sur lui-même, le savant lui baisa la main. Jeanne, trop émue, n'était pas venue; elle triomphait, sa prescience ayant toujours annoncé ce qui arrivait.

Etiennant jeta à sa maîtresse un regard complice qui signifiait: « A tantôt! » Elle lui répon-

dit par un imperceptible frémissement de ses jolis cils classiquement courbés.

— Te voilà comblée,... disait Ginette en phrases conventionnelles. Tu retrouves Xavier, alors que tout espoir semblait perdu.

— Je ne le retrouve pas encore. Je sais seulement qu'il est en vie, et c'est beaucoup.

— Attends un peu. C'est un homme débrouillard. Tous les ingénieurs sont débrouillards. Il s'arrangera pour s'évader ou se faire relâcher par les Boches. C'est cette fois que Claude va mettre en mouvement ses relations médicales. N'est-ce pas, Claude?...

— Vous pensez, chère amie! Dès ce soir je harcèle de nouveau mes confrères espagnols, suisses et hollandais. Je vais m'informer aussi au ministère de la Guerre, pour savoir si un échange ne serait pas possible.

Ginette brandit son face-à-main : — Dans trois mois, il peut être là, ton Xavier. C'est la lune de miel qui recommence... D'ailleurs avait-elle jamais cessé?

— Du coup François va peut-être avoir une permission,... ajouta Claude pour couper court.

— Hélas! C'est invraisemblable. Il est au feu depuis trop peu de temps.

— Et Grantouvre... que pense de tout cela notre Grantouvre? — reprit Ginette, qui avait l'air décidément de s'amuser beaucoup.

— Mais, qu'il sera bien content de revoir son ami, ma chère. Xavier et lui sont deux inséparables.

— Du coup, il va compléter ton portrait et t'adjoindre monsieur ton époux. Quel vieux fou, notre Fabius, quel sentimental !

Ces désagréables banalités se prolongèrent encore un bon moment : « Ouf! » fit Marion, en raccompagnant ses visiteurs. Pourtant, elle allait mieux. Le plus dur était fait. L'annonce de l'événement à Hottelet, à de Torve, à Hélène Ponant, à miss Sidney, à Lanique, même à Palaiseau, irait maintenant comme sur des roulettes. Une petite note dans les journaux, à la rubrique : « Il ne faut jamais désespérer », rassurerait les nombreux camarades du capitaine Darmelle.

Débarrassée de l'accessoire, la situation essentielle se dessinait mieux : « Mon mari m'est indifférent, je suis folle de mon amant, et sa femme, qui fut mon amie, peut tout apprendre, d'une minute à l'autre. Tel est le scénario de notre tragédie. Le jour où mon mari reviendra, ce sera une complication de plus, voilà tout. »

Elle avait appris cette formule de grammaire conjugale et elle la débita à Claude, rue des Ombres. Mais ni lui ni elle n'avaient le cœur à rire. Le médecin connaissait déjà par Grantouvre, qu'il était allé consulter, la scène im-

pressionnante de la veille. Bien que supérieur par l'intelligence, il demeurait homme par les profondes racines de l'égoïsme et de la peur des ennuis et complications. Celles-ci s'annonçaient nombreuses et abondantes. Il en résultait une froideur morale, qui se communiquait même au physique. Il eut cette phrase, que toutes les femmes connaissent bien et qui rend, à leurs yeux, celui qui la prononce un peu ridicule : « Nous devons être plus prudents que jamais. » Elle lui valut cette réplique :

— Il n'y a qu'une façon d'être prudent, c'est de ne plus nous revoir.

— Là, voilà que tu pousses tout à l'extrême. Ah femme, triple femme !

Elle se déroba à son baiser : « Déjà tu es changé. Tu n'es plus le même. Il a suffi de cette alerte pour te donner une figure sournoise. Mais si, mais si. Je te connais. Tu ne fais que te répéter depuis hier : « Quelle tuile ! Xavier va revenir. Comment sortir de là ? » Eh bien, je vais porter ton épouvante au comble : il n'y a aucun moyen de sortir de là. Tu es à moi, je me moque du reste. Je défendrai mon bien comme une lionne. »

Cette franchise le raffermissait et le terme « d'épouvante » l'avait blessé. Il fit le fanfaron, déclara qu'il se fichait lui aussi de Ginette, de Xavier, de Grantouvre et de toute la pla-

nète, pourvu que lui restât l'amour de Marion.

— A la bonne heure! Tu es beau ainsi. Tu me plais. Je t'aime. Quel est le pire qui puisse nous arriver? La mort. Mais elle frappe tant de jeunes gens à cette heure, innocents et fiers, que nul n'a le droit de la redouter. Mourir pour toi, pour le grand Etiennant, pour mon Claude, ah quelle chance!

— Ne crois pas, reprit Claude avec un triste sourire, que je redoute la violence ou la haine. Non, je suis comme mes congénères, je redoute les embêtements, les cris, les vaines menaces, le fait divers stupide et les commérages des confrères. J'appelle ça en bloc « le nez de Ginette ». C'est gauche, c'est barbare, c'est impair, c'est désolant.

Elle était étendue près de lui, accoudée, dans une pose voluptueuse et hardie, à la Goya. Ils se rassérénaient graduellement. Tout à coup, dans le silence de la nuit crépusculaire, une forte voix féminine appela : « Marion », très distinctement. Ils tressaillirent et se regardèrent, croyant avoir mal entendu. Mais la voix, qui ressemblait et qui ne ressemblait pas à une autre, trop connue d'eux, appela encore, avec plus de netteté : « Marion! » Le ton était impératif, solennel, pareil à une constatation de présence.

— Qu'est cela? fit Claude en sursaut.

Elle tremblait des pieds à la tête et ses yeux

égarés exprimaient une terreur surnaturelle.

— Ce ne peut être que...

Elle n'osait pas prononcer le nom. Il le fit à sa place : « Ginette ! Mais pourquoi ferait-elle cela ? Ce serait idiot.

— Chut, tais-toi.

Ils prêtèrent l'oreille, serrés, comme deux voleurs surpris, l'un contre l'autre. Le silence était retombé. Rien ne le troubla plus. Puis ayant honte de leur pusillanimité et résolus soudain à tout affronter, ils sortirent ensemble. La rue était déserte, la boutique de la mercière était fermée.

Ginette était contente de cette farce horrible. Elle la méditait de longue date. Ce n'était qu'un début. Depuis la lettre de Marion, annonçant la grande nouvelle, elle combinait bien autre chose, qu'elle allait mettre à exécution. La réussite dépendait du plus ou moins d'habileté qu'apporterait Xavier à son « débrouillage » et aussi, perspective vengeresse, du résultat des nouvelles démarches de Claude en faveur du mari trompé. La cruelle femme prit une carte postale, mit l'adresse, *le capitaine d'artillerie Xavier Darmelle, baraquement 15, camp de Schultzen. Wesphalie. Allemagne.* Puis, après une longue réflexion et pas mal de brouillons et de ratures, elle recopia, dans la partie réservée, le texte suivant, sans dissimuler son écriture et sans signer : « Votre ami, le Dr Claude E...,

« s'occupe beaucoup de votre chère Marion,
« chaque jour, discrètement, de 5 à 7, au
« numéro 4 de la rue des Ombres, aux Bati-
« gnolles. Petit Hôtel. Une amie renseignée. »
Elle lut et relut avec satisfaction ces lignes homicides. Elle se représentait le terrible travail qu'elles allaient accomplir dans l'imagination du prisonnier, qu'elle savait fort jaloux, sa fureur impuissante, ses efforts pour rentrer en France et châtier les coupables. Jamais elle n'avait encore éprouvé une aussi grande satisfaction. Cette volupté intime, raffinée, durable, compensait en une fois les humiliations et les chagrins dus au fâcheux mélange de la grande fortune, de la bêtise et de la laideur. Elle porta elle-même sa flèche empoisonnée à la poste, pour plus de sécurité dans le jet, et revint chez elle d'un pas léger, avec la conscience du devoir accompli.

CHAPITRE VI

LE PRISONNIER

Décembre 1915.

Blessé, d'une balle tirée à bout portant, dans le voisinage de la colonne vertébrale, et fait prisonnier avec tous ceux de sa batterie, le capitaine Xavier Darmelle avait d'abord été évacué par l'ennemi sur un hôpital du territoire occupé. Une névrite sciatique compliquée l'avait cloué là pendant sept mois et demi. Il lui était formellement défendu, par les autorités allemandes, de communiquer avec sa famille, à cause de grands mouvements de troupes qui s'opéraient continuellement en arrière du front. Il dévorait son cœur, songeant aux siens entre ses souffrances et surtout à sa jolie Marion, dont il baisait sans cesse le portrait médaillon. Les formidables événements de la guerre, l'héroïsme, les risques courus, avaient éveillé et surexcité en lui une véritable obsession amoureuse, que l'absence et le silence

exaspéraient encore. Sa femme, morale et physique, avait envahi tout son esprit, s'identifiant avec la France, et il ne les séparait plus. Aventure relativement fréquente chez les combattants et qui faisait d'eux, surtout au début, des mystiques sans le savoir, brûlants de plusieurs flammes confondues.

Ensuite, considéré comme à peu près guéri, le capitaine avait été expédié, en compagnie de beaucoup d'autres, au camp de Schultzen en Westphalie. C'est alors seulement qu'on lui avait permis de donner brièvement de ses nouvelles et d'en recevoir. Il avait aussitôt profité de l'autorisation et il attendait avec fièvre des réponses bien lentes à venir. Malgré la rigueur de l'hiver, la vie des prisonniers n'était point trop dure. Ils étaient bien mal nourris certes, de détritus et de légumes vaseux, mais ils étaient à peu près chauffés. Le maître du camp, un certain commandant von Pflugk, qui avait de grosses affaires à Paris et comptait les retrouver après la guerre, témoignait à ses « bedides Vrançais » cette politesse, apitoyée et obséquieuse à la fois, qui est la marque du Boche satisfait, et plus odieuse encore que sa brutalité. Il affectait de voir en eux des victimes de la politique anglaise, des innocents conduits à leur perte par une alliée perfide. Il venait faire souvent la causette avec le capitaine Darmelle et regretter en sa com-

pagnie son cher « Poulevard Saint-Chermain ». Même dans la bouche de cet animal, le prisonnier retrouvait avec plaisir des noms de rues où il s'était promené, par les soirs d'été, Marion à son bras, tout enivré de son parfum de blonde

— Où est-elle, que fait-elle, pense-t-elle à moi en ce moment?

Il y avait, au même baraquement que lui, un gaillard sergent du Midi, peintre en bâtiment de son métier, et bon chanteur. Du matin au soir, tel le savetier de La Fontaine, ce brave garçon soutenait le courage des copains par des refrains de toute sorte, militaires, mélancoliques, passionnés, dont il tenait un répertoire inépuisable. Cela commençait par *Madelon*, la marche entraînante d'août 1914, pour continuer par *Les Sabots de Lorraine*, *Un Jour Marie à son amant*, et *Auprès de ma blonde*. Xavier tressaillait quand Tistet — il s'appelait Tistet — attaquait le fameux *Que faisais-tu à la fontaine, corbleu, Marion!* Il lui redemandait toujours le morceau galant et dramatique :

En vain la sévère raison
Sans cesse aux oreilles nous crie :
« Fuyez l'amour, c'est un poison. »
Je la compare à cette mie,
Qui fait grand'peur à son enfant
Puis qui l'endort en lui chantant,
Dodo, l'enfant do...
L'enfant dormira tantôt.

Tistet ne se faisait jamais prier. Von Pflugk, qui s'occupait de phonétique, notait les intonations et les accents du beau Provençal, puis essayait de les reproduire, au grand amusement de ses prisonniers. Ces airs, où la frénésie sentimentale et sensuelle prend la couleur de la route, de la faim et de la soif, tourmentaient la mémoire des Français. Chacun pensant à sa chacune, voyant des yeux aimés, une bouche aimée, entendant un rire aimé, ils les répétaient avant de s'endormir, et la chanson embaumait leurs songes en exil. Nul avec autant de ferveur que Xavier. Il chérissait son fils François, qu'il savait devoir s'engager bientôt, il avait une profonde tendresse pour sa mère. Mais tout son être appartenait à Marion et il lui parlait souvent tout bas, l'appelant « ma chérie » et « ma folie », lui tenant des propos voluptueux et chauds, comme si elle eût pu l'entendre, à travers les centaines de lieues de terre ennemie, puis de terre française. Plusieurs fois par semaine, il rêvait qu'il était aviateur prisonnier, et qu'il rejoignait Paris par le chemin des airs. Le vent murmurait autour de lui, avec une voix douce bien connue...

Et puis que ferez-vous du reste,
Mon Dieu, mon ami?
Et puis que ferez-vous du reste?

Un projet longuement combiné mûrissait dans l'esprit du capitaine Darmelle. Fils d'un père

ataxique, ami d'un grand médecin, il connaissait à fond les prodromes de l'inexorable maladie, qui mène à la paralysie et à la mort par des douleurs fulgurantes, des troubles oculaires et de la gêne à la marche dans l'obscurité. Il pouvait contrefaire tous ces signes et aussi cette exagération des réflexes tendineux, à laquelle tiennent grandement les Allemands, en souvenir de leur compatriote Westphal. Il songeait : « Si j'arrive à persuader au major d'ici que je file le mauvais coton du tabes, il y a chance pour qu'il me rapatrie dans un convoi d'inaptes à la guerre. » Cela demanderait du temps, car il ne fallait pas brûler les étapes, mais le succès semblait certain.

Ce major s'appelait Murmelthier, ce qui signifie en français marmotte. Il avait de cet animal, son totem, les yeux clignotants, le corps boudiné et le perpétuel assoupissement. Son attention, lente à éveiller, se rendormait presque tout de suite. Ce ne fut qu'au bout de quinze jours qu'il prêta l'oreille aux gémissements de Xavier, qui se plaignait savamment de vives douleurs intermittentes dans la vessie. Il lui ordonna des pilules qui n'eurent, bien entendu, aucun effet. Quinze jours après seulement il lui demanda, dans l'invraisemblable charabia qu'il prenait pour du français, s'il ne lui arrivait pas de voir « les obchets doppel ».

— Ça y est, se dit le capitaine, il est amorcé.

Feignant l'indifférence, il avoua qu'en effet assez souvent il était gêné par son nez, qui s'interposait dans sa vision, et voyait double. Murmelthier garda le silence et il fallait bien le connaître pour remarquer, dans les poches de ses joues couenneuses, un petit frémissement de satisfaction. D'ailleurs Xavier ne confiait son secret à personne, non qu'il se méfiât d'une trahison, ni d'un bavardage inconsidéré, mais parce qu'il voulait concentrer toutes ses forces de ruse dans le secret le plus absolu. Celui-là seul accomplit quelque chose de difficile, qui sait garder ce quelque chose pour soi et ne complote qu'avec lui-même.

Afin de raccourcir un peu les heures mornes et lentes de la captivité, les prisonniers français du camp de Schultzen eurent l'idée de monter une représentation d'un drame musical. Von Pflugk transmit leur demande aux autorités supérieures, qui ne la repoussèrent pas. D'un commun accord, ces hommes, sevrés depuis de longues semaines du soleil de France, fixèrent leur choix sur *l'Arlésienne*, d'Alphonse Daudet et de Georges Bizet. C'est qu'il plane, au-dessus de ce chef-d'œuvre, harmonieux et poignant comme la plaine entre Arles et les Baux, le désir ardent d'une femme invisible. Le Frédéri torturé des bords du Rhône leur semblait ainsi

un peu leur frère, à eux qui ne pouvaient pas plus que lui, pour d'autres raisons, étreindre celle dont ils avaient furieuse envie.

Darmelle, qui connaissait le poème et la musique par cœur, fut chargé de diriger les répétitions. Il s'adjoignit le lieutenant Hottelet, cousin de Paul Hottelet, lequel lui était devenu cher, comme atteint du même mal d'amour que lui ; un commandant, très bon musicien, nommé Sévère et naturellement le sergent Tistet. On avait fait venir le texte en français et la partition de Leipzig. Ce projet mettait le camp en rumeur. Les Allemands admiraient malgré eux l'ingéniosité de ces prisonniers, qui s'improvisaient machinistes, tapissiers, instrumentistes, comédiens, décorateurs et qui suppléaient au manque de tout par des remplacements plus judicieux que n'importe quel « ersatz ». Murmelthier en délaissait son ambulance et venait tout embobiné dans une fourrure de prix, surveiller ces préparatifs kolossaux. Xavier avait soin, en sa présence, de marcher avec une certaine raideur précédant le steppage typique de l'ataxie, et, quand le doctor s'informait de ses souffrances, il poussait le raffinement jusqu'à prétendre que « ça allait mieux ». En effet, les premières hésitations des membres inférieurs coïncident en général, dans l'ataxie, avec une rémission du symptôme douleur. La « Mar

motte » amenait avec elle le major von Tchernitz, qui avait habité, pendant plusieurs années avant la guerre, une propriété aux portes d'Arles. On le consultait gravement sur le décor du Castelet et sur celui des plaines de Camargue, habilement brossé par un caporal et six zouaves, sous la direction compétente de Tistet.

— Attention, eh gosse, tu fous trop de bleu!

— Mais, s'il y a du soleil, faut du bleu.

— Arles n'est pas Tunis. Demande plutôt au major Tchernitz.

— Comment que tu prononces ça, qu'j'éternue.

Il y avait des pauses dans le travail. Pour remplacer le pinard absent, Tistet en lançait une, venue du lointain des âges, du siège de La Rochelle, particulièrement goûtée pour sa verdeur, à laquelle les Allemands n'entendaient goutte, mais dont ils accompagnaient le refrain à la tierce.

Les rideaux de tous vos lits
Sont peints à miniature (*bis*).
Mais lorsque l'on est dedans,
La rage d'amour vous prend,
Tout tremble!

L'imagination de Darmelle s'envolait là-bas, là-bas, vers une chambre bien connue, du boulevard Saint-Germain, où dormait chaque soir l'adorable Marion. Tant de fois il l'avait regardée,

chavirée dans les bras du sommeil, qu'il connaissait par cœur le pli railleur au coin de l'arc de sa bouche rose, le flexible mouvement de son cou gras, son front pur et ses petites paupières si bien dessinées. Il aurait donné dix ans de sa vie pour une nuit à passer dans cette pièce tranquille, auprès de cette nymphe souple, aux bras ronds et sans refus, bien que parfois un peu indifférente. Après bientôt dix-neuf années de mariage, il l'aimait comme au premier jour et il la désirait bien davantage. Quand on est un trop jeune mari, on ne sait pas son bonheur et l'on a si grand appétit que l'on dévore sans savourer.

— Mon capitaine, demandait Tistet, c'était-il comme ça, à l'Odéon, le grenier d'où se jette Frédéri ?

— Certainement, répondait Xavier distrait. Il lui arrivait d'être mordu tout à coup par la jalousie ou plutôt par la représentation douloureuse de celui-ci ou de celui-là faisant, pendant son absence, la cour à sa femme. Elle était gentiment coquette, elle aimait la danse et la toilette, elle ne se refusait pas un flirt innocent. Mais elle était patriote aussi et tout cela précédait le grand bouleversement qui rendit sérieux les yeux des femmes françaises, avant de les remplir de détresse et de larmes. Xavier faisait mentalement le tour de leurs relations. Il n'était sûr que d'une seule personne, de Claude Etien-

nant, dont la loyauté était en or et qui, d'ailleurs, se fichait de l'amour, de ses pompes et de ses œuvres. Le choix de Ginette en était la preuve. Ginette, ce nez, ce face-à-main, ce ricanement, le prisonnier n'aurait jamais cru jadis qu'il en arriverait à regretter tout cela, à regretter même les intonations baroques de l'altière Hottelet, née Toxyde, ou, mieux encore, les récriminations de Mme Lebien, sa belle-mère, dite Soif d'Egards.

— Bermettez, gabidaine. L'une sur l'autre les jambes, je vous prie, croisez.

Murmelthier, croyant remarquer, chez son malade préféré, des absences d'esprit un peu trop fréquentes, désirait examiner une fois de plus ses réflexes. Le capitaine se prêtait de bonne grâce à l'expérience. Il n'avait presque pas à feindre, vu la sensibilité de ses réactions nerveuses et musculaires. Et Murmelthier se demandait s'il n'existait point quelque corrélation, dans le tabès au début, entre la distraction cérébrale et l'hypersensibilité médullaire. Beau sujet de thèse pour un privat docent!

La représentation approchait. Le commandant Sévère avait groupé un excellent petit orchestre d'une dizaine de musiciens, bien mieux adapté à *l'Arlésienne* qu'un ensemble de cent cinquante exécutants. Les décors étaient rèptset très satisfaisants. Ce qui clochait le

plus, c'étaient les acteurs et, notamment, le personnages de femmes, tenus par de très jeune soldats, suffisamment stylés et pleins de zèle mais dont la voix ne rappelait que de très loi les accents du sexe auquel appartiennent Ros Mamaï, La Renaude et Vivette. Par contre l'Innocent était excellent et celui qui tenait c rôle, un petit pâtre auvergnat malingre de l classe 1913, avait le physique et l'allure d l'emploi. Von Tchernitz, qui suivait assidûmen les répétitions, voulait voir, dans l'histoire d la Chèvre de M. Séguin, un « sympole », et i l'expliquait aux officiers français, avec un tac bien allemand : « La Chèfre, c'est la Vrance M. Séguin, c'est le général Choffre, et le loup c'est nous-mêmes, messieurs, sans vous gommander. »

Dès que cet abruti eut tourné les talons Murmelthier jugea nécessaire de l'excuser : « C'est un homme tout d'un morceau, ce bon Tchernitz; il n'est pas au courant des finesses. »

Mais les officiers français avaient déjà oublié ces niaiseries : « Ne trouvez-vous pas, messieurs, dit le commandant Sévère, qu'il est mieux qu'on ne voie pas l'Arlésienne maudite. Chaque spectateur peut ainsi lui prêter les traits de son idéal. Quant à moi, je l'imagine brune, grande, mince, très cambrée, comme les filles d'Arles et des bords du Rhône provençal, de

visage sarrasin, avec des yeux noirs ainsi que des raisins.

— Nullement, riposta Darmelle, elle est menue et blonde, de traits fins et réguliers, et ses yeux sont gris bleu, comme des reflets de lune au printemps. Si Frédéri est fou d'elle, c'est parce qu'elle le change des femmes de son pays. Quel est votre avis, Hottelet ?

Celui-ci, qui avait reconnu le signalement de Marion, répondit poliment : « Le même que le vôtre, cher ami. » Il fut tout étonné de voir une flamme irritée dans les regards de son camarade. Xavier, même à Schultzen, préférait qu'on eût un goût différent du sien.

Or, le matin du jour fixé pour la répétition générale, le vaguemestre apporta un nombreux courrier aux officiers réunis dans le baraquement réservé au spectacle. Le capitaine Xavier Darmelle avait deux lettres, réglementairement décachetées, et une carte postale, ses premières nouvelles de France depuis sa blessure et sa captivité. Il ne put retenir un cri de joie. Il avait reconnu l'écriture de Marion et celle de sa mère. Il bondit à l'écart, le cœur palpitant, s'assit, tira le papier de l'enveloppe avec des doigts fébriles et lut tout d'un trait, comme boit un altéré :

« Mon cher mari,

« Enfin, je sais où tu es, je sais que tu es

« vivant, que je te reverrai, et c'est pour moi, « pour nous tous, un immense bonheur. Je « viens de recevoir ta première carte et ta mère, « en bonne santé, a reçu la sienne. J'ai prévenu « immédiatement tous nos amis, aussi inquiets « que nous sur ton sort. Claude Etiennant « et Grantouvre ont pleuré de joie. J'ai averti « notre François qui va bien, que nous avons « fiancé à Jeanne et qui est actuellement un « brave et beau chasseur alpin. Quand pourras- « tu m'écrire une vraie lettre, me donner des « détails sur ta vie depuis ces longs mois de « silence? Je n'ose t'en écrire davantage, de « crainte que ma lettre ne te soit pas remise « et je pense à toi bien tendrement. Je t'em- « brasse de toutes mes forces. Ta Marion Dar- « melle. »

Ce mot, si bref et insignifiant, était une déception. Il faisait à Xavier l'effet d'une goutte d'eau dans son désert. Il attendait mieux. L'autorité allemande à Schultzen ne permettait pas qu'on adressât en France autre chose que des cartes aux formules préparées d'avance, mais elle acceptait les réponses, même détaillées, sous réserve de son contrôle. Ce « je t'embrasse de toutes mes forces » rappelait la corvée du jour de l'an, l'envoi rituel de l'enfant sage à la tante ou à l'oncle de province. Le « mon cher mari » était sec et presque froid. Il n'était pas jus-

qu'aux pleurs de joie de Grantouvre et de Claude Etiennant qui ne fissent une impression de gêne et de puérilité.

Quel écart entre ce texte et le sentiment intime et dévorant de celui qui l'avait tant espéré !

Xavier examina l'écriture. Elle était nerveuse et comme hachée. Cela pouvait être mis sur le compte de l'émotion. Il se représentait sa jolie petite femme se débarrassant de ce devoir entre deux visites ou deux stations chez le pâtissier, et cette idée le mécontentait. Puis il se dit qu'il était bête, que Marion n'avait pas osé ouvrir son cœur dans un billet destiné à être lu par des officiers boches, qu'elle avait eu raison. Il prit la lettre de sa mère. Elle était aussi laconique, et ceci le rassura, quoique d'une expression plus douloureuse, plus franchement affectueuse, et ceci le réinquiéta. Il compara l'une et l'autre. Le peu de parfum demeuré dans l'enveloppe de Marion lui donnait envie de s'évanouir.

Il avait, dans sa préoccupation, oublié la carte postale. Il la prit et la lut d'abord sans comprendre. Ce ne fut qu'à la seconde fois que les mots prirent un sens pour son épouvante et qu'il reconnut, avec stupeur, l'écriture nullement dissimulée de Ginette :

« *Votre ami, le docteur Claude E., s'occupe* « *beaucoup de votre chère Marion, chaque jour,*

« *discrètement, de 5 à 7, au numéro 4 de la rue*
« *des Ombres, aux Batignolles. Petit Hôtel. Une*
« *amie renseignée.* »

Xavier eut la force de mettre les lettres et la carte dans sa poche de côté. Ses idées s'embrouillaient. Des feux rouges dansaient devant lui. Il vit tourner le baraquement, voulut se lever, puis tomba sur le sol comme une masse... Quand il revint à lui, le sergent Tistet lui tapotait les tempes avec de l'eau fraîche, ses amis l'entouraient, et le Dr Murmelthier, l'air préoccupé, examinait à nouveau ses réflexes.

— Ce ne sera rien, gapitaine.

« Attention, songea-t-il, je joue en ce moment la carte de ma libération », et se rappelant que l'ictus tabétique s'accompagne d'embarras de la parole, il bredouilla une phrase quelconque. L'Allemand l'écouta attentivement. Cependant la mémoire de ce qui avait précédé sa syncope revenait à l'infortuné et il regrettait de n'être pas mort. Tout heureux de voir son supérieur rappelé à la vie, Tistet fredonnait son air préféré : « Que faisais-tu à la fontaine, corbleu, Marion? Que faisais-tu à la fontaine? »

Pendant toute la représentation de *l'Arlésienne*, Darmelle, bouleversé par tant d'émotions, s'occupa à retenir ses larmes. Il faisait siennes les transes de Frédéri, il assimilait l'abominable Ginette au perfide Mitifio, et il déplorait

ue la balle allemande ne lui eût pas enlevé une
xistence désormais amère et gâchée... Avec son
ieilleur ami! Sa femme le trompait avec son
ieilleur ami et avec le futur beau-père de leur
ls! Fallait-il qu'elle eût perdu toute retenue,
out sentiment de l'honneur, de la pudeur et de
i vulgaire prudence! Aux Batignolles... Rue
es Ombres. Il se représentait cette traîtrise,
es rendez-vous clandestins, leurs innommables
élices; la fureur du meurtre l'agitait, il eût
oulu les surprendre et les tuer sur leur lit,
omme deux pourceaux. Mais ils ne souffriraient
as assez de la sorte, après l'avoir tant fait souf-
rir, lui. Mieux valait combiner, au besoin avec
'aide de Ginette, un châtiment plus complexe.
ii cependant tout cela était faux, une forgerie,
ne infernale invention de femme méchante et
alouse! Ainsi, tandis que se déroulait l'immor-
elle tragédie rustique, où retentit la voix la plus
iumaine et la plus poignante de la littérature
omanesque au XIXe siècle, le mari trompé, prison-
iier, bafoué, passait du désespoir à la fureur et
le la fureur à l'apaisement, et recomposait dans
on cœur la réalité brûlante et déchirante sur
a trame lyrique de la fiction. Ceux qui l'entou-
aient, qui lui parlaient, auxquels il répondait,
ui apparaissaient comme des ombres. Il se
ierait tué là, sur-le-champ, devant le décor du
inquième acte, le grand escalier nocturne et

fatal, gauchement représenté, au son de l
marche des Rois, s'il n'avait entrevu, devan
lui, avec la grosse nuque rouge de Murmelthie
assoupi, la possibilité de s'évader, de rentrer e
France, d'avoir la preuve et de tirer vengeanc

Quatre nuits durant, il ne dormit pas, cher
chant, au fond de sa mémoire, à reconstituer le
circonstances et la physionomie de leurs der
nières rencontres avec les Etiennant, dans le
jours précédant la guerre. Il lui importait d
savoir si déjà cette tromperie abominable exis
tait, ou si elle était en préparation. La nouvell
haine, qui l'animait contre Claude, lui faisait so
visage présent jusque dans ses plus petites par
ticularités. Il lui découvrait, à distance, de l
fausseté et de la gène. Lui et Marion évitaien
de se regarder, puis ébauchaient, tous deux à l
fois, à l'occasion d'une remarque insignifiante
un mystérieux sourire, témoignage de leur en
tente tacite. Ils avaient évidemment imaginé d
fiancer leurs enfants pour la commodité d
l'adultère. C'était un raffinement sadique, un
perversité criminelle. Sur sa couche dure, l
prisonnier en bondissait de colère. Sa pire souf
france était de ne pouvoir punir sur-le-champ c
mauvais ami, ce savant hypocrite dont toute l
science était tournée au mal. Car Xavier, espri
sommaire et prompt aux généralisations, n
pouvait reconnaître aucune qualité à l'objet d

son mépris ou de sa colère. Mais, par un réflexe habituel aux passionnés que ronge la jalousie, il sentait sa soif du beau corps de Marion cent fois plus impérieuse qu'avant et il oscillait, comme un pendule, entre la volupté et le meurtre. A peine assoupi, il se réveillait en sursaut, assailli par des images atroces, qui le rendaient spectateur de sa honte.

Il était tourmenté par ces vers de Ronsard, qui résumaient le mieux son supplice :

> Mais quand au lit nous serons,
> Entrelacés nous ferons...

et ce qui suit. Il s'accusait de trop de retenue vis-à-vis d'un être jeune, caressant, épousé par amour, dont il avait disposé souverainement. Au diable la sotte et dangereuse pudeur qui, dans les milieux bourgeois, établit une distinction entre la femme et la maîtresse! Ah! s'il avait pu se douter! Aujourd'hui c'était ce misérable Claude, amoureux expert s'il en fût, qui bénéficiait de sa naïveté. Xavier gémissait, soupirait, si bien que le lieutenant Hottelet, son compagnon de chambre, lui demandait : « Êtes-vous souffrant, capitaine? »

— Oui, je ne sais trop ce que j'ai. Ça ne va pas.

Il était défendu d'allumer dans les chambres, pendant la nuit. Il fallait qu'une ordonnance

allât, à tâtons, prévenir le planton de garde qui lui-même avertissait le commandement. Hottelet recula devant le dérangement et se rendormit. Jusqu'à l'aube de cette quatrième nuit d'insomnie, le pauvre garçon continua de se plaindre et de changer de position, si bien que Murmelthier, faisant sa tournée matinale, le trouva grelottant, la mine défaite, misérable, comparable à un grand fiévreux.

— Che sais ce que c'est, une poussée aiguë. Lefez-vous, fermez les yeux et essayez de vous denir tebout.

Xavier obéit. Il tremblait d'espérance à la pensée que le médecin boche allait peut-être le rapatrier par pitié. Mais, après un long et méticuleux examen, Murmelthier déclara sentencieusement : « Dès auchourd'hui fus êtes en opservation. Je pose le tiagnostic de tabes rapide. Mon afis est que, dans trois mois, nous devrons nous séparer de vous et j'en référerai à von Pflugk. »

Le faux ataxique comprit que l'Allemand ne voulait pas se séparer trop vite d'un précieux sujet d'étude, d'un cas réputé exceptionnel. Ainsi, pendant trois mois encore, il lui faudrait jouer la comédie de la lésion qui progresse, implacable, cependant que se jouerait dans son cœur le drame affreux et trop réel, hélas, de la trahison conjugale! Trois mois, c'est-à-dire

quatre-vingt dix jours et quatre vingt-dix nuits d'agonie amoureuse. Mais, au bout de ce temps...! et Parmelle songea que le souci bien entendu de sa vengeance exigeait qu'il reprît son équilibre, qu'il mît un masque d'indifférence sur sa laide et banale grimace de mari trompé.

CHAPITRE VII

LE RETOUR AU FOYER

Avril 1916.

Claude et Marion en étaient au point où seule la mort eût pu les séparer. La persécution occulte de Ginette les avait chassés de la rue des Ombres. Le savant, pour dépister sa femme, avait loué hors Paris, dans la partie la plus reculée de Montrouge, rue des Paveurs, à Lumières, une petite maison à un seul étage, avec jardin. Par une sorte d'entente tacite dans la haine, les deux femmes ne se voyaient plus. Mais Jeanne continuait à fréquenter sa future belle-mère, laquelle montrait à sa future bru beaucoup d'affection. Malgré tous ses efforts, Ginette n'avait pu découvrir encore le nouveau gîte des deux amants. Ils employaient des ruses d'apaches pour se retrouver, prenant tantôt le petit tramway qui va de la porte d'Orléans à Arpajon, tantôt le train jusqu'à Bourg-la-Reine,

d'où une voiture les menait à Lumières, tantôt une auto. Cela, jamais plus d'une fois par semaine. Ils ne vivaient que pour ce jour-là et tout le reste de leur existence leur semblait peint, avec de la fumée, sur la vitre ensanglantée du temps.

Après la première carte postale de Schultzen, annonçant que Xavier était en vie, il en était encore arrivé deux autres, également laconiques, puis plus rien. C'était de nouveau le silence complet, un silence peuplé de conjectures, qui désolait Mme Darmelle, qui rassérénait Mme Lebien et les amants. « Soif d'Egards » n'avait plus soufflé mot à sa fille de son mari, ne faisait même aucune allusion à la situation tragique qu'elle avait maintenant devinée. En revanche, elle témoignait à Claude, quand elle le rencontrait, une extraordinaire tendresse. Il la vengeait. Grantouvre, détestant les scènes, s'était retiré dans sa coquille. Il aimait toujours Marion, mais d'une façon presque paternelle, avec une nuance de pitié et de crainte. Il avait achevé son portrait et se consolait de sa déconvenue sentimentale avec les petits plats de Félicité. La guerre le vieillissait beaucoup et il la sentait vivement. Sa vue devenait de plus en plus mauvaise, il profitait, comme il disait, de son reste, pour peindre avec acharnement. Ni Fixelin, ni Rothbonvski n'avaient plus obtenu,

... e à prix d'or, qu'il leur vendît une seule de ses toiles. Aux propositions les plus avantageuses, il répondait invariablement : « Après ma mort. » C'était là tout ce que tiraient de lui les deux compères. La conviction de Fabius était que, si Xavier apprenait son malheur, il s'évaderait et tuerait sa femme. Ce cauchemar hantait ses nuits.

Qu'il soit défendu, qu'il soit licite, l'amour est toujours un tyran. Dans le premier cas, c'est un tyran inquiet et sauvage, qu'aucun sacrifice ne peut apaiser. Claude avait imaginé cette fois d'être jaloux de la double tendresse de Marion pour son fils et de François pour Marion. C'était en effet le seul lien qui rattachât la pécheresse à son ménage brisé par l'absence, mais il était fort et résistant. L'amoureux sentait, au trouble de sa maîtresse, qu'elle avait reçu une lettre de son enfant. Il s'informait du jeune héros, il dissimulait avec soin son absurde sentiment; la jeune femme le lisait dans ses yeux. Après la première joie extasiée que lui avait apportée la nouvelle concernant son père, François était tombé dans une sorte d'état mystique, qui lui faisait choisir toujours les missions les plus dangereuses et les postes les plus exposés. Sa mère et sa fiancée s'en alarmaient. Leurs remontrances, leurs adjurations demeuraient inutiles. Il écrivait généreusement : « J'ai fait du

tisque mon confident et mon guide. Par lui, je goûte des joies sans pareilles et je me sens beaucoup moins exposé de ne pas écouter la voix, mauvaise conseillère, de la crainte. » Un mois après son arrivée sur la ligne de feu, il avait gagné la croix de guerre avec une splendide citation. Il avait aussitôt prévenu son père prisonnier, afin de lui remonter le moral : « L'important, c'est qu'il y ait toujours un Darmelle au feu. »

Un matin, Marion reçut, formé d'une mosaïque de caractères imprimés, ce cruel avertissement : « Votre inconduite portera malheur à votre fils. Vous serez responsable de sa mort. » Elle reconnut la main de Ginette. Cette menace coïncidait trop avec ses angoisses quotidiennes, et le hérissement de sa conscience, pour qu'elle ne frémît pas de terreur. Quand elle arriva rue des Paveurs : « Tu as le regard absent, ma bien-aimée, lui dit Claude, qu'est-ce qui t'est encore arrivé? » Elle lui montra l'affreux billet. Il haussa les épaules : « Tu sais d'où cela vient. Comment cela peut-il t'impressionner? »

— C'est que, si c'était vrai...

— Comment veux-tu que la Providence prenne la cause d'un monstre tel que Ginette? Puis, si nous sommes coupables, ce dont je doute, c'est nous qu'il faut punir et non un innocent.

Tant qu'il parlait, elle était convaincue. Afin de chasser les chimères qui le hantaient et d'échapper à sa méchante femme, le savant s'était mis à un ouvrage sur les désordres nerveux chez les grands blessés. Il y travaillait nuit et jour, pendant tout le temps qu'il ne consacrait pas à son hôpital et à son ambulance. Ses élèves, qui avaient connaissance de ce livre, déclaraient que jamais il ne s'était élevé si haut et n'avait pénétré si profond le mystère de la nature humaine. Dans les repos de leur frénésie sensuelle, Marion l'interrogeait là-dessus, car elle avait étendu sa curiosité du savant à ses occupations scientifiques. Il ne riait pas de sa jolie élève, ni du costume plus que sommaire dans lequel elle posait ses questions, étendue sur sa pelisse de loutre, devant le feu de bois et rôtissant à tour de rôle ses épaules et ses reins de naïade. Autour d'eux, le crépuscule de banlieue tissait ses ombres violettes et grises. On entendait, au loin, l'aboiement d'un chien, puis la cloche du petit tramway.

— Ainsi, tu crois que l'esprit, que la raison peuvent s'envoler, puis revenir sous l'influence d'un choc moral ou physique.

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr. Nous faisons là-dessus des expériences, avec mon élève Alberée, de la rue de la Santé.

— Tu ne me permettrais pas d'y assister?

— Jamais de la vie. C'est bien trop triste. Car la raison, hélas! est plus prompte à s'envoler qu'à revenir, et encore bien plus depuis la guerre.

— A quoi cela tient-il?

— Je n'en sais rien. Les âmes trop chargées de douleur éclatent ou s'insensibilisent.

Ils demeurèrent un instant silencieux. Marion prit un châle bleu à ramages, un châle sévillan qui lui venait de Mme Lebien, et s'en couvrit. Elle avait l'air ainsi d'une délicate et nerveuse Parisienne, impudiquement déguisée en gitane. Il le remarqua : « Fabius trouverait que tu ressembles à un Manet. »

— Ce n'est pas vrai. Les femmes de Manet ont un teint de plâtre, insolent! Je pleurerais bien si j'étais faite comme elles... Je songe à cette expression « l'âme éclate ». C'est ce qui s'est passé en moi quand j'ai appris qu'*il* était prisonnier : quelque chose de violent comme une explosion, puis des sensations confuses et brûlantes, qui retombaient de tous les côtés.

Le plaisir physique de l'amant était doublé par ces images justes, fleurissant chez elle à profusion. Il la questionnait à son tour sur son passé, sur ses ascendants, sur son père, dont les romans et les vers étaient un mélange de facilité sentimentale et de singularité sensuelle. Puis, on se taisait. Ils se regardaient sans parler pen-

dant un quart d'heure, échangeant des impressions et des idées confuses, qu'ils traduisaient ensuite à l'aide de mots. Ils appelaient cela « partir en voyage ». Quelquefois le savant, lucide malgré l'amour, remarquait au fond, tout au fond de ces prunelles changeantes, comme un rapide égarement, accompagné d'une tristesse inouïe et soudaine de la petite bouche rose. C'était, à n'en pas douter, une courte folie qui lui avait livré cette adorable femme, de sentiments par ailleurs familiaux et élevés. Il se demandait s'il n'en était pas de même dans beaucoup d'aventures du même ordre et cette amère constatation ne l'empêchait pas d'aimer, d'aimer, d'aimer de toutes les forces de son cœur.

Un jour de la fin de mars, du tout premier printemps, couleur de pulpe d'amande et d'une transparence ambrée, les incita à commettre une imprudence. Ils sortirent, mon Dieu oui, comme mari et femme, et se dirigèrent, par des chemins demi-pavés, demi-herbus, vers la Bièvre. Ce leur était une suavité, une béatitude incomparables que ne plus se cacher, de ne plus être prisonniers d'une pièce et d'un lit. Ils se tenaient par la main, comme deux gosses, ils respiraient largement, tout leur semblait remarquable et plein de vie. Ah ! que ne pouvaient-ils traverser ainsi les heures et les ans, spectateurs lyriques d'eux-mêmes et du monde !

— Je rencontrerais Ginette, dit Claude, que je m'en ficherais. Elle pourrait faire ce qu'elle voudrait, se tuer, nous tuer, je m'en ficherais. Je suis si complètement heureux de marcher près de toi. Figurons-nous que ça durera toujours.

— Pour toute réponse, elle se serra contre lui.

Sur la route, personne. Dans un grand chemin aux ornières défoncées, bordé de peupliers sans feuilles, pareil à une chanson à demi oubliée, ils aperçurent un couple, qui venait à leur rencontre. Deux gamins d'une quinzaine d'années, lui long et maigre, elle fine et délurée, câline. Il disait : « Si j'étais à la guerre ça serait encore moins drôle pour toi. » Elle lui répondit un « pour sûr » d'une sincérité passionnée. Marion en rechercha l'intonation et, quand elle l'eut trouvée, se mit à rire.

— Nous serions ainsi, soupirait Claude, si Xavier avait disparu et si Ginette était tombée dans un trou.

— Oh ! tais-toi...

— Puisque cela n'est pas. Nous confondrions nos âmes de telle sorte, depuis les petits rien du tout de chaque jour, jusqu'aux moments essentiels de l'esprit, que nous ne ferions plus qu'un. La vision masculine a besoin de la femme et inversement. On ne peut commencer à comprendre un petit peu l'univers qu'à deux.

Ils arrivèrent à une guinguette, où trois vieux territoriaux mangeaient sans parler, et de grand appétit, un large fromage et du pain.

— Me permettez-vous, leur demanda Claude, de vous offrir avec ça une bonne bouteille ?

— Ce n'est pas de refus, répondit le plus hardi, qui avait une tête de campagnard, tannée et plissée sous ses cheveux gris. Nous venons de loin.

— D'où cela?

— De l'Argonne, du Four-de-Paris. On a failli être étouffés par les gaz. Maintenant, ça va.

La servante apporta le vin. On trinqua : « A la France et à vos amours ! » dit le premier soldat, en regardant Marion qui rougit. Quel doux instant ! Il aurait fallu qu'il durât toujours. La présence de ces braves gens, défenseurs âgés d'un sol sacré et dont ils avaient la couleur, agrandissait le paysage.

— Vous savez, dit Claude, en serrant la taille souple de Marion, qu'on s'est battu par ici en 70 et là-haut à l'Hay?

— Oui, il y a un monument. Espérons qu'on ne s'y battra plus jamais.

— Sans doute et grâce à vous, camarades. Encore un coup.

Quand ils se séparèrent, ils étaient amis. La cordialité du savant faisait un rayonnement autour de lui.

Si belle et émouvante que fût la promenade,

tout a une fin. Les amoureux, en se quittant, avaient l'un et l'autre envie de pleurer. Marion murmura, comme en un songe : « Mon chéri, voilà ce que nous avons eu de meilleur! »

Il répliqua, pour la rassurer : « Nous recommencerons. » Mais quelque chose, derrière cette affirmation, lui disait que non, qu'ils ne recommenceraient pas. Soudain, Marion lui saisit le bras avec une énergie étrange : « Claude, cher Claude, il n'y a plus pour nous qu'une issue à notre bonheur, si nous voulons qu'il dure : c'est de mourir ensemble. » Elle accentua, comme à dessein, la dernière syllabe de mourir. Ses yeux n'avaient jamais jeté un si vif éclat. On eût cru qu'ils rassemblaient toute la diffuse lumière du printemps suburbain.

— Tais-toi, ne me tente pas, soupira Claude.

Cette parole rencontrait une pensée qu'il chassait, mais qui le hantait depuis quelque temps. Il n'envisageait pas la séparation et il la savait inévitable. Par quelle étonnante sympathie Marion rejoignait elle ainsi son obscure préoccupation! Elle reprit : « Tu dois connaître des poisons rapides et qui ne laissent aucune trace. »

— Il y en a. Mais ce serait une chose trop cruelle que de fermer à jamais de si beaux yeux.

— Moins cruelle que de les laisser ouverts sans toi.

Ils tressaillirent. Une lointaine église venait

de sonner les six coups de six heures, pareils à un avertissement solennel. Il se força pour rire : « Nous n'en sommes pas là. Trêve aux pensées funèbres! » Et il la fit taire d'un baiser qu'elle lui rendit, tournant vers le ciel pur son visage pur.

Ils avaient pris rendez-vous pour le jeudi de la semaine suivante. Le mercredi, un mot de François apprenait à sa mère et à sa fiancée qu'il était légèrement blessé au mollet et soigné à l'hôpital d'Epinal. Jeanne vint trouver Marion. Elle avait les yeux rouges, comme quelqu'un qui a longtemps pleuré : « Mèrette, — elle l'appelait ainsi depuis les fiançailles, — je voulais aller avec vous soigner François. Maman ne me l'a pas permis. Je me suis fâchée. Papa a pris ma défense et il y a eu une scène terrible. » La pauvre petite n'ajoutait pas qu'au cours de cette scène des allusions fort claires avaient été faites à la coupable tendresse de son père pour sa future belle-mère. Marion le devina tout de même à sa mine bouleversée. Cette honte s'ajoutait à son inquiétude.

— Insiste encore, dit elle à la jeune fille. François aura tant de chagrin, si tu ne viens pas.

— J'ai peur de provoquer quelque chose d'irréparable entre mes parents. Ah mèrette, je suis malheureuse et je ne puis pas...

Elle allait ajouter : « Vous ouvrir mon cœur. » Elle se retint, comprenant au trouble de Marion que les reproches abominables étaient fondés. Or, elle ne pouvait voir une ennemie dans la mère charmante et douce de celui qu'elle aimait. avec la ferveur précoce et inquiète du temps de guerre.

Le départ fut décidé pour le lendemain matin. Mme Lebien accompagnait sa fille. Mme Darmelle, par jalousie grand'maternelle, voulait aussi être du voyage. Comme elles montaient en voiture, Jeanne parut accompagnée de son père : « Je vous la confie, dit le médecin, adressant à sa maîtresse un regard tendre et ferme à la fois. — Il n'est pas admissible qu'on empêche une fiancée de rendre visite à son fiancé blessé. »

Pour la première fois depuis bien longtemps, il s'était montré et avait signifié à la laide qu'il entendait être obéi. A sa grande surprise, elle avait filé doux et s'était calmée. Il n'avait eu, pour obtenir ce résultat, qu'à la menacer de lui supprimer son budget de toilette. Qui aurait cru que la perverse Ginette donnerait le pas à la coquetterie sur la haine! Claude, fier de son succès, conta succinctement la chose à son amie, embrassa Jeanne, salua les deux duègnes et disparut. Marion se sentait légère et rassurée. Ginette domptée, c'était une solution à laquelle elle n'avait pas encore songé, et qui, d'après cet

heureux essai, n'avait rien d'impossible... Oui, mais Xavier reviendrait un jour. Là était l'obstacle infranchissable, l'échéance fatale. Bah! on verrait plus tard. Pour le moment le ciel s'éclaircissait.

Dès que la jeune femme s'éloignait de son amant, elle avait peur de le perdre. C'était à lui qu'elle pensait, le front contre la vitre, dans le couloir du train. Son aventure avait pris, cette fois, la place de toute son existence antérieure. Elle lui masquait jusqu'au passé. Le murmure de la conversation de Mme Lebien, de Mme Darmelle et de Jeanne parvenait indistinct à ses oreilles. Un peu plus loin, des officiers, regagnant le front, échangeaient leurs impressions de la guerre. L'un d'eux ressemblait à Xavier. Même allure, même long visage triste et brun, même ton péremptoire. Elle n'imaginait pas la possibilité de reprendre le collier conjugal : « Il reviendra pourtant un jour, conversant ainsi avec ses camarades, sans nous avoir prévenus, pour mieux nous surprendre et nous remplir de joie. Il voudra m'embrasser, retrouver son bien, sa femme, voler Claude. Il ne comprendra pas que je m'écarte de lui. Il faudra que je lui explique, que je lui raconte, que je lui avoue. Pouah! C'est impossible. Je n'aurai qu'une chose à faire, me sauver et courir me jeter dans la Seine. Je n'aurai jamais le courage. C'est trop froid et

puis la sensation de l'étouffement... » Comme elle tenait ses yeux machinalement dirigés vers le faux Xavier, celui-ci, se croyant l'objet d'une distinction flatteuse et inattendue, se mit à lisser sa moustache et à lorguer la jolie dame. Irritée, celle-ci rentra dans le compartiment. Mme Lebien et Mme Darmelle se lamentaient sur la hausse redoutable du combustible.

Comme elles avaient toutes les autorisations nécessaires, il ne fut pas difficile aux quatre voyageuses de parvenir auprès de François. Il était étendu sur son lit plein de force et de courage, plaisantant au sujet de sa blessure, « un simple bobo », affirmait-il. Cependant il avait reçu, pour sa belle conduite, la croix de la Légion d'honneur, ayant chargé à la tête de ses hommes jusque dans la tranchée ennemie. C'était miracle qu'il n'eût pas été tué. Mme Lebien avait apporté des sardines, Mme Darmelle un saucisson, Jeanne un poulet froid en gelée et Marion de la daube faite à la maison. Le jeune héros partagea le tout avec ses camarades, mangea de bon appétit, embrassa et réembrassa sa mère, ses deux grand'mères, sa fiancée. Il était fier du charme et de la gentillesse de Jeanne. Il aurait bien voulu l'avoir un peu pour lui tout seul. Elle avait beaucoup de choses à lui confier Mais ils étaient trop jeunes l'un et l'autre pour faire prévaloir leur volonté et ils se contentaient

de soupirer en se regardant et de ne pas écouter les menus et les longues histoires des vieilles dames.

Trois jours sont rapidement écoulés. Claude avait fait promettre à sa fille qu'elle ne dépasserait pas le délai. Le troisième jour, les deux fiancés arrivèrent, par un prodige d'habileté, à obtenir dix minutes de tête à tête. Jeanne avait bien envie de mettre François au courant de ce qui la préoccupait cruellement ; mais elle n'osa pas, de crainte de lui faire de la peine, de projeter une ombre sur l'amour admiratif qu'il gardait à sa mère. Il devinait qu'elle lui cachait quelque chose. Il lui répétait : « Tu as un souci qui te tourmente, au fond des yeux. » Elle eut la force de garder son secret. Le voyant si brave, elle se disait qu'elle devait l'être autant que lui et que, s'il lui arrivait malheur, il emporterait au moins de Marion une image pure, un respect sacré. Un pressentiment douloureux agitait la jeune fille, qu'elle s'efforçait de dissimuler sous une gaieté un peu forcée. Alors il secouait mélancoliquement la tête, puis pressait un à un les petits doigt de sa main nerveuse, où brillait l'anneau symbolique.

Marion dut subir, avec patience et hypocrisie, l'ardent interrogatoire de son grand garçon sur le camp de Schultzen, la santé de Xavier, les motifs présumés du nouveau silence, la possi-

bilité d'un prompt retour ou d'une évasion : « Maman, tâche de correspondre en langage secret avec lui. Cela peut se faire. »

— Je n'ose pas. Il est très surveillé. J'aurais peur de lui attirer des ennuis.

— Je croxais que le Dr Etiennant se faisait fort, par ses confrères, d'obtenir le rapatriement de papa, pour raison de santé.

— Il a bien essayé, mais sans résultat jusqu'à présent.

— Grantouvre ne peut-il rien de son côté? C'est un ami si dévoué.

— Il a remué ciel et terre. Nous continuerons. Ne t'agite pas. Tu vas te donner de la fièvre.

Le blessé cherchait à comprendre ce qui se passait entre ces personnes, au-dessus desquelles planait une sorte de mystère. Il trouvait sa mère réticente, sa fiancée gênée et Mme Lebien telle que quelqu'un qui en a gros sur le cœur et les lèvres. Il finit par hasarder cette question : « — Il ne s'est rien passé de désagréable entre toi et ma future belle-mère? »

— Rien, mon chéri, je t'assure.

— Elle est si jalouse de toi, de ta bonté, de ta beauté... ni entre toi et le docteur?

— Mais non, que tu es drôle, absolument rien.

Cet interrogatoire était affreusement pénible à Marion. Elle détournait les regards, comme

une chatte punie, et le tourment de son enfant lui rappelait l'étendue de sa faute. Entre son père et elle, quand il connaîtrait la vérité, il n'hésiterait pas. La coupable eût préféré la plus dure avanie au blâme de ces regards loyaux, que n'avait jamais effleurés une mauvaise pensée.

La séparation fut déchirante, bien que chacun se surveillât. Jeanne avait envie de pleurer et Marion était sur le point de défaillir. Les autres blessés eux-mêmes étaient émus. Sur le pas de la porte vitrée, la mère se retourna. Elle aperçut, — pour la dernière fois, — son garçon qui leur envoyait, à la petite et à elle, un baiser collectif. Le lugubre retour parut long. Marion se consolait avec cette pensée que chaque tour de roue la rapprochait de Claude.

Ils avaient rendez-vous le lendemain. Pour la première fois depuis leur liaison, Claude ne vint pas. Seule dans le pavillon de la rue des Paveurs, l'amoureuse, inquiète d'abord, puis dévorée d'angoisse, attendit l'amoureux jusqu'au soir, jusqu'au tramway de sept heures. Il n'est rien de plus atroce qu'une pièce où l'on s'est passionnément étreint, où l'on s'est tout dit, quand un des deux seulement est là et lorsque tournent autour de lui les spirales de la solitude et du silence. C'est comme une mort au delà de la mort. Marion voyait, ainsi que sur une suite de tapisseries, le début de son histoire terrible et chère, les pre-

miers échanges de regards, les premiers mots, les premières rencontres rue de Courcelles et avenue Niel. Son amant était un fantôme peint en grisaille, qui s'évanouissait quand elle allait le saisir. Une impression de terreur folle montait en elle. Un peu plus, elle aurait crié, appelé au secours. Elle sortit de la maison, toute tremblante, sans même fermer la porte à clé, et se sauva, comme une bête, à travers la banlieue pelée et tragique, à odeur de tan. Elle n'avait plus conscience de rien. Le soir venait. Le vent soufflait. Elle était égarée et lasse. Enfin elle aperçut, à quelques pas d'elle, la lumière mobile d'un tramway. Elle courut et arriva à temps pour se jeter dans le petit salon des premières, tendu de velours rouge, où elle était seule, où elle put sangloter librement. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, elle reçut un mot de Claude, par une rarissime dérogation à la consigne « ne jamais écrire ». Il lui donnait à entendre que Ginette l'avait fait suivre, qu'il n'avait pu déjouer la filature et qu'il s'agissait de rester au moins une quinzaine sans se voir. Le médecin, de son écriture nerveuse, terminait par ces mots : « Courage et patience... »

Xavier, libéré du camp de Schultzen grâce à Murmelthier, débarqua du train venant de Suisse

à la gare de l'Est, à deux heures après-midi. Il n'avait prévenu personne et personne ne l'attendait. Il n'avait pas fait sa toilette depuis cinq jours. Il était maigre, rongé de fièvre et de haine, la volonté tendue et pareil à un loup. Comme il mourait de faim, il déjeuna dans un restaurant de la rue Lafayette et, pendant le repas, mûrit son plan. Il avait un revolver d'ordonnance, emprunté à un camarade de route, tout chargé dans son étui. Sa pitié était morte. Depuis quatre mois, en comptant les heures, il attendait cette minute-là. A force de feindre la diplopie et le trouble initial de la marche, il louchait et steppait légèrement. Il était à la fois désespéré et heureux de se venger. Il se répétait, en se traitant d'imbécile : « Si rien de cela n'était vrai. Si la carte de Ginette avait menti ! »

Il ne voulait pas tomber rue des Ombres avant trois heures, en plein rendez-vous. L'idée ne lui venait pas qu'en cinq mois les conditions de l'adultère avaient pu se modifier. Claude et Marion, les deux traîtres, composaient, pour son imagination, un groupe figé. Le début de la digestion, qui incline à l'indulgence, augmenta sa rage. A trois heures moins le quart, il paya sa note, à la façon d'un somnambule, héla un taxi-auto et donna l'adresse au chauffeur. Il tira le revolver de son étui et le mit à portée de sa main, dans sa poche de côté. Son attention devint

vigilante rue des Ombres, tranquille comme à l'ordinaire et déserte. Il descendit, régla sa voiture, remarqua l'air bonasse et rusé du petit hôtel, où se perpétrait quotidiennement l'infamie. Il sonna. Une jeune servante vint ouvrir, interloquée devant ce grand diable hirsute, aux yeux étincelants : « Madame est là? »

— Oui, monsieur. Qui dois-je annoncer?

— Où est-elle?

— Au salon, monsieur. Qui dois-je?...

Il écarta le frêle obstacle, poussa une porte et aperçut une vieille dame inconnue, assise auprès d'une table, qui montrait des images à un enfant. L'aspect du visiteur imprévu était tel qu'elle fit : « Ah mon Dieu! » Mais Xavier, chancelant : « Excusez-moi, madame, je me suis trompé. Ce n'est pas ici le docteur?... »

Il ne prononça pas le nom. La vieille dame appela : « Joseph, Joseph! » Un grand-père parut, appuyé sur une canne : « — Qui donc cherchez vous, mon capitaine?

— Le docteur Étiennant. Je croyais qu'il habitait ici.

Les deux grands-parents étonnés secouaient la tête en même temps. Xavier sortit, bredouillant un vague regret. Il constata que le numéro de la maison était bien 4. Aucun autre immeuble de la courte rue ne paraissait suspect, ne correspondait au signalement de la carte postale.

Une joie immense, par toutes les radicelles de l'amour mué en haine, se glissa dans ses veines brûlantes. Ainsi c'était un hideux mensonge, une épouvantable et perfide invention de Ginette. Ah c'était celle-là, pour le coup, qui méritait les balles dans la peau! Il y avait devant lui un banc; le pauvre garçon s'assit dessus, le cœur brisé, afin de rassembler ses idées, de renaître peu à peu à l'immense bonheur d'être libre et de pouvoir aimer Marion.

La porte d'une petite boutique de mercerie s'ouvrit timidement à quelques pas. Une dame en noir, d'âge indistinct, s'approcha, telle la fatalité, de l'officier anéanti : « Vous cherchez quelqu'un, mon capitaine? »

Il leva le nez et répondit : « Non, merci, plus personne. »

— C'est que j'ai eu mon mari tué à la guerre et si je pouvais vous rendre service... J'ai vu que vous entriez dans l'hôtel. Ce n'est plus le même locataire.

— Je le sais, merci.

— L'autre était le Dr Étiennant, qui venait avec une petite dame blonde.

— Ah coquine!

Xavier s'était dressé, comme un frappé à mort, qui se raidit avant de s'écrouler. Au moment où il s'apaisait et chassait l'image, voici que quelques mots la rappelaient, meurtrière et flam-

bante. Rassemblant son courage, il demanda doucement à cette inconnue, qu'il avait envie de tuer : « Ils venaient ici chaque jour? »

— Seulement deux ou trois fois par semaine. Je le sais par la femme de ménage, qui faisait le lit.

— Depuis quand..., depuis quand..., depuis ?...

Les mots s'arrêtaient en travers de sa gorge. Il prit son porte-monnaie dans sa poche, sous son revolver, tendit à la mercière un billet de vingt francs et s'éloigna à grandes enjambées, mais zigzaguant comme un homme ivre.

Donc Ginette avait dit vrai!

C'était elle qu'il voulait voir d'abord et tout de suite. Si Claude était là, eh bien, pour commencer, il exécuterait Claude. Une sous-pensée obscure, mais vigilante, lui faisait chercher des motifs de laisser la vie à Marion, depuis qu'il avait la possibilité de la supprimer. Ainsi arrive-t-il souvent, quand le désir du meurtre se greffe sur celui de la possession.

Ginette était seule chez elle avec sa fille, quand on lui annonça « le capitaine Darmelle ». Elle ne fut point étonnée. Depuis sa dénonciation, elle attendait ce retour et cette visite : « Va-t'en », dit-elle à Jeanne avec une brusquerie sauvage; puis à sa femme de chambre : « Introduisez le capitaine. » Le drame souhaité se déchaînait.

La laide avait l'orgueil de l'auteur tragique, qui tient son dénouement.

Xavier entra, la lettre à la main. Jeanne était demeurée aux écoutes, comprenant que la vie de son père était en jeu, et résolue à tout pour le sauver. Le dialogue, à travers la porte, lui parvenait, pressé, bref et terrible.

— C'est vous qui avez écrit cela?

— C'est moi.

— Je viens de la rue des Ombres. *Ils* n'y sont pas.

— Ils ont changé le lieu du rendez-vous depuis plusieurs semaines.

— Où se cachent-*ils* maintenant?

— Je l'ignore.

— C'est invraisemblable, vous avez dû les faire suivre.

— J'ai fait suivre Claude. Il a échappé à la surveillance. Je sais seulement que leurs relations continuent. Que comptez-vous faire?

— Les tuer.

— Vous avez raison. Ce sont deux criminels, qui méritent la mort.

— Mais il faut que je les prenne en flagrant délit. Qui peut me renseigner sur leur nouveau...?

— Peut être Grantouvre. Il sait tout. Il est leur confident.

Jeanne, sans en entendre davantage, quitta son

poste d'écoute, résolue à prévenir immédiatement, et à tout prix d'abord Grantouvre, ensuite son père, qu'elle savait être à l'ambulance Sydenham. L'impitoyable conversation se poursuivit. Xavier se tenait debout devant Ginette également dressée, laide comme un oiseau charognard, le nez en avant, la bouche tordue de haine et jaune à faire peur. Il parlait d'une voix sèche, sans salive, entrecoupée d'effrayants silences. Elle répondait avec une précision mathématique, accompagnée, toutes les deux minutes, d'un ricanement qu'elle ne pouvait retenir.

— Comment avez-vous connu leur crime?

— Par un gant et un parapluie. Depuis quelque temps j'avais des soupçons, je surprenais des regards. J'ai trouvé le gant dans le paletot de mon mari. Un chauffeur m'a rapporté le parapluie. J'ai été *là*. J'ai vu. C'est comme cela que j'ai connu leurs rendez-vous de la rue des Ombres. Voulez-vous voir le gant?

— Inutile.

— Mais si, c'est une pièce à conviction. Je l'ai là.

Elle savait la force de l'objet pour réveiller le goût du sang. Elle ouvrit un tiroir, prit la petite main flasque, la tendit à l'officier, comme on tend le gibier pantelant au chien, pour aiguiser son flair.

— Vous reconnaissez la pointure de Marion

— Je la reconnais. Elle continuait à vous voir

— Elle a continué longtemps. C'est la roué des rouées. Les fiançailles de votre fils et de m fille ont grandement servi l'intrigue.

Xavier avait oublié ce détail et cette aggra vation. Il reprit d'une voix plus sourde : « Ce fiançailles ont eu lieu? »

— Sans provoquer aucun remords, aucu scrupule, ni rien interrompre. Je n'ai rien dit ma fille. Je n'ai pas voulu que mon malheur fû celui de deux innocents.

— C'est bien de votre part.

Ginette se vantait. En réalité, elle avait cher ché à rompre les fiançailles et fait à Jeann scène sur scène. Ce qui l'avait retenue, c'étai la crainte d'être privée d'argent par son mari faible quant au reste, capable de révolte su le chapitre de sa fille.

La parité de situation eût dû amener quelqu sympathie entre ce mari et cette épouse trom pés. Il n'en était rien. Le capitaine voyait qu'i était un instrument de vengeance aux main de cette scélérate. Elle discernait, au fond d lui, le désir secret de ne pas accomplir ce qu'i jurait d'accomplir, de ne pas aller jusqu'a bout. Comme il lui demandait :

— Pourquoi n'avez-vous pas signé ce qu vous m'avez écrit?

Elle répondit évasivement : « — C'était superflu. » Puis, se rapprochant de lui et arborant son face-à-main :

— Etes-vous décidé, absolument décidé à châtier?

— Pourquoi cette question?

— Il me semble que vous hésitez, que vous cherchez une échappatoire. Vous ne seriez pas le premier qui se contente de menaces et de cris.

— J'ai souffert. La guerre m'a rendu implacable.

— Tant mieux. Ils l'ont été, eux, sachez-le bien. J'ai vu, de mes yeux vu, mon mari embrasser le portrait décolleté de votre femme, qui est là sur la cheminée, coller sa bouche sur ses seins nus.

— Oh, le monstre! Taisez-vous, Ginette.

Il avait mis à plat, sur sa figure défaite, ses grandes mains osseuses, pour chasser ce spectacle. Devant ce succès elle insista : « — Quand il me revenait, le soir, il avait son parfum sur la figure, dans le cou, et la nuit, il se trompait, me serrant dans ses bras, m'appelant « sa Marion », soupirant comme elle « tva »... Car elle l'appelait « tva ». C'est sa façon de prononcer toi.

— Je le sais. Ginette, taisez-vous!

Mais voilà qu'au lieu de se mettre en fureur, il sanglotait, comme un enfant, ce héros acca-

blé des fatigues de la guerre et de la captivité La laide, en cherchant à réveiller en lui la jalousie homicide, évoquait le souvenir de la grâce et de la fragilité de Marion. Il venait de la retrouver rose et menue, comme au premier soir de leurs noces, quand elle le tenait écarté de sa petite main douce, en riant et en rougissant. Le souvenir de la suavité de ses bras et de ses épaules, dont il avait été sevré si longtemps, l'attendrissait et le désarmait. Il y a ainsi, dans la volupté, le poison qui tue et le poison qui perpétue la vie. Depuis quelques minutes Xavier, maladroitement manœuvré par Ginette, buvait à la seconde fiole. Elle perdit la tête et laissa trop voir sa déception.

— Seriez-vous lâche?

L'injure ne portait pas. Il cessa de pleurer et montra, à travers ses larmes, un beau rire ironique et généreux, qui acheva de l'irriter; ce rire disait : « Voilà qui montre un peu le bout de l'oreille. » Elle avait, sur les lèvres, un mot infamant de comédie tragique. Elle ne le prononça pas, de peur d'une gifle qu'elle sentait dans l'air.

— Vous n'avez point saisi de correspondance?

— Aucune. Ils ne sont pas assez bêtes pour écrire. Les preuves que je vous ai données ne vous suffisent pas? Vous êtes exigeant.

— Hélas!

— Je vous ai tout dit. Un dernier mot : si vous ne faites pas justice aujourd'hui, vous ne ferez jamais justice. Vous serez ridicule, un mari complaisant. On vous montrera au doigt.

Furieuse, la mégère le planta là et disparut, laissant retomber son face-à-main, qui tinta sur la parure de jais. Comme il lui fallait passer sa colère sur quelque chose, il saisit le portrait de Marion, le brisa en quatre, ainsi que le cadre, et jeta les morceaux dans la cheminée. Déjà il se sentait un peu soulagé.

Cependant Jeanne avait couru chez Grantouvre, qui, par hasard, n'était pas sorti. Sans réticence, elle lui conta l'arrivée soudaine de Xavier chez sa mère, les premiers propos échangés, les menaces : « Maman lui a dit que vous étiez leur confident, que vous saviez où ils se cachaient. Le capitaine sera ici dans un instant. Il est peut-être derrière moi. Je vous en supplie, tâchez de le calmer, pendant que je vais prévenir père à Sydenham. » Fabius, très ému, car il aimait toujours Marion, promit de faire ce qui était humainement possible pour empêcher un irréparable malheur. Le dévouement de la jeune fille et sa noblesse d'âme ranimaient chez lui le goût de l'héroïque. On n'est jamais complètement vieux quand on a gardé le sens de la beauté.

De la rue Lepic à la rue Demours, grâce à

un bon pourboire au chauffeur, la vaillante enfant ne mit pas plus de dix minutes, par les boulevards extérieurs. Claude Etiennant examinait le sang d'un malade au microscope, quand sa fille entra. Il pria son aide de le laisser seul.

— Qu'y a-t-il? Pourquoi es-tu si troublée?

— Père, le capitaine Darmelle n'était pas mort. Il est de retour. Il était tout à l'heure à la maison. Il te cherche. Il ne faut pas qu'il te trouve. Il veut te tuer.

Le savant ne broncha pas, ne laissa voir aucune émotion, ne nia rien. Il comprenait que Jeanne était au courant. Il se fichait de son propre sort et ne pensait qu'à celui de sa chère maîtresse. Après un moment de silence, il posa la lamelle sur la table, se leva, embrassa la messagère de malheur avec une tendresse solennelle : — « Je te demande pardon. Je suis prêt à expier, s'il le faut. Mais ce n'est pas pour moi que je crains... »

— Oh père, je t'en prie, disparais! Ne rentre pas ce soir à la maison.

— Je rentrerai ce soir à la maison. Le docteur Etiennant n'a pas le droit de fuir. J'ai déjà trop méconnu mon devoir. Il ne faut pas en vouloir à ta mère, si la douleur l'égare... Mon Dieu, que va devenir?...

Il se tut. Jeanne, devinant sa pensée, ajouta:

« Il est trop tard, sans doute, pour avertir Marion. Que le ciel la préserve! » Elle se jeta à genoux et fit une fervente prière, sous les yeux de son père immobile, concentré en lui-même, cherchant, en vain, un moyen de salut pour celle qu'il aimait. Il se demandait aussi, plein d'angoisse : « Mais comment Xavier a-t-il su?... » Un soupçon affreux le tenaillait, plus sinistre encore que ce drame domestique.

L'entrée de Xavier chez Grantouvre ne fut pas tapageuse, comme l'imaginait le peintre. Félicité, stupéfaite, ouvrit la porte à un grand fantôme en uniforme, voûté, hirsute, méconnaissable, lequel s'accrochait aux meubles pour ne pas tomber. Il écarta d'un geste les bras étendus de son vieil ami, dont le cœur, à cet aspect, était gonflé de larmes : — « Laisse, Fabius. Ne faisons pas de phrases! Marion m'a trompé avec Etiennant. Tu le savais. C'est misérable. Comment n'avez-vous pas eu pitié de moi! »

— Eh, qu'y pouvais-je, mon pauvre Xavier? C'est un malheur, un grand malheur. On t'a cru mort. Tu as aimé Claude, tu as appris à Marion à l'aimer. Et tu connais le faible cœur des femmes... Je n'ai joué aucun rôle là-dedans.

— Ginette prétend le contraire.

— Ginette est une sale bête, qui ne cherche que le grabuge et la douleur d'autrui. Regarde-moi. Ai-je l'air d'un confident de tragédie? J'ai

[illegible], épouvanté et désolé, à la chute de ces deux êtres d'élite, que je croyais bons et loyaux et qui ont assassiné ton souvenir.

— Mon honneur...

— Nullement ton honneur... nullement. Je crois ta femme assez punie par ses remords. Je ne serais pas surpris qu'elle devînt folle!

— Tant mieux. Cela m'éviterait de la tuer. Mais l'autre, ah, l'autre!...

Darmelle, qui s'était assis, leva son long bras maigre, comme pour écraser une bête immonde.

— Je n'excuse pas Claude, reprit Grantouvre. Néanmoins, sur cent hommes à sa place, quatre-vingt-dix-neuf, ayant épousé une gueuse comme la sienne, et rencontrant Marion, en auraient fait autant. Je te répète qu'on te croyait mort. C'est moi qui, prévenu par ton colonel, ai annoncé la nouvelle à ta femme. Si tu avais vu sa douleur...

— Fameuse, sa douleur!... Dans le même temps elle couchait avec ce bandit, ce voleur, cet hypocrite d'Etiennant... Ne nie pas. Il y a longtemps que ça dure. C'était commencé avant mon départ?

— Je te jure que non.

— Qu'en sais-tu?

— Ta femme, qui est une scrupuleuse, mais oui, une tourmentée, et je la connais bien, ta femme est venue, sitôt après sa faute, pleurer et

sangloter sur ce divan où tu es. Tout le monde te croyait mort.

— Je suis un revenant gênant.

— Tu es une victime de la terrible guerre, beaucoup plus à plaindre, certes, que si tu étais à deux pieds sous le sol, avec une croix de bois. Ton intelligence doit te servir à surmonter ce désir de vengeance, qui est d'un animal et non d'un homme.

— Soit, un animal, mais je les tuerai.

— Et puis après?... Tu seras bien avancé d'avoir, à ta façon, augmenté le carnage. Je te dis, moi, que tu aimes encore et toujours Marion.

— Je la déteste. Je la...

— Ce n'est pas vrai. Si tu veux la tuer, c'est que tu l'aimes encore.

Xavier éprouva un soulagement à gémir : « Oui, je l'aime encore », en secouant sa tête dévastée, qu'il plongea entre ses mains, comme chez Ginette tout à l'heure. Grantouvre utilisa ce fugitif attendrissement : « Écoute, vieux, je t'aime comme je ne t'ai jamais aimé. De toute mon affection pour toi, je te crie : il faut pardonner à ta femme. »

— Impossible, Fabius! Quand même je le voudrais. Je la verrai toujours auprès de cet homme.

— Mais non, pas toujours. Qui te dit qu'elle n'a pas souffert près de lui, qu'elle ne t'a pas

regretté, appelé, pleuré? Tu as été à l'école de la mort et de la misère, tu as été environné de choses terribles et sanglantes. Cela doit ouvrir et agrandir le cœur. Pardonne à ta femme. Elle le mérite et ton pardon la reconquerra.

— Allons donc! A ma première absence, elle courra retrouver son amant!

— Ce n'est pas vrai. Elle a l'âme noble et fière. C'est une pécheresse, mais pleine de repentir. Tu oublieras, vous oublierez, vous aurez encore de belles heures.

— Et mon fils, mon François, fiancé à la fille de ce drôle! O infâme Marion!

Grantouvre se tut, voulant laisser sans aliment cette rumination de jaloux. Que pouvait-il ajouter de plus? Pareil à un naufragé, Darmelle allait de-ci de-là, au hasard des images qui continuaient à le hanter. Sa fureur paraissait tombée. Les arguments du vieux solitaire de la rue Lepic lui avaient tout de même fait du bien. Il arpentait l'atelier, se parlant à lui-même, se lamentant, évoquant son bonheur d'autrefois, d'une façon déchirante, se reprochant d'avoir été trop amoureux.

Quand Fabius le jugea au point pour la confidence qu'il préparait, comme suprême calmant, il l'arrêta par le bras : « Je veux te raconter quelque chose, que je n'ai jamais dit à personne. Tu me considères comme un brave

homme, n'est-ce pas?... Eh bien, au temps de ma jeunesse, j'ai pris, moi aussi, la femme d'un ami. Elle était belle comme Marion et son mari, que j'aimais, était en voyage. Il me l'avait confiée. Je lui plaisais. J'étais fou d'elle. Nous avions résolu de ne plus nous voir et c'est à notre dernière entrevue que c'est arrivé, parce que je lui avais pris la main pour l'adieu suprême. Ma vie a été bouleversée. Nous avons souffert le martyre, nous nous sommes déchirés de remords et de reproches. Le mari est revenu. Il a tout appris par des bavardages de domestiques. Elle a avoué. Il a pardonné et, peu de mois après, elle est morte. Tu vois que la faute de Claude n'est pas un crime exceptionnel. Sache qu'elle porte en soi son dur châtiment. Sache que c'est l'homme, et non pas Claude qui est ignoble. Peut-être, à sa place ou à la mienne, aurais-tu cédé comme lui, comme moi, à la tentation.

Le capitaine avait écouté attentivement ce récit plein de honte, de deuil, et de chagrin. Il ne fit aucune réflexion. Il était de plus en plus songeur.

— Que vas-tu faire maintenant? Je veux dire immédiatement, en sortant d'ici? — demanda Grantouvre.

— Je vais aller chez moi. Le reste me regarde

— Laisse-moi t'accompagner.

— Jamais de la vie!

La dépression semblait enfin l'emporter sur l'exaltation. Le vieillard n'insista pas et le laissa partir, mais il sortit derrière lui, afin de le suivre à distance, et au besoin de le protéger contre lui-même. Car, si Xavier n'avait plus le masque du crime, il avait pris celui du suicide et la pâleur était remplacée par une congestion significative.

Marion et Mme Lebien lisaient une lettre de François, leur annonçant qu'il avait rejoint son poste, sans demander de congé de convalescence, vu la légèreté de sa blessure. Elles admiraient et déploraient ensemble cet excès de zèle, quand le bruit d'un pas habituel et les éclats d'une voix impérative les remplirent d'une terreur soudaine. Moins vaillante que sa fille, Mme Lebien, reconnaissant l'accent d'un gendre détesté, se sauva dans la cuisine, plus morte que vive, et ferma la porte à clé. Marion, prête à tout, croisa les bras et attendit le châtiment, les yeux grands ouverts, avec le sentiment secret d'une délivrance. Si souvent, depuis le menaçant silence du prisonnier, elle avait imaginé cette minute-là!

Il était devant elle, sombre et las, comme de l'autre côté de la vie.

— Marion, je t'aimais, pourquoi m'as-tu lâchement trahi?

Pas de réponse. Elle ne niait rien. A quoi bon? Il sentait dans sa poche le poids tentateur de son revolver. Il répéta avec une lassitude, sous laquelle grondait la colère : « Pourquoi m'as-tu trahi? »

Elle avait sur les lèvres : « Parce que j'aimais Claude. » Elle savait que cette phrase serait son arrêt de mort. Un instinct obscur de conservation, subsistant dans le désespoir, fit qu'elle se retint. Elle murmura : « Je te croyais disparu à jamais. Je me croyais libre. »

— Ce n'est pas une excuse, Marion.

— Je ne m'excuse pas, Xavier. Tu as le droit de me tuer, mais sans me faire souffrir. Fais vite!

— Donne-moi une raison. Pourquoi avec mon meilleur... avec l'homme qui se donnait pour mon meilleur ami?

Pas de réponse.

— Dis quelque chose. Juge-toi toi-même. Tu reconnais que tu es une coupable, une infâme et que j'ai le droit de vous abattre, lui et toi, comme deux chiens que vous êtes.

Elle allait répondre oui. L'injure fit qu'elle se tut encore; son regard prit une fixité comparable à celle des yeux des martyrs, sur les estampes. Qu'elle était belle ainsi! Xavier avait l'impulsion morale, il tenait l'instrument matériel et il n'agissait pas et il s'en étonnait. Marion

eût été grande et robuste qu'il l'eût abattue sans miséricorde à ce moment-là. Mais elle était petite et fragile. Il n'osait pas.

Il se rapprocha d'elle, les muscles tendus, la voix rauque, le souffle chaud et âcre.

— Parle, salope, ou je te brûle!

Comme elle demeurait impassible, il lui prit la gorge, sa gorge d'oiseau chanteur et lustré, entre ses fortes mains. Il allait serrer, fermer les voies de l'air divin, mais il vit, au fond de ses prunelles dorées, ce navrement de biche mourante qui abat la sauvagerie du chasseur. Il écarta les doigts, fit un pas en arrière et, tournant sur lui-même, titubant, sortit de la pièce.

— Il va revenir, — songea Marion. Puis aussitôt : « Pourvu qu'il ne garde pas sa rage meurtrière pour Claude! »

Mais elle entendit le claquement sourd de la porte d'entrée. Elle courut à la fenêtre donnant sur le boulevard, l'ouvrit et se pencha précautionneusement. Un long temps se passa, qui lui parut plus long encore. Sans doute Xavier réfléchissait-il dans l'escalier, ruminait-il quelque nouvelle irruption. Mais elle vit tout à coup le grand corps maigre en uniforme, vacillant, hésitant, lançant les jambes à la façon d'un ataxique, qui s'éloignait sans se retourner. Elle respira largement, comme délivrée d'un poids sur la poitrine. Elle sentait, sur son cou déli-

cat, la pression de ces os poilus. Elle avait, dans les narines, cette odeur rude. Par quel miracle l'avait-il épargnée? Comment était-elle encore vivante?

— Il est parti... Ah! quelle brute!

Mme Lebien, revenue en tapinois, avait une mine comique et funèbre. Elle ajouta : « Tu comprends pourquoi je vous ai laissés seuls. Vous avez eu une explication? Que t'a-t-il dit? »

— Rien, mère, je t'en prie, je t'en supplie...

— Mais, mon enfant, nous ne pouvons pas vivre sous la menace perpétuelle de cet assassin. Comment les Allemands l'ont-ils laissé échapper? Il va revenir. Je préviens le commissaire de police.

— Tu oublies qu'il est mon mari et que tu es chez lui.

— Soit, dans une heure, je décampe. Je n'ai pas envie de payer les pots cassés.

Cette vulgarité, cette mesquinerie, en un pareil moment, accablaient la jeune femme. Elle cherchait à rassembler ses idées, elle voulait à tout prix prévenir Claude. Un coup de sonnette, timide et discret, la fit tressaillir.

— C'est encore lui, ah, mon Dieu! s'écria Mme Lebien, une jambe en arrière.

Fanny, anéantie, car elle avait eu les échos de la terrible scène, vint annoncer à sa maî-

tresse que « Mlle Jeanne voulait lui parler, mais à part et tout de suite ».

La jeune fille tremblait devant celle qu'elle n'avait plus le droit d'aimer et ce tremblement, cet air de reproche, cette angoisse si vraie firent à Marion plus de peine et de honte que les rugissements et les menaces de son mari. Jeanne évita de lui tendre la main. Elle dit seulement : « Ne venez plus chez nous. Ma mère sait. J'ignore si elle restera avec mon père... Mon pauvre François! »

— Ah! Votre père est vivant? Vous êtes sûre qu'il est vivant?

— Oui, je l'avais prévenu. Ma mère avait vu le capitaine. Père ne veut pas quitter Paris. Adieu, madame.

Marion n'osa la retenir, ni l'interroger davantage, bien qu'elle brûlât de connaître ce qui s'était passé entre Xavier et Ginette. Une phrase la hantait : « Père ne veut pas quitter Paris. » Ainsi donc elle reverrait Claude prochainement.

En sortant de chez lui, le capitaine Darmelle s'était remis en route, toujours suivi à distance par Grantouvre, maintenant rassuré quant à Marion. Au bout de cinq cent mètres, n'en pouvant plus, il héla une auto et se fit conduire chez sa mère, rue d'Assas. Il n'éprouvait plus qu'un vide immense au cerveau, le besoin de mourir ou de dormir, il ne savait pas bien. Néanmoins il prit

la précaution, pour éviter à la vieille dame une secousse trop vive, de la faire prévenir par la concierge de la villa. Mme Nadon était toute fière d'une telle commission. Aux premiers mots d'une si étrange nouvelle, la « camarde », persuadée de nouveau de la mort de son fils à cause de son silence prolongé, se précipita au dehors avec un cri de joie. Elle vit venir à elle un spectre, un véritable spectre, vieilli de vingt ans et qui bredouillait, en la couvrant de baisers : « Maman, maman, ma pauvre maman ! »

Comme Marion ne l'accompagnait pas, Mme Darmelle comprit tout de suite qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Mais, aux premiers mots, le revenant, effondré dans un fauteuil, devant son propre portrait reorné d'un crêpe, lui fit comprendre qu'elle ne devait pas l'interroger : « Plus tard, maman, je te conterai cela plus tard. Mon lit... j'ai seulement besoin de mon lit et tu me dorloteras avant que je m'endorme, comme lorsque j'étais tout petit... Ah si ce pouvait être pour toujours ! »

CHAPITRE VIII

DEUX AMANTS

Mai 1916.

Claude attendait Marion dans la petite villa de Lumières. Ils ne s'étaient pas rencontrés depuis une semaine, depuis le drame. Le rendez-vous était pour quatre heures. Elle était en retard d'une heure. Le médecin récapitulait les événements des derniers jours. Un point pour lui demeurait obscur et Grantouvre, qu'il avait vu la veille, n'avait pu lui donner là-dessus aucun éclaircissement, et sa fille Jeanne était restée muette : comment, par quelle voie, Xavier Darmelle, prisonnier à Schultzen, avait-il pu être renseigné exactement sur ce qui se passait à Paris entre sa femme et son ami? Qui donc l'avait averti? Une seule hypothèse était possible, mais tellement abominable que Claude préférait ne pas s'y arrêter : l'intervention de Ginette. Pendant trois jours, il avait attendu, de

pied ferme, le coup de revolver ou les témoins de Xavier, parfaitement résolu à se laisser tuer, comme ceci ou comme cela, et à expier sa faute. Rien ne s'était produit.

Ginette et lui ne s'adressaient plus la parole. La haine continuait. Seul un grand point était acquis : Marion vivait, son mari ne l'avait pas tuée et Grantouvre affirmait que le cap était franchi, qu'il ne la tuerait pas. Le reste s'arrangerait sans doute avec le temps. Claude comptait sur ce maître des hommes et des Dieux. Hors son amante, tout lui était devenu indifférent. Pour l'attacher à elle, le lien tragique renforçait encore le lien sensuel et le lien d'esprit. Elle ou la mort, ou les deux ensemble, il ne concevait pas d'autre alternative.

Un pas léger, furtif, un frôlement, un bruit de serrure, Marion entra.

Elle avait vieilli de quinze ans en quelques heures. Son regard était fixe et plein de vertige, ses beaux cheveux semblaient ternis. Elle serrait les épaules, comme prise par un grand froid. Elle dit, d'une voix blanche, surnaturelle : « François est mort. On vient de me l'apprendre. C'est notre faute. Mon fils est mort. Je ne sais plus où je suis. »

Elle joignit les mains : « Claude, délivre-moi de la vie ! Je n'ai pas le courage de me tuer. Tu m'as dit que tu connaissais des poisons. Cette

fois, la raison m'abandonne. C'est notre faute. Xavier, délivre-moi de la vie. »

L'œil exercé du clinicien ne pouvait s'y tromper une minute. Elle était folle. Responsable de cette folie, il sentit une douleur aiguë, qui lui traversait la pointe du cœur. Il se rendait compte cependant que la funèbre nouvelle était vraie. Comme jadis, la première fois, mais dans quel autre état d'âme, il la saisit entre ses bras robustes, l'étendit, toute mince et frissonnante, sur le lit, la berça avec des paroles tendres, paternelles, ainsi qu'un petit enfant. D'elle-même, elle donna les détails : « Il a été tué à son poste de guetteur, le lendemain de sa rentrée au corps. Son commandant a prévenu maman hier et je l'ai su seulement tout à l'heure. Ah ! je suis punie. Dieu me punit. Tout est trouble et noir en moi. Xavier, puisque tu me pardonnes, allons prier sur la tombe de notre enfant. Viens, mon pauvre Xavier. Je suis si coupable. J'ai si mal. Viens, Xavier ! »

Elle essaya de se lever. Il la retint d'abord, puis, comme elle se débattait et pleurait, il la laissa faire. Mais une fois debout, elle le regarda avec stupeur : « Tu n'es pas Xavier, tu n'es pas Claude, alors qui donc es-tu ? Oh ! protège-moi, ne m'abandonne pas toute seule dans ce lieu maudit. J'ai peur. Les méchantes femmes de la rue des Ombres, Ginette et la mercière, me tueront.

Appelle Fanny! » Elle se recoucha. Le cas semblait grave, sinon désespéré. Cet affaissement physique, cette hésitation sur certaines syllabes, ces répétitions, cette angoisse, tout annonçait un délire foncier, qu'Étiennant jugeait irrémédiable. Il songeait rapidement qu'à plusieurs reprises il avait été effrayé par les allures de sa chère maîtresse, par un déchaînement suivi de prostration. Puis sa crainte s'était portée ailleurs. Il n'y avait qu'une chose à faire, la conduire aussitôt dans une maison de santé et avertir Mme Lebien. Le nom de son élève Albérée, dont il connaissait la science et la discrétion, se présenta à sa perplexité comme la solution immédiate de cette nouvelle et atroce difficulté. La destinée fonçait sur elle et lui, comme un assassin, son poignard barbelé au poing. Ruiné par son trop grand amour, il ne parait plus que faiblement les coups. Ce qui le saisissait le plus, ce grand observateur, c'était la cruelle succession d'événements, qui peuvent naître de l'échange d'un regard et d'un aveu. Il voyait aujourd'hui toute son aventure avec Marion, ainsi que la courbe d'une fièvre fatale

En quelques minutes, les dangers matériels, le scandale et le reste lui étaient devenus totalement indifférents. Il prit sa carte dans son portefeuille, écrivit au crayon : « Le docteur Étiennant, médecin des hôpitaux, prie le loueur

de voitures de lui envoyer tout de suite à n'importe quel prix, à côté, rue des Paveurs, pavillon Bellevue, un véhicule quelconque. Il s'agit de transporter une malade. Remerciements. » Il ouvrit la fenêtre. Un gamin passait dans le chemin boueux. Il l'appela : « Petit, voici cinq francs, porte cela à côté, chez le loueur, de ma part, et reviens me donner la réponse. » Car il ne voulait pas laisser Marion. Cinq minutes après, le gamin revenait : « Vous pouvez y compter, monsieur. » Quand la voiture fut là, vieux coupé attelé d'une rossinante qui avait l'air, comme le vieux cocher, d'avoir échappé au déluge, Claude toucha à l'épaule Marion silencieuse et qui pleurait, tournée contre le mur : « Viens, ma douce chérie, je vais te ramener à Paris. »

— Où cela ?... soupira-t-elle en retournant la tête.

— Chez mon élève, le docteur Albérée, dont je t'ai parlé, rue de la Santé. Il y a un beau jardin avec des fleurs et il aura bien soin de toi, jusqu'à la guérison.

— Des fleurs ! fit Marion d'un air extatique. Comment fleurissent-elles parmi la guerre, ces embaumées ? Mais c'est la nuit, Xavier, je suis si lasse, il faut que je dorme. Ne partons pas encore, je t'en prie. François va venir. La bataille est finie. Il n'est plus mort.

— Il le faut, Marion. On nous attend.

La prenant par les épaules, comme une blessée, il la releva, geignante et ployée. Il songeait aux heures différentes qu'avait connues cette chambre de campagne, à leurs ivresses, à leurs étreintes, à leurs serments. Il souffrait ce qu'un homme peut souffrir. Comment lui, bon et généreux, dévoué à ses malades connus et inconnus, avait-il ainsi fait sciemment le malheur de cette jolie petite créature? Certains entraînements se paient cher et la grande balance mystérieuse penche parfois vers le malheur sous des poids légers : « Sans doute Xavier était mon ami. Mais tout de même, la folie et ce deuil... » Tel une camériste maladroite, il recoiffa, tant bien que mal, avec un petit peigne, les cheveux ébouriffés de Marion et lui mit son chapeau sur la tête. Elle ne pleurait plus, pareille à une marionnette brisée. Il craignait une résistance, mais elle voulut descendre l'escalier à son bras, appuyée tendrement à son épaule, répétant les noms de son fils et de son mari.

Une demi-heure après, ils arrivaient rue de la Santé. Marion, de nouveau, divaguait. Étiennant se fit connaître et dit au concierge d'aller chercher deux infirmières, car il prévoyait une crise. Elle refusa de quitter la voiture. Il fallut employer la force. Il était temps. Ce fut une délirante, pleine de cris et de contorsions, que l'on trans-

porte, avec précaution, dans un pavillon séparé...

Claude, après s'être entendu avec son élève, alla prévenir Mme Lebien. Elle était sortie pour des emplettes de deuil. Il l'attendit dans le salon où il avait connu souvent l'émotion heureuse de voir entrer Marion, pimpante et souriante. Fanny pleurait François à grosses larmes, sans se douter du nouveau drame qui s'était abattu sur la maison. Le savant, par l'excès de ses remords, était d'une insensibilité de bois. Il appréhendait quelque ridicule esclandre de « Soif d'Égards », quand elle apprendrait la vérité. Elle rentra enfin, noyée de larmes. Il lui annonça, avec ménagements et en résumé, la folie de Marion et la résolution qu'il avait prise. Elle commença par s'étonner, leva les bras au ciel, jura que jamais dans la famille Lebien, où l'équilibre mental était proverbial, pareille histoire n'aurait pu être supposée; puis, bien qu'elle aimât selon ses moyens sa fille et son petit-fils, il devint visible que l'excès même de cette double catastrophe, en la rendant intéressante et bien à plaindre, soulageait sa vanité jalouse et toujours hérissée. Elle eut ce cri du cœur : « Je ne pense pas que Mme Darmelle ose maintenant calomnier ma fille ! » A travers tout, elle demeurait reconnaissante à Claude d'avoir été l'instrument de sa vengeance et d'avoir trompé un gendre exécré.

— Quand pourrai-je la voir?... demanda-t-elle.

— Pas avant une semaine... et encore. Je vous préviendrai, si vous le permettez.

Mme Lebien ajouta, soupçonneuse : « Qu'allons-nous conter à nos amis, aux Hottelet, à Hélène Ponant?... Il est bien entendu que personne d'extra-médical ne sera admis auprès d'elle avant moi. » Cette assurance une fois donnée, elle se consola en annonçant confidentiellement la mauvaise nouvelle à Fanny et à la concierge, bien qu'Étiennant lui eût recommandé de l'ébruiter le moins possible.

En sortant de là, Claude alla chez Grantouvre. Il avait besoin d'un peu de chaleur humaine et du contact d'un homme de cœur. Il trouva amplement ce qu'il cherchait.

— Hélas! hélas! lui dit le vieillard bouleversé, ce dénouement ne m'étonne qu'à moitié. Depuis une scène que Marion me fit ici, dans cet atelier, sans motifs, j'ai craint sérieusement pour sa raison. Quel dommage! Elle était si fine, si naturellement poète, et cette élégance innée des moindres mouvements...

— Montre-moi son portrait.

Fabius pleurait en allant chercher le tableau, qu'il installa en pleine lumière. Le savant joignit les mains.

— C'est elle, mon Dieu, c'est elle! Pardon,

[illegible] Marion, je vous ai fait tant de mal. Je suis [illegible] misérable. Pardonnez à votre funeste ami!

Son désespoir était si profond que Grantouvre essaya de lui remonter le moral : « Il n'y a là aucun coupable. Ou plutôt vous êtes coupables tous les deux. Elle était coquette. »

— Je suis un homme d'âge et d'expérience, je suis rassis. Je l'ai entraînée, précipitée dans le malheur, au lieu de la retenir. Voilà tout de même à quoi servent la science, l'usage du monde et l'observation! Il est joli, le patron, comme disent mes élèves.

— Mon pauvre Etiennant, nous sommes tous les mêmes. A la merci d'un regard tendre, du frôlement d'une main ou d'un petit pied, d'une parole équivoque. Et plus notre imagination nous élève et plus notre désir nous expose. Hein, tu n'as que faire de ma philosophie?

Claude exprima par un soupir qu'en effet les paroles les plus affectueuses n'avaient pas de prise sur son remords et son chagrin. Il ne se représentait pas l'existence sans Marion, sans sa peau blanche et glissante, sans ses remarques ailées, sans sa grâce souveraine. Puis, songer à chaque minute qu'elle était dans l'enfer de la folie, qu'il n'y avait pas moyen de communiquer avec cet esprit vivant et perdu!

— Comment, reprit-il, rêvant tout haut, comment Xavier a-t-il pu savoir?...

— Tu le demandes... Tu ne devines donc pas...

— Parle, je puis et je veux tout entendre.

— Mais c'est ta femme, c'est Ginette .. il n'y a aucun doute, c'est elle et nulle autre.

— En as-tu la preuve ?

— Elle s'en vante. Interroge-la. Elle te répondra.

Une demi-heure plus tard, Claude rentrait chez lui. Un silence effrayant planait sur sa triste demeure et, dans ce silence, on entendait la plainte lointaine, continue, amortie par les tentures, d'une voix de femme, d'une douleur jeune. Jeanne, prévenue par Mme Lebien, pleurait son noble François, tombé au champ d'honneur comme elle en avait eu le pressentiment. Ses parents divisés, son fiancé mort, sa vie était ainsi deux fois brisée.

— Madame est là?

— Au salon, monsieur, avec le lieutenant de Palaiseau.

Grâce à cette rapidité de réflexion qui caractérise les minutes intenses, le médecin sentait, pour la première fois, la laideur diabolique de son intérieur, de ces faux vitraux, de ces cuivres repoussés, de ces meubles en chocolat, de ces gargouilles, de ce bric-à-brac du sabbat. C'était bien là le cadre de Ginette. Il entra et dit à Palaiseau, comme on époussette un insecte : « Lieutenant, j'ai à parler à ma femme. Veuillez vous

retirer, je vous prie. » Le bel hébreu rougit sous l'affront, mais, sans insister, se leva et sortit avec une mine comique de Pharaon courroucé. Ginette, telle une vipère, se dressait, jaune et noire, et sifflante :

— Que signifie?

— Voilà, Marion est folle et enfermée.

Un éclair de joie mauvaise éclaira la face de cuir au grand nez.

— Cela est sans intérêt pour moi.

— Je m'en doute. Mais quelqu'un a soufflé à Xavier Darmelle la haine qui met cette malheureuse au tombeau. Ce quelqu'un, c'est vous. Avouez.

Je n'avoue pas. Je me vante d'avoir, par juste vengeance, écrit au capitaine Darmelle, prisonnier au camp de Schultzen, que vous étiez l'amant de sa femme.

Depuis de longues semaines, elle attendait cette explication. Claude sentit un flot de sang lui monter au visage, avec l'envie furieuse d'écraser le monstre. Néanmoins, il se contint.

— Vous mériteriez... A quoi bon! Vous n'avez rien d'humain. Je vous quitte pour toujours. Les tribunaux règleront votre situation et celle de ma fille. Adieu.

— Bon voyage, Don Juan de la cinquantaine!

Malgré cette suprême insulte, la déception de Ginette était grande. Elle espérait une brutalité,

au moins un soufflet, une voie de fait quelconque, qui lui eût permis d'ameuter les domestiques et de causer un beau et profitable scandale. Elle n'avait même pas eu son cadavre. Toute cette machination si savamment montée, finirait-elle en eau de boudin? Sans doute la folie de Marion était un appréciable résultat, mais certains délires sont curables et les médecins habiles et attentifs ne manqueraient pas à la maîtresse d'Etiennant. Il y aurait là quelque chose à tenter plus tard.

Elle se regarda dans la glace et ricana pour elle seule : « Je suis laide, c'est vrai, mais je sais punir les offenses. » Les sanglots éloignés de Jeanne lui rappelaient qu'elle n'avait plus à craindre une union redoutée avec le fils de sa pire ennemie. Comme disent les nègres, il y avait du bon... et elle se répéta plusieurs fois, avec satisfaction, cette expression toute militaire.

. . . .

Il y avait huit jours que Marion était entrée au sanatorium. La crise avait cédé à la torpeur. Claude, prévenu heure par heure, du changement, s'en entretenait avec son élève Albérée. Ce grand garçon, brun, aux yeux d'observateur mystique, était célèbre dans les milieux médicaux pour sa compétence et ses convictions religieuses, assez rares chez les aliénistes, dont la philosophie est plutôt sommaire.

— Dites-moi votre avis, sans réticence. Il importe que je sois fixé.

— Eh bien, patron, à moins d'un miracle... elle en a pour un an, un an et demi. C'est un cas héréditaire complexe. Elle ne recouvrera plus la raison jusqu'à la fin, que de façon partielle et intermittente. Il vaudrait mieux qu'elle ne l recouvrât plus du tout.

Sans que son maître se fût expliqué, Albérée avait tout compris. D'ailleurs, le bruit s'était répandu, à la Faculté, d'un coup de tête du professeur Etiennant; mais cet événement, fréquent chez les médecins d'un certain âge, trop sevrés des plaisirs de la vie, n'étonnait personne. Nul ne plaignait Ginette, universellement détestée.

Claude voyait confirmée, par un spécialiste quasi infaillible, l'impression fatale qu'il avait eue tout de suite à Lumières. La pauvre Marion était perdue. Un lointain ascendant, suscité par l'amour et la douleur, l'entraînait impitoyablement aux abîmes. Un jour sans doute arriverait-on à guérir ces cruels hérédismes, qui courent le long de la race, en brûlant les corps et les cœurs. Un jour sans doute réveillerait-on le soi, la volonté et la raison victorieuses, endormies et vaincues par les mauvais fantômes. La science n'en était pas encore là. Se sentant pauvre, désarmé, inutile malgré tout son bagage et son

fatras, devant ce problème pourtant simple à résoudre, Etiennant demanda encore :

— Vous avez prévenu la famille du mari ?

— Moi-même, patron, dès le premier jour. Selon vos instructions, je me suis adressé à la belle-mère, Mme Darmelle, avec toute sorte de ménagements. Je lui ai annoncé que sa bru, devenue subitement folle dans la rue, avait été amenée chez moi par des passants, que j'avais trouvé, ce qui est exact, dans les papiers de cette personne, en la déshabillant, le nom de Darmelle et l'adresse de la rue d'Assas, que je m'étais informé. J'ai émis l'avis qu'il serait plus sage de me laisser cette malade si gravement atteinte, afin de lui éviter de nouvelles secousses. Sur un petit mouvement que j'ai cru surprendre, j'ai ajouté que le tarif de mon sanatorium était des plus bas en un cas semblable et que l'Assistance m'enverrait des fonds supplémentaires, ce qui est faux. Mme Darmelle a paru dès lors rassurée et plus bienveillante, alors que le reste de mon récit l'avait laissée glaciale et soupçonneuse. Elle m'a déclaré qu'elle allait consulter son fils, récemment libéré par les Allemands et d'ailleurs séparé de sa femme, qu'elle me rendrait réponse le lendemain. Cette réponse a été ce que j'attendais. Nous avons les mains entièrement libres. Quant à Mme Lebien...

— J'en fais mon affaire, dit Etiennant avec

vivacité. Je vous remercie, mon cher Albérée, des soins que vous prenez de ma pauvre amie, qui m'est bien chère, et je vous remercie pour moi. Je vais vous demander une faveur : celle de m'introduire auprès de votre malade et de me laisser seul avec elle jusqu'à ce que je sonne... Je veux tenter une expérience délicate.

Le ton de son chef était si naturel et si calme qu'Albérée ne se méfia de rien. Il ne fit aucune objection. Il assura, d'un geste familier, sa petite calotte sur sa tête et, précédant le patron, le guida, à travers un dédale de couloirs et de courettes, jusqu'à une chambre séparée, au fond d'un petit pavillon moisi. Des formes vagues, en robes de chambre d'un gris bleu, s'effaçaient, le long des murs, devant les docteurs.

— C'est ici. Voulez-vous que j'entre d'abord ?

— Certainement.

— Mademoiselle, dit Albérée à la garde, le docteur Etiennant va procéder à l'examen de votre malade. Vous reviendrez quand il sonnera.

La garde disparut. L'aliéniste aussi. Claude osa lever les yeux sur Marion, sur ce qui restait de Marion. Une dure semaine avait fait d'elle une ombre, de contours encore harmonieux ; la bouche entr'ouverte gardait la forme du cri. Les yeux agrandis étaient sans point lumineux, sans lien avec ce monde et déshabités. On lui

avait jeté sur les épaules, car elle grelottait malgré la tiédeur du printemps, une petite douillette de soie puce, apportée par Mme Lebien. Cette parure d'antan la faisait encore plus misérable. L'amant infortuné avait devant lui l'envers de l'amour, tel qu'il doit apparaître à ceux de l'autre monde, quand leurs âmes sont épurées de lui.

— Marion, dit-il doucement, c'est moi, Claude, qui suis venu te rendre visite,

— Claude, je ne connais pas... Ah si, le docteur de mon fils, l'ami de Xavier. Où est Xavier? Je voudrais François et Xavier.

Elle n'avait plus sa voix mélodieuse aux notes graves. Une voix d'enfant la remplaçait et ses gestes menus avaient tourné au puéril. Une des clés de sa nature et de sa faiblesse apparaissait. Il était demeuré en elle une fillette spontanée et capricieuse, qui avait entraîné la femme à la faute.

— Rappelle-toi, reprit Etiennant, notre logis de la rue des Ombres.

— Oh! les méchantes femmes!

Elle se couvrit le visage de ses deux minuscules mains nerveuses et se mit à pleurer doucement. Il la contemplait épouvanté. C'était lui qui avait consommé ce naufrage, en échange de quelques plaisirs. Il se détestait plus assurément, que ne le détestait Ginette. Heureusement qu'il

avait sur lui de quoi se punir. Sa première idée avait été d'emporter Marion dans la tombe avec lui, puisqu'elle ne pouvait être guérie, puisque son cas était sans espoir. Maintenant, il songeait que les plus habiles spécialistes se trompent et que certains malades, bien et dûment condamnés par eux, remontent parfois miraculeusement la pente. Un crime moral suffisait à son remords.

Une musique militaire retentit. Un régiment montait la rue de la Santé ; c'était le rappel des temps critiques et sanglants, où il n'est pas bon de se laisser aller, d'être veule et lâche. Sa conscience dit au savant : « N'ajouteras-tu pas la faute à la faute, en privant les blessés, les tuberculeux, les défenseurs du pays, en les privant de ton aide, de tes soins, de ta science? » Il se répliqua : « Sans doute, mais je ne peux plus vivre et je ne veux pas survivre à Marion. »

La pauvre inconsciente s'était assoupie. Elle ne tenait pas plus de place, sous les draps blancs, qu'un oiseau recroquevillé. Son visage pincé, pâle, parcouru de secousses nerveuses, avait l'air d'accuser l'invisible. A la tête du lit était le bouton de la sonnette électrique.

— Et ton art ? — reprenait la conscience d'Etiennant. — Tes élèves t'accordent du génie. Le

génie improvise. Trouve plutôt le moyen de la guérir, d'exorciser l'hérédité. Ce n'est pas impossible.

Il avait, en effet, poursuivi ce problème toute sa vie, cherché avidement la touche, existante mais cachée, du clavier de la volonté, sur laquelle il fallait appuyer pour rendre à l'organisme le son de la raison et de la santé. Il avait parcouru, explorateur avide, des régions inconnues de l'esprit humain, senti frémir, à la pointe extrême de ses images psychiques, la solution merveilleuse du grand problème. Puis l'amour était venu, brouillant tout, faussant les perspectives, avec ses illusions dorées, et Marion avait ainsi détruit, par sa beauté, la possibilité de sauver Marion. Le médecin ne se croyait plus capable de recommencer un pareil effort, un pareil trajet. La fibre inventive était brisée en lui. Il avait soif de disparaître, de se reposer à jamais.

Il s'approcha du lit, embrassa la dormeuse sur le front, au point où cessaient les fins cheveux blonds. Il en prit une boucle entre ses doigts, pour jouir une dernière fois de leur douceur cendrée. Il se représenta les premières rencontres, seul à seul, rue de Courcelles, puis la seconde ou la troisième, il ne savait plus, dans une cage d'escalier, devant un ascenseur, pendant qu'il pleuvait au dehors. Evidemment

Marion, de toute éternité, était sa femme, sa compagne, son second cœur et sa vision complémentaire. Les amours vraies, totales, même défendues, sont sous le signe du mariage et de l'infini. Ce sont les contrariétés des circonstances qui les font aboutir aux larmes, à la douleur et à la mort. L'amour veut vivre, chanter, rire, durer, se prolonger et il a horreur des ténèbres.

Sa résolution une fois prise, le savant éprouvait une sérénité singulière, jointe à une vive curiosité. Il allait connaître lucidement la transition du grand passage, la page derrière laquelle il n'y a rien, ou il y a tout. On l'avait élevé — sa génération le voulait ainsi — dans la certitude qu'il n'y a rien. Mais, si c'était là une sottise, source d'autres sottises et si, par fortune, il y avait tout, ainsi que le croyaient Albérée et plusieurs de ses contemporains : « Alors, je te retrouverai, chère Marion, et nous ne craindrons plus le retour de l'autre, qui cependant m'a supplanté dans ton esprit. » Car il ne comprenait pas comment, ni par quelle bizarrerie, Xavier s'était substitué à lui dans la déraison de sa maîtresse.

Il sortit de sa poche une solution concentrée de napelline, dans un petit flacon portant l'étiquette « très dangereux », puis sa seringue à injection, qui avait soulagé tant de maux. Elle

allait remplir auprès de lui le même office. Il constata avec plaisir que sa main ne tremblait pas, chargea la seringue, appuya sur le bouton de la sonnette. Ensuite, à travers son pantalon, d'un coup sec, il piqua, puis poussa la mort dans ses veines. Il s'écroula au pied du lit.

La garde entrant, comprit, à la vue du cadavre et de la seringue, que le grand chef s'était suicidé. Marion dormait toujours. On appela le docteur Albérée. Il accourut, accompagné de son interne et ne put que constater le décès : « Quelle perte immense! » soupira-t-il, en soulevant cette tête devenue sereine, d'une grande fierté et qui avait contenu un monde de bienfaits. L'interne hochait la tête en silence. Il était jeune et les amours d'autrui sont toujours incompréhensibles. Qui eût cru que l'illustre Etiennant se tuerait jamais pour une folle!

Albérée enleva sa calotte et fit lentement le signe de la croix, puis une courte prière pour celui qui venait de gravement désobéir. Marion remua faiblement. De ses lèvres décolorées, où s'esquissait une grimace amère, sortait, dans un murmure, le nom qu'elle semblait avoir oublié Elle appela deux fois : « Claude!... Claude!... »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — L. Mar…eux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 4843,